
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01546562

RECUEIL DE POÉSIE

SUIVI DES

DIVERS POÈMES, DES AMOURS

ET DE SONNETS DIVERS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JOACHIM DU BELLAY

T. II

RECUEIL DE POÉSIE

SUIVI DES

DIVERS POÈMES, DES AMOURS

ET DE SONNETS DIVERS

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ

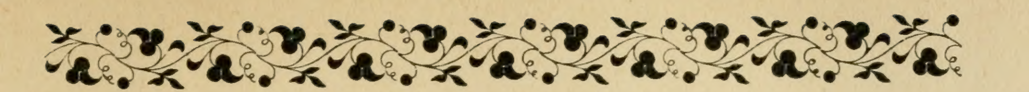


J. DU BELLAY

PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

1907



AVERTISSEMENT

Ce *volume devait, d'après notre plan primitif, renfermer* le Recueil de poésie, les Deux livres de l'Enéide et quelques autres traductions, les divers Poèmes et les Amours. *Réflexion faite, nous en avons retranché les traductions qui nous ont paru, malgré leur date, être mieux à leur place dans le volume réservé aux* Poésies latines.

Nous espérons pouvoir mettre en vente, à la fin de l'année 1907, le troisième tome des Œuvres complètes de J. du Bellay, *qui comprendra ses trois recueils de Rome, savoir : les* Antiquitez, *les* Regrets *et les* Jeux rustiques. *Dans ce cas, l'année 1908 verrait l'achèvement de cette édition. En tout cas, nous y travaillerons sans désemparer.*

L. S.

Paris, janvier 1907.

RECVEIL DE POESIE, PRESENTE A TRESILLVSTRE PRINCESSE MA DAME MARGVERITE SEVR VNI-QVE DV ROY, ET MIS EN LVMIE-RE PAR LE COMMANDEMENT DE MADICTE DAME.

PAR I. D. B. A.

A PARIS.

chez Guillaume Cauellat, à l'enseigne de la Poulle grasse, deuant le college de Cambray.

M. D. XLIX.

AVEC PRIVILEGE.

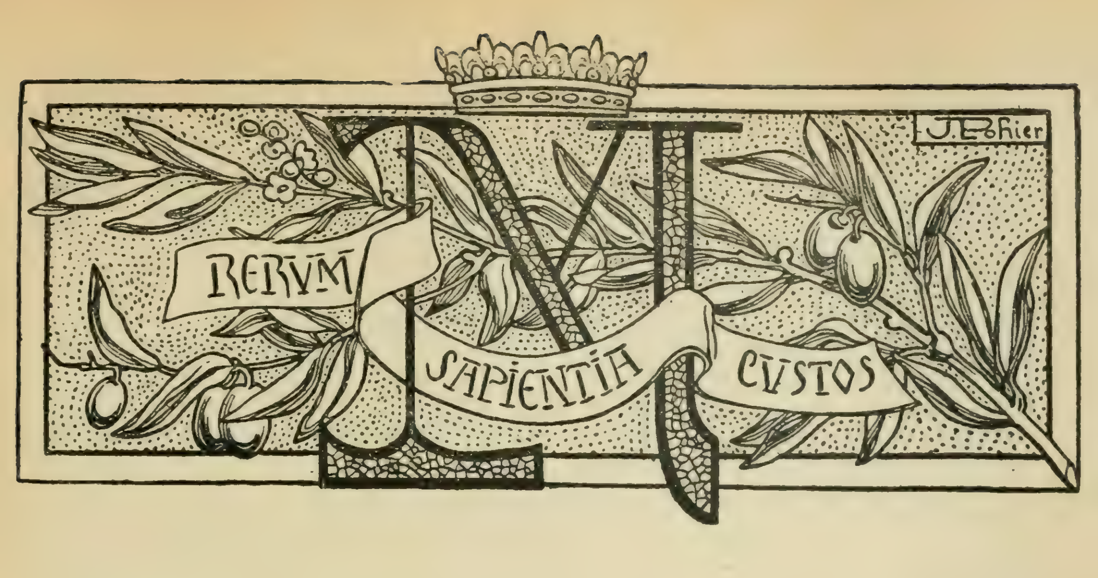
FAC-SIMILE DU TITRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

L'AUTEUR A SA LYRE

Va doncques maintenant ma Lyre,
Ma Princesse te veut ouyr.
Il faut sa table docte eslire,
Là quelque ami voudra bien lire
Tes chansons, pour la resjouyr.
Ta voix encores basse et tendre
Appren à hausser dès ici,
Et fay tes cordes si bien tendre
Que mon grand Roy te puisse entendre,
Et sa royale espouse aussi.
Il ne faut que l'envieux die
Que trop haut tu as entrepris :
Ce qui te fait ainsi hardie,
C'est que les choses qu'on dedie
Au temple sont de plus grand pris.

COELO MUSA BEAT





A TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE MADAME MARGUERITE, SŒUR UNIQUE DU ROY



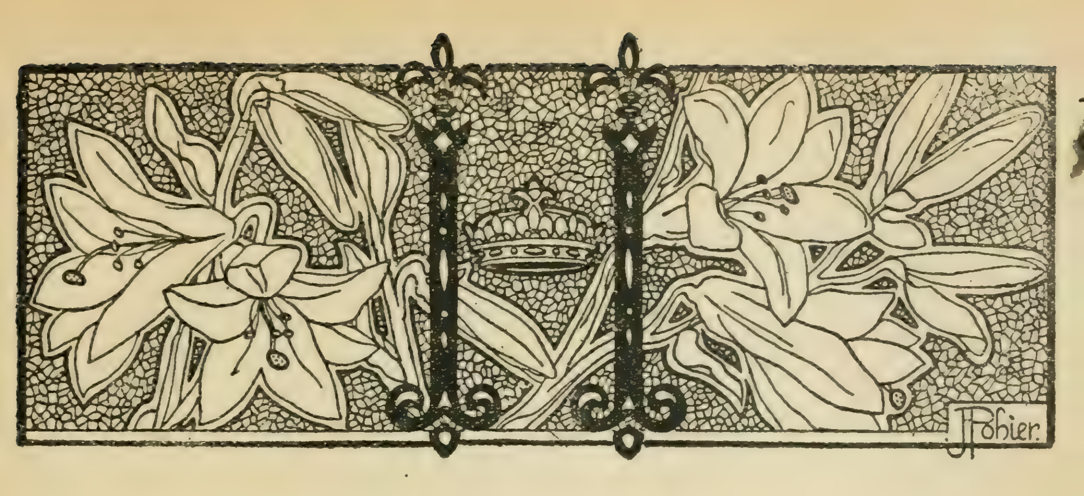
Madame, après avoir depuis peu de temps mis en lumiere quelques petits ouvrages poëtiques, plus pour satisfaire à l'instante priere d'aucuns miens amis, que pour espoir que j'eusse d'acquerir aucune reputation entre les doctes, j'avoy deliberé me retirer entierement de ce labeur, aussi peu maintenant favorizé, comme il estoit anciennement entre les meilleurs esprits singulierement recommandé. Je ne sçay si l'infelicité de nostre siecle en est cause, ayant l'ambition, et l'avarice, et l'ocieuse volupté, pestes des bons esprits, chassé d'entre nous ce tant honneste desir d'immortalité : ou la trop grande et indocte multitude des escrivains qui de jour en jour s'esleve en France, au grand deshonneur et abastardissement de nostre langue. J'avoy (di-je) proposé m'addonner à quelque autre estude, si non tant loüable, pour le moins plus favorable que cestuy-ci : lors que dernierement estant le Roy à Paris, après avoir pris la hardiesse de me presenter devant vostre Excellence, il vous pleut de vostre benigne grace me recevoir avecques tel visage, que je cogneu

mes petits labeurs vous avoir esté agreable. Cela, Madame, a depuis si vivement incité mon courage, que mettant en arriere ma premiere deliberation, je me suis remis aux choses honnestes, que j'ay pensé vous pouvoir donner quelque plaisir. Sans que maladie ou autre empeschement ait peu retirer mon esprit de ceste non jamais assez louée entreprise, jadis tant favorisée de ce grand Roy François vostre pere, et maintenant du tres chretien Roy, et de vous, comme seuls et vrais heritiers de sa vertu. Vous ayant donc ces derniers jours fait present de ce petit Livre, non seulement vous l'avez eu agreable (comme est vostre bonté coustumiere de recevoir toutes choses, qui d'humble vouloir sont presentées à vostre grandeur) mais encor vous a pleu me commander de le mettre en lumiere et sous vostre nom. Avecques lequel je me sens si fort et bien armé contre toutes les difficultez, qui de jour en jour se trouvent ès hautes entreprises, que je pourray combattre l'envie et la mort, et celuy temps même qui abbat les grands Palais et superbes Pyramides. Je ne me veux amuser ici à respondre aux calomniateurs (comme est la façon ordinaire des escrivains) puis que mes escripts ont desja esté si heureux de rencontrer la faveur de vostre jugement, et par vostre moyen, celuy du Roy et de la Royne, auxquels ayant satisfait, tant s'en faut que je me soucie du mescontentement d'autruy, que j'estimeray de là avoir receu toute la gloire et le fruit de mes labeurs. Madame, je supplie à nostre Seigneur vous conserver en heureuse et longue vie, et augmenter de plus en plus en vous les souveraines graces et vertus qu'il vous a si liberalement departies. A Paris, ce XXII d'octobre M.D.XLIX.

De vostre Excellence le tres-humble et tres-obeissant serviteur

I. Du Bellay.





PROSPHONEMATIQUE

AU ROY TRES-CHRESTIEN HENRI II

Vous qui tenez les sources de Pegaze,
(Célestes Sœurs) bandez vostre arc divin
Tout au plus haut de vostre sainct Parnaze,
Et permettez que ce bras Angevin
Par l'air François desserre un traict, qui vole
Mieux que jamais de l'un à l'autre Pole.
Ce traict puissant dessus ses ailes porte
L'horrible nom qui fait mouvoir les cieux,
Le fer, la flamme, et la non jamais morte
Gloire des Roys, enfans aimez des dieux :
Dont le portraict, HENRY, celeste race,
A peint au vif en sa divine grace.
La majesté de son front tant illustre
Entre les Roys apparoist tout ainsi,
Que l'or auprès de l'argent : et son lustre
Ard tout l'obscur de ce beau siècle ici,
Comme la Lune aux estoilles esclaire
Par le serain de quelque nuict bien claire.
En quelque part que son bel œil se monstre,
Comme un printemps il serene le jour :

Et semble bien qu'à si haute rencontre
Renaisse au monde un plus joyeux sejour.
Le ciel en rit, et le Soleil encore
De nouveaux rais ses blonds cheveux decore.

Vien Prince, vien : rend aux tiens la lumiere
Qu'obscurcissoit ce tien long demeurer :
Et la vigueur de leur vertu premiere,
Qui ne se peut qu'en ta force asseurer,
Ton seul regard inspire en leurs courages
L'ardent desir des martiaux ouvrages.

Comme la mere au rivage lamente
Prie, et fait vœus pour son desiré fils,
Qu'un vent contraire en haute mer tourmente
Outre le terme à son retour prefix :
Paris ainsi languissoit avant l'heure
Qui a mis fin à ta longue demeure.

La grand' Ceres, qui ces murs environne,
A ton passer de beaux espis dorez
Enceint le tour de sa riche couronne,
Et par les champs de jaune colorez
Fait ondoyer sa chevelure blonde
Pour honorer le mesme honneur du monde.

Bacchus aussi orne teste et visage
De nouveau pampre et d'odorantes fleurs :
Prez, monts et plains à ton heureux passage
Vestent habits de diverses couleurs :
Et la forest branslant sa teste armée
Donne le frais de sa neuve ramée.

Les demi-dieux et Nymphes se retirent
Aux plus hauts lieux, pour à l'aise te voir :
Les plus doux vents tant seulement souspirent,
Les ruisselets ne font moins leur devoir,
Et les oiseaux à l'envy te saluent
Sur les sommets qui un peu se remuent.

Tout animal domestic ou champestre,
Fiche sur toy son regard estonné :
Les bas troppeaux en ont laissé le paistre.
Et les taureaux en ont abandonné
Leurs fiers combats, les plus cruelles bestes
Devers le ciel ont eslevé leurs testes,

Qui a peu voir les mousches menageres

Sur le printemps de leurs manoirs saillir,
Faire un grand bruit, et s'envoler legeres
Puis çà et là l'honneur des champs cueillir :
Celuy a veu les milliers qui se rendent
Dessus les murs, et portes qui t'attendent.

Paris, qui voit son Prince à la campagne,
A mis au vent tout importun souci :
Toute maison en tout plaisir se baigne,
Veuf de procez est le Palais aussi :
Et par les sens, qui au temple s'allument,
Pour toy, HENRY, mil' autels aux Dieux fument.

Enfans bien nez les plus heureuses bandes,
Vostre beau chant voit l'Io triomphal.
Vous saints vieillards, chargez les Dieux d'offrandes :
Vierges aussi au visage Nymphal,
Faites couler une pluye de roses,
Des propres mains de l'Aurore descloses.

Escoute Roy, le plus grand de la terre,
L'horrible voix du foudroyant canon,
Qui par le ciel foit un nouveau tonnerre,
Moindre pourtant que le bruit de ton nom
Seine en frémit, les rivières craintives
Heurtent en vain leurs opposées rives.

Jupiter mesme, oyant l'air ainsi fendre,
Change couleur pour un tel foudroyer
Et craint encor' que la terre n'engendre
Nouveaux enfans pour le Ciel guerroyer.
La nuict qui sort de l'espesse fumiere
Avant le jour fait faillir la lumiere,

Seine dormoit au plus creux de ses ondes,
Mais te sentant de sa rive approcher,
A mis dehors ses belles tresses blondes,
Et s'est assise au coupeau d'un rocher.
Ses filles lors, qui à my-corps y noüent,
Diversement à l'entour d'elle joüent.

Marne peignoit ses beaux cheveux liquides.
Qui luy armoyent et l'un et l'autre flanc :
Oyze au Soleil seichoit les siens humides,
Les séparant sur un col net et blanc :
Et de ces joncs, Yonne, que tu portes,
Tu en tissois chapeaux de mille sortes.

Lors se tirant sur le rocher sauvage,
L'une après l'autre ont fait plus d'une fois,
Haut rechanter tout le courbé rivage,
Dans l'argentin de leurs celestes voix.
Quelqu'une ainsi consacre à la mémoire
(S'il m'en souvient) de sa mere la Gloire !
Tage, et Pactol à l'arene dorée,
N'ont merité l'honneur qui t'appartient,
O fleuve heureux ! de qui l'onde azurée
Dessus son dos plus grands thresors soustiens :
Ton cours tortu qui lentement distile !
D'un gras limon rend la terre fertile.
En mille tours par la province heureuse
Tes claires eaux s'en vont ebanoyant :
Tes bras y font mainte île plantureuse
De tous costez, et ainsi tournoyant
Entre hauts murs ton onde estroite et forte,
Le riche honneur de l'abondance porte.
Les grands Cyprez poussent bien haut sur l'herbe
Leurs fiers sommets à croistre exercitez :
Le grand Paris d'un tel fleuve superbe
Leve son chef sur les autres citez :
Non autrément qu'on voit parmy les nües,
Les hauts sourcils des grand's Alpes chenües.
Quelqu'un louëra (dit la Nymphe feconde)
Lyon, Rouen, Bordeaux, Orléans, Tours,
Et je diray la richesse féconde
Du grand Paris, et ses superbes tours,
Ses temples saincts, et son Palais qui semble,
Non un Palais, mais deux citez ensemble.
Mere des arts, ta hauteur je saluë,
Je vous saluë aussi vous tous les Dieux
Qui avez là vostre demeure esluë
Pour y semer les grands thresors des cieux :
Pallas y est, et les Muses sacrées
Sur Seine ont fait leurs rivages ascrées.
Comment te peut assez chanter la France,
O grand François, des neuf Sœurs adoré ?
Tu as desfait ce vil monstre Ignorance,
Tu as refait le bel aage doré ;
Par toy premier au monde est revenuë.

La belle vierge aux vieux siècles cogneuë.
Les vertueux (dit le troisième) viennent
Des vertueux : les fiers taureaux ainsi
La braveté de leur source retiennent :
Des bons chevaux les bons naissent aussi :
L'aigle hautain ne dégénère et tombe
Au naturel de la simple colombe.
De ton François, qu'un autre n'eust peu suivre.
En ton Henry à mesme vertu né,
France, tu vois l'excellence revivre,
Dont les hauts Dieux rien meilleur n'ont donné,
Ny donneront, bien qu'ils facent renaistre
Sept et sept fois le temps du premier estre.
Vy, Prince, vy : et de cent ans encores,
Pour enrichir le sejour eternel
De nostre bien, et ne vole où luit ores
Au plus haut lieu ton astre paternel.
Qui d'œil benin ton franc peuple regarde,
Te favorise, et ta place te garde.
Ainsi chantoyent les trois Nymphes Senoises,
Comme à l'envy, quand Seine en se levant
Interrompit leurs tant doucettes noises :
Et d'une voix qui perçoit bien avant,
Fit resonner aux oreilles royalles
L'heureux decret des trois vierges fatales.
Tu es venu finablement, ô Prince !
Et je t'avoy si long temps attendu :
Tu es au sein de ma belle Province
Entre mes bras heureusement rendu.
Escoute doncq' de quoy m'ont asseurée
Les non menteurs oracles de Nerée.
Est-ce pas toy à qui les Dieux promettent
Tout le bon heur du monarque Romain ?
Les Dieux qui jà par leurs arrests soumettent
Tout l'univers à ta puissante main ?
J'en voy desja les despouilles captives
Mises par toy pour trophée à mes rives.
Je voy tomber sous les fleches Françoises
Le Leopard, ton antique ennemi,
Qui souloit bruire aux forests Escossoises,
Le feu vengeur desja vole parmi

La nef captive : au sang Anglais encore
L'azur marin de pourpre se colore.
Je voy desja la colomne eslevée
De ta victoire et ta gloire, qui luit,
Est si avant dans les cieux engravée
Qu'on la peut lire en l'obscur de la nuict,
Le beau croissant, qui le ciel François orne,
Ameine en rond et l'une et l'autre corne.
Un lieu se trouve hors le cours de l'année,
Loin de la voye au chariot duisant
Là où Athlas tient l'espaule inclinée.
Dessus l'esseul aux estoilles luisant.
Là tu feras ta renommée entendre,
Et jusqu'aux bords de la terre s'estendre,
Bien tost après Discorde furieuse
Sous un frein serf prise tu meneras
Lors regnera la Paix victorieuse :
Lors de Janus le temple fermeras.
Et de Laurier ta teste couronnée,
A doncq'sera d'Olive environnée.
Ce nouveau siecle, à l'antique semblable,
Verra fleurir le spectre de Valois,
La Foy chenuë, alors non violable,
Tiendra le lieu des punissantes loix.
Vice mourra : et les nopces polluës
Ne seront lors par amours dissoluës.
Adieu doncq' Roy, mon destin me rappelle.
Ainsi disant, le genouil avanças,
Puis tout à coup, avec sa trouppe belle
D'un saut leger en l'onde se lança ;
L'eau jette un son, et en tournoyant toute,
Fais bouillonner mainte escumeuse goutte !

CHANT TRIOMPHAL

Sur le voyage de Boulongne,
M. D. XLIX, au moys d'Aoust

Voici le temps si long temps desiré
Où nos ayeux en vain ont aspiré,
Qui sur l'Anglois finablement rameine
La juste (hélas) mais trop tardive peine.
Les Dieux vengeurs par toy mis à mespris,
Superbe Anglois, veulent prendre le pris
A leurs autels, et temple, que tu fouilles,
Ornez jadis de nos serves despouilles.
Du grand Henry le bras puissant et fort
Avec les Dieux desja fait son effort.
De regaigner par ses foudres belliques,
Le vieil butin des grand's pertes Galliques.
Si Mars nous a regardé quelquefois
D'un œil felon, onques nul toutesfois
S'est peu vanter de voir par luy dontée
Nostre vertu non jamais surmontée!
Qui a tousjours cœur et force repris
De son malheur : comme le chesne, appris
A reverdir sa perruque nouvelle,
Après le fer sa teste renouvelle.
Non autrement que des dents, que planta
Le fort Jason, la Terre en enfanta
Hommes armez. France durant la guerre
Nouveaux enfans de son ventre desserre
Hydre jadis en ce poinct combattoit
(Dit l'ennemy) quand Hercule abattoit
L'un de ses chefs, avec peine inutile,
Qui la rendoit par ses playes fertile.
Craindras-tu doncq' les fleches et les arcs
Du rouge Anglois ton antique adversaire,
Vivant Henry seul né pour le desfaire?
Maint Roy François a tenté le danger
Des fiers combats, pour la France vanger:
Mais à Henry, enfant de la Victoire,

Le ciel amy, reservoit ceste gloire.
Son nom fatal à l'Anglois familier,
Et le discours des astres régulier
Luy peuvent bien donner ferme asseurance
De joindre en bref l'Angleterre à la France.
Alors sera des Roys plus orgueilleux
Presque adoré son spectre merveilleux :
Et sera dit en la Françoise terre
Second du nom, neufieme en Angleterre.
Là, François, là aidez vostre bonheur,
Favorisez d'un tel Prince l'honneur,
Et avancez par vostre diligence
De vos ayeux la boiteuse vengeance.
Une Boulongne ou Calais ne sont pas
Puissans assez pour vous clorre le pas,
Non l'Ocean qui de vous aura crainte,
De sang Anglois voyant son onde sainte.
Là d'un costé des nostres le grand cœur
A triomphé du soldat belliqueur,
Qui sous le coup de la hache Françoise,
En gémissant mord la terre Escossoise.
De l'autre doncq' ne soyez endormis,
A foudroyer vos mortels ennemis,
Afin que d'eux la despouille soit mise
Tout à l'entour des bords de la Tamise.
C'est chose douce et belle que mourir
Pour son pays et son Roy secourir.
De quoy te sert, ô personne craintive,
Fuir la mort d'une course hastive ?
Elle te fuit, qui n'a point pardonné
Au dos craintif, à la fuite addonné,
Ni au jaret trop peu ferme et debile
De la jeunesse à la guerre inhabile.
La vertu seule, à qui a mérité
Avoir le pris de l'immortalité,
Ouvre le ciel, et d'une aile courante
Laisse la terre à la tourbe ignorante.
Hercule ainsi par cest art glorieux
Jadis s'assit à la table des Dieux,
Et des Jumeaux la signe heureux aux voiles
Ainsi accreut le nombre des estoilles.

Ainsi Auguste, ainsi le grand François,
Et toy Henry, quelque part où tu sois,
Jà destiné, ta belle estoille ardente
Sera du ciel au plus haut évidente.

Comme l'on voit par la fureur des vents
En l'Océan les flots s'entrefuyans,
Tous argentez d'escumes blanchissantes,
Heurter le front des rives gemissantes :
Où les espis jà non plus verdoyans,
D'un ordre egal jusqu'à terre ondoyans,
Faire une mer de la blonde Champagne,
Ou de la Beauce à la large campagne,
Ainsi seront nos soldats par les champs
Contre l'Anglois à la guerre marchans,
Comme un torrent débordé qui emmeine
Tels et troupeaux contreval par la pleine.

Là des premiers le hardy Vandomois
Guyse et son fort Aumale, mille fois
Par les scadrons feront la presse moindre,
Pour aux plus forts des ennemis se joindre.
Avecques eux on pourra voir aussi
Nostre Nestor, le grand Mommorency,
Un Sainct-André le bien voulu du Prince,
Et un Sedan monarque en sa province.
Le grand Henry sur tout apparoissant,
Comme un sapin aux montaignes croissant
Passe le fresne, aymant la fresche rive,
Ou l'olivier à la perruque vive,
Souillé du sang des soldats estrangers
Rendra les siens aveugles aux dangers,
Sans que son bras en vain descendre face
L'horrible coup de sa pesante masse.

Tu n'as sans plus, ô des tiens le rempart,
Des plus hauts Dieux la faveur pour ta part :
Du noir Pluton le triste domicile
Mesmes te rend la victoire facile.
Ja longtemps a, les filles d'Acheron,
Que maints serpens arment à l'environ,
Qui pour cheveux en mille nœuds leur pendent,
Et noir venin leur distillent et rendent,
Des cœurs Anglois inspirent au dedans,

Et leurs poisons, et leurs flambeaux ardents,
Qui font brusler par discordes civiles
Les fors chasteaux et les superbes villes.
Du peuple serf l'effort séditieux
S'est opposé au noble ambitieux.
Mars les anime, et Discorde qui gronde,
Espand partout sa semence féconde.
    IO, Paris, il te faut recevoir
Ton Prince heureux, lequel te vient revoir,
Te promettant d'armes bien estofées
L'esté prochain mille et mille trophées.
Sus, que de joye on face nouveaux feux,
Qu'on rende à Dieu graces en lieu de vœux,
Qu'on s'esjoüisse, que chacun s'appreste,
Pour dédier de ce retour la feste.
La froide peur, France, a couru souvent
Parmi tes os : donne là doncq' au vent,
Puisque tu vois la majesté sacrée
De ton Seigneur, où ton œil se recrée.
    O quantes fois, Royne, et royale sœur,
Vous avez craint, qu'en quelque lieu mal seur,
Ou trop avant aux assauts et alarmes
Il ne tentast la fortune des armes !
Maintenant doncq', que ce mordant souci
Vos tristes cœurs ne ronge plus ainsi,
Laissez les vœux, mariniers timides,
Et d'un beau ris seichez ces yeux humides.
Aux nouveaux rais du matinal Soleil
Les fleurs ainsi reprennent leur vermeil,
Dont les beautez se monstroyent effacées
Presqu'à demi par les pluyes passées.
    N'avons encor' vos celestes espris
De nostre cour quelque ouvrage entrepris
Digne du nom, dont la France vous prise,
Et de ce Roy, qui tant vous favorise !
Les vers succrez du Lut melodieux,
Qui resjouit les hommes et les Dieux,
Auront le pris, si la Muse heroïque
Ne fait sonner la trompette bellique
Ronsard premier osa bien attenter
De faire Horace en France rechanter,

Et le Thebain (ô gloire souhaitable)
Qu'à grand labeur il a fait imitable.
Ainsi me faut quelque voye esprouver
Pour Appollon et les Muses trouver,
Qui me seront en la terre où nous sommes
Voler vainqueur par les bouches des hommes,
J'ameneray le premier, si je puis,
A mon retour au pays d'où je suis,
Les sainctes Sœurs, qui me feront revivre
Mieux que la main qui anime le cuyvre,
Du marbre noir au milieu d'un beau pré
J'edifierai un Temple diapré,
Tout au plus pres, où Loyre plus profonde
En l'Océan fait couler sa claire onde,
De marbre aussi les colonnes seront,
Qui en blancheur la neige passeront,
Avec l'autel construit de même pierre
Encourtiné de laurier et de lierre.
De ce beau lieu la superbe grandeur
Imitera du croissant la rondeur,
Où seront peints de Diane honorée
Les arcs, les traits et la trousse doree.
On ne verra par le fer demolir,
Ni par l'orage, ou la flamme abolir
Cest œuvre fait de matiere si dure,
Que la rigueur des siecles il endure.
Là mon grand Roy sera mis au milieu
Sur pilliers d'or, qui tout autour du lieu
Temoigneront sa loüange notoire,
Et sera dit le temple de victoire.
Là je peindray comme il aura donté
Calais, Boulongne, et l'Anglois surmonté
Puis l'Hybernie, et tout ce qui attouche
L'humide lict où le Soleil se couche:
Tu y seras de Florence l'honneur,
Royne en qui gist le comble de bonheur,
Que la Vertu digne espouse a fait estre
Du plus grand Roy que ce siècle ait veu naîstre,
Toy, Vierge aussi miracle de tout temps,
Qui rend le Ciel et Nature contens,
Alors qu'en toy l'un et l'autre contemple

De son sçavoir le plus parfait exemple
De vos grandeurs le Prestre je seray,
Et devant vous maint hymme chanteray,
Duquel pourront les nations estranges,
Et nos neveux apprendre vos louanges,
    Ce doux labeur la Muse me donnoit
Lors que Henry à Boulongne tonnoit,
Luy faisant jà de son bras la vaillance
Chemin au ciel par le fer de sa lance.

VERS LYRIQUES

A la Royne

La loüange nous aggrée,
    La loüange nous recrée,
    Louange qui va foulant
    L'honneur de l'arene blonde
    Qu'Herme tourne dans son onde
    Tout trouble de l'or coulant ;
La vertu est mesprisee
    Qui n'est point favorisée
    Des grâces contre ces trois,
    Le Temps, la Mort et l'Envie,
    Desquels souvent est ravie
    La gloire même des Rois.
Royne donques ne refuse
    De l'humble et petite Muse
    Les vers, que j'ay mariez
    A ma Lyre, qui accorde
    Leurs sons divers sur sa corde,
    A ta grandeur dediez.
Par eux nagueres fut dicte
    Ceste belle Marguerite
    Qui enclose en mes escrits
    Ainsi que la pierre honore
    Son aneau, elle decore
    Mes vers d'assez petits pris.

Pourtant si tu es chantée
Par la Muse tant vantée
Du tien Bouju bien souvent,
Ne desdaigne point d'entendre
La mienne encor'jeune et tendre.
Qui met ses ailes au vent.
De Phebus la saincte bande,
A chacun qui le demande,
N'a fait liberalité
De pouvoir ainsi aux hommes
Mesme en la terre où nous sommes,
Donner immortalité.
Sur la rive oblivieuse
La noire tombe envieuse
Des corbeaux fait devaller
Les noms de l'eau profonde
Les Cygnes tirant sur l'onde,
Font par le monde voler.
Jadis Rome faisoit naistre
Aux disciples addextre
Maint bon esprit feminin :
Mais ton Italie encores,
Dont la gloire tu es ores,
A eu le ciel plus benin.
Celle où Ferrare se mire
Qu'ores nostre France admire,
Seconde entre les siens luit,
Comme aux mariniers eclaire
Telle Tramontane claire,
Qui tant decore la nuict.
Royne à nulle autre seconde,
Le ciel t'a rendue feconde,
Afin de perpetuer
La race France eternelle,
Qu'à la vertu paternelle,
On verra s'evertuer.
Morte est donq' la maladie
Qui fut bien assez hardie
De monstrer quasi la nuict
A ce petit second Prince,
Qui jà en nostre province,

Comme un nouvel astre, luit.
Sus donq', qu'on chante, qu'on bale,
Puisque la main triste et pasle
A caché ses dards hideux.
Roy, en qui l'honneur se baigne,
Et toy, sa chère compagne,
Resjouissez-vous tous deux.
O Dieux, combien est heureuse
La belle estoille amoureuse,
Qui plus fort que les ormeaux
La vigne n'estraint et lie,
Vous tient et que ne s'allie
L'hierre à ses prochains rameaux.
Rome doncq' chante Lucrece,
Et la Penelope, ô Grece !
Toy Pont celle de grand cœur,
Qui suivit par maintes terres
Son mari parmi les guerres,
Comme un soldat belliqueur.
Et toy Carie honorable
Par ton sepulchre admirable,
Prens de ta gloire le fruit
En la louange qui vole
De celle que son Mausole
Eterniza d'un haut bruit.
La France dira sans cesse
Les vertus de sa Princesse :
Mais moy, je les vanteray,
Et tant les ferai s'estendre
Qu'Arne pourra bien entendre
Les vers que j'en chanteray

A TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE MADAME MARGUERITE, SŒUR UNIQUE DU ROY

ODE II

La saincte horreur que sentent
Tous ceux qui se presentent

Craintifs devant les Dieux,
Rendoit ma Muse lente,
Bien qu'elle fust bruslante
De s'offrir à vos yeux.
J'admiroy bien la grâce
Qui monstre en vostre face
Des cieux le plus grand soin :
Mais si grande hautesse
Mon humble petitesse
Regardoit de bien loin.
Ores, ores le temple
Des Graces je contemple,
Desjà plus d'une fois :
Et la colonne seure,
Où humblement s'asseure
Mon courage et ma voix.
Là mon ame incitée,
Là mon ame agitée
D'une divine ardeur,
Comme toute ecstatique,
Prend ce vœu poëtique
Devant vostre grandeur.
De Dieu la bonté haute,
Bien qu'il n'ait de rien faute,
Reçoit pourtant à gré
Une volonté grande,
Qui fait petite offrande
A son autel sacré.
Si vostre bruit, qui touche
Le ciel, vole en la bouche
De l'immortalité,
Pourtant il ne refuse
De ma petite Muse,
La liberalité.
Chante ma lyre doncques
Plus haut, que ne fit oncques,
Et parmi l'univers
Fay resonner sans cesse
Le nom de ma Princesse,
Seul honneur de mes vers.

A MELLIN DE SAINCT-GELAIS

Ode III

Mellin, que cherit et honore
La court du Roy, plein de bonheur ;
Mellin, que France avoüe encore
Des Muses le premier honneur :
Mes vers, qui souloyent resonner
De Venus les ardentes larmes,
Audacieux vouloyent tonner
De Mars les foudroyantes armes.
Quand le Dieu, qui règne en la Lyre,
Ceint du laurier victorieux,
Me reprit de vouloir elire
Un œuvre tant laborieux.
Ne souille point le lut doré,
Au sang, qui coule en la campaigne,
Où le Dieu en Thrace adoré
Plein de poudre et sueur se baigne.
Qui dira d'assez bonne grace,
Les trophées de Marignan,
Ou l'Espagnol fuyant la face
Du jeune Prince à Carignan ?
La Parque sur nos ennemis
Esbranlant son urne fatale,
Et l'heur que les Dieux ont promis
Au grand Henry, qui les egale ?
Que ceux là les batailles chantent
Plus haut que le Grec ou Romain,
Qui la bonne fortune sentent,
Et l'heur de la royale main.
Des Indes le premier vainqueur,
Le soin qui la jeunesse amuse,
Et l'archer qui blesse le cœur
Seront les labeurs de ma Muse.
Labeur est en petite chose,
Mais mon petit honneur attend
Celuy qui heureusement ose

Et Phebus invoqué l'entend.
Si Homère et Virgile ont pris
L'honneur de la première place,
Pourtant n'est demeuré sans pris
Le nom de Pindare et d'Horace.
Celuy, à qui le ciel n'ottroye
Le plus fort des Grecs ressembler,
Qui les superbes murs de Troye
Fit mille et mille fois trembler,
Desdaigner il ne doit pourtant
La vertu Salaminienne,
Ou celuy qui en combattant
Blessa Mars, et la Cyprienne,
Comme la Sone, douce et lente
Dedans son sain non fluctueux,
Coule beaucoup moins violente,
Que le fort Rhosne impetueux :
Mellin tes vers emmiellez
Qui aussi doux que ton nom coulent.
Celuy qui n'a eu favorable
La Muse lente à son secours,
D'un artifice miserable
Enfante les siens durs et lours.
Pourquoy doncques si longue nuict
Veux-tu sur les labeurs estendre,
Opprimant la voix de ton bruit,
Qui malgré toy se fait entendre?
Telle est la vertu qu'on pallie,
Estant à soymesme cruel,
Que la paresse ensevelie
D'un silence perpétuel.
Sus mon lut, va toy reposer
En la royale MARGUERITE,
Que le ciel voulut composer,
Sur le portrait d'une Charite.

A MADAME MARGUERITE

D'ESCRIRE EN SA LANGUE

Ode IV

Quiconque soit qui s'estudie
En leur langue imiter les vieux,
D'une entreprise trop hardie
Il tente la voye des cieux,
Croyant en des ailes de cire,
Dont Phœbus le peut deplumer :
Et semble à le voir qu'il desire
Nouveaux noms donner à la mer.
Il y met de l'eau, ce me semble,
Et pareil (peut estre) encor' est
A celuy qui du bois assemble,
Pour le porter en la forest.
Qui suyvra la divine Muse,
Qui tant sceut Achille extoller ?
Où est celuy qui tant s'abuse
De cuider encores voler
Où par regions incogneuës
Le Cygne Thebain si souvent
Dessous luy regarde les nuës,
Porté sur les ailes du vent ?
Qui aura l'halaine assez forte
Et l'estomac, pour entonner
Jusqu'au bout la buccine torte
Que le Mantuan fit sonner ?
Mais où est celui qui se vante
De ce Calabrois approcher
Duquel jadis la main sçavante
Sceut la lyre tant bien toucher ?
Princesse je ne veux point suyvre
D'une telle mer les dangers,
Aymant mieux entre les miens vivre,
Que mourir chez les estrangers.
Mieux vaut que les siens on precede
Le nom d'Achuille poursuyvant,

Que d'estre ailleurs un Diomede,
Voire un Thersite bien souvent.
Quel siecle esteindra ta mémoire,
O Boccace? et quels durs hyvers
Pourront jamais seicher la gloire,
Petrarque, de tes lauriers verts?
Qui verra la vostre muette,
Dante, Bembe, à l'esprit hautain?
Qui fera taire la musette
Du pasteur Neapolitain:
Le Lot, le Loir, Touvre, et Garonne
A vos bords vous direz le nom
De ceux que la docte couronne
Eternize d'un haut renom.
Et moy (si la douce folie
Ne me deçoit) je te promets
Loyre, que ta lyre abolie,
Si je vy, ne sera jamais,
Marguerite peut donner celle
Qui rendoit les enfers contens,
Et qui bien souvent apres elle
Tiroit les chesnes escoutans.

A TRES ILLUSTRE PRINCE
MONSEIGNEUR REVERENDISSIME CARDINAL DE GUISE

Ode V

Le sentier de la vertu
N'est un grand chemin batu,
Où tous viateurs arrivent:
C'est un sommet haut et droit,
Espineux, et fort estroit.
Aussi peu de gens le suyvent.
Heureux qui pour y monter,
Tout labeur peut surmonter,
Quelque danger qu'il y voye:
Celuy, qui jadis nasquit

D'Alcmene, le ciel acquit,
Ayant esleu ceste voye.
O Prince bien fortuné !
Le ciel prodigue a donné
Le bon heur à ta jeunesse,
Je dy ce mesme bon heur,
Dont à peine a eu l'honneur
La plus constante vieillesse.
Le Printemps dessus les fleurs
En mille et mille couleurs
Peint la première apparence
Des fruicst de l'esté suyvant :
Mais les tiens sont nez avant
Que d'en donner esperance.
De leurs mains les mesmes Dieux
Se sont peints dedans tes yeux,
Et en ton esprit encore :
Ton grand Roy le cognoist bien,
Et sa France voit combien
Il te cherit et honore.
Et qui n'y est invité
Par ta douce gravité ?
A qui n'est desjà cognuë
A voir tes gestes duisans,
Mesme en ces tant jeunes ans,
Ceste vertu tant chenüe :
Quel ennemy des François,
Quelle ville, mais ainçois
Quelle mer, ou quelle terre
N'a cognu jusques ici
Ton pere et freres aussi,
Ces trois foudres de la guerre ?
Qui n'oit encores le nom
Qui fait bruire le renom
Du grand Prelat de Lorraine :
Dont le tige antique et beau
Est planté sur le tombeau
De la fameuse Seraine.
Le mont qui fut envoyě
Dessus le dos foudroyé
N'esclaire de plus grand lustre

Que ton sang dessus les lieux
Où tes couronnez ayeux
Ont haussé le chef illustre.

A MONSEIGNEUR REVERENDISSIME CARDINAL DE CHASTILLON

Ode VI

Quelle grande vertu
Maintenant ose' tu
Celebrer, ô ma Muse?
Cest œuvre humain n'est pas
Et ton pouvoir trop bas
Si grand charge refuse.
Le Lut melodieux
A bien chanté les Dieux,
Et leurs enfans encore :
Chantons-le donq' aussi,
Et entre eux cestui-ci,
Qui Chastillon decore.
Je sens desjà combien
Mes vers luy plaisent bien,
Je sçay qu'il favorise
Cest honneste labeur,
Que retardoit la peur
De ma jeune entreprise.
Que diray-je premier
De luy tant coustumier
D'aymer ceux qui escrivent
Les vers laborieux,
Par qui victorieux
Les noms au ciel arrivent?
Heureux qui sçait gouster
Ce qui le peut oster
Des mains de la mort blesme :
Vrayment il ne mourra
Mais vivant se pourra

Tirer du tombeau mesme.
Maint Prince, dont le nom
Se tait, a eu renom
Devant Charles en guerre.
D'un seul Roland si fort,
D'un seul Regnaut l'effort
N'a fait trembler la terre.
Maints vivans ont eu bruit,
Dont or' la longue nuict
Ensevelit la gloire :
Pource qu'ils n'ont point eu
Qui leur morte vertu
Fist vivre en la mémoire.
Mais je vouë et promets
De n'endurer jamais
Que l'oubly sacrilege
Morde sur mon grand Roy,
Sur ton oncle et sur toy
L'honneur du sainct College.
Jadis le grand Atlas
Quand son dos estoit las
Sous le fais tant moleste,
Se tendit bien plus seur,
Ayant un successeur
A sa charge celeste.
Hercule sceut combien
Le secoururent bien
Les flammes punissantes,
O d'Egée le fils,
Quand steriles tu fis
Les testes renaissantes.
Et ta nef bien souvent
Fut maistresse du vent
Ayant Typhis pour guide,
Quand tu allois, Jason,
Voir la riche toison
En la terre Colchide.
O grand Mommorency,
Tu feras doncq'ainsi
A ce Roy nostre Prince
Le plus grand des Chrestiens,

Qui dessous luy soustiens
Le fais de sa province.
Anglois reprenez cœur
Contre Henry vainqueur,
Boulongne estant reprise :
Osez encor' armer
Et la terre et la mer,
Vaine est vostre entreprise.
Prelat, les forts jumeaux
Dessus les grandes eaux
Leurs estoilles font luire :
Tes deux frères vaillans
Pour France bataillans
Leurs noms y feront bruire.

L'AVANT RETOUR EN FRANCE DE MONSEIGNEUR REVERENDISSIME CARDINAL DU BELLAY

Ode VII

Tu viendras doncq' finalement
Heureux Prelat, et à ta suitte
Retourneront semblablement
L'esprit, la vertu, la conduite,
Qui te suyvent où que tu voises,
Veillant aux affaires Françoises.
Les dieux et les astres aussi
Favoriserent bien la France,
Qui en toy firent noistre ainsi
La mesme mort de l'ignorance.
Le ciel qui ton esprit admire,
Dedans son ouvrage se mire.
Où est le lieu, qui n'a cogneu
Ce grand Langé inimitable
Dont le renom est parvenu
Aux fins de la terre habitable ?
Qui est celuy nostre adversaire,

Qui n'a veu ce qu'il sçavoit faire?
Cœsar a senty mille fois,
Que pouvoit la sage entreprise,
La vertu, la plume, la voix
Qu'encores tout le monde prise,
De celuy qui n'a, ce me semble,
Laissé que toy qui luy ressemble.
Le ciel cruel à qui sembla
France par vous deux fois puissante,
Las! par mort vous dessembla,
Dont mon ame en est gemissante:
Sçachant bien qu'une telle perte
Jamais ne sera recouverte.
Ce grand roy gueres n'admiroit
Celuy dont Troye se lamente
Que dix Nestors se desiroit
Non une force vehemente.
Le miel qui les oreilles touche
A Nestor couloit de la bouche.
Le sage Grec, dont le parler
Sembloit aux neiges hyvernales,
Que le printemps fait devaller
Par les montagnes inesgales,
Cogneut par cent mille traverses
Et hommes et citez diverses.
Sa chaste espouse cependant
De poursuivans sollicitée,
Fut bien vingt hyvers attendant
L'heure heureuse tant souhaittée,
Qui apres la rendit contente
Par le fruict de sa longue attente.
La France qui bien apperçoit
Combien vaut un esprit si sage,
Après longs travaux te reçoit
Avecques un joyeux visage,
Si fait ton Roy, bienheureux prince
D'avoir tel homme en sa province.
Haste-toy doncq' et n'attend pas.
Que la grand'espaule chenuë
Des Alpes deçoive tes pas.
Paris, joyeux de ta venuë

Jà de loin venir te regarde:
Mon Dien, que l'arriver me tarde !
Io, ma Lyre, Io, je veux
Qu'un tel jour me soit toujours feste,
Pour payer tous les ans mes vœux.
Sus doncq' qu'un autel on m'appreste
D'hierre à la racine veluë,
Et de vervéne cheveluë.
Celuy Macrin, que tu coignois,
Aux Latins sacra ta memoire:
Et moy, après ce Loudunois,
Aux François je chante ta gloire.
Quant j'ay desir de voir en France
Les Muses faire demeurance.
Le Lesbien ses vers sonnoit
Parmy les armes, non timide
Ou quand à sa nef il donnoit
Repos sur le rivage humide,
Prelat, te plaise temps eslire
Pour mes vers escouter, ou lire.
Des vents encore soustenu,
Sortant du maternel boccage
L'oiseau par sentier incognu
Toute le premier navigage
Des ailes que sa mère guide,
L'asseurant parmy l'air liquide.
Moy jeune et encores peu fier
Laissant la maison paternelle,
Au ciel je m'oseray fier
Dessous la faveur de ton aile,
Aile dont la plume dorée,
De tout le monde est adorée.
O la grand'ardeur que j'avois
D'appaiser ma soif en cest'onde,
Qui viet à son bord quelquefois
Les dépouilles de tout le monde!
Et la grand'cité, qui encore
Ainsi qu'un demi-dieu t'adore.
Je brusloy' tous les jours apres,
Alors que les fièvres cruelles
Mes os vont ronger de si pres,

Qu'ils n'ont quasi plus de mouëlles.
Jà desjà me monstroit la Parque
De Charon la fatale barque :
Mais les dieux n'ont voulu chasser
De moy cest heur tant souhaitable,
Que d'estre tien, fust pour passer
Le froid Caucase inhospitable,
Ou parmy les ondes avares
Le destroit des Syrtes barbares.

CONTRE LES AVARICIEUX

Ode VIII

Toy de qui la richesse excede
Telle que l'Afrique possede,
Et les grands thresors non touchez,
Qui sont en la terre cachez,
Combien que desjà soyent comprises
En ce Palais que tant tu prises,
Plus des deux parts de la cité,
Si la dure necessité
Qui à toutes les lois renonce
Ses cloux de diamant enfonce
Dessus toy jusqu'au dernier poinct,
Ton serf esprit ne sera point
De peur delivre, ni ta teste
Des liens que la mort t'appreste.
Le Scythe a plus grande raison
Qui sa vagabonde maison
Par tout, où bon luy semble, meine :
Et les Cetes durs à la peine
Nature a trop mieux contentez,
Qui ont leurs champs non arpentez,
Et où la culture annuelle
A chacune est perpetuelle.
Venus et la forte liqueur,
Qui arrache le soin du cœur,
Les viandes elabourées,

Avec sauces bien savourées,
Le son du Lut, et sur les eaux
Le doux ramage des oiseaux
N'ostent de l'or la faim sacrée
Au cœur ambitieux ancrée,
Qui jamais ne sent en son œil
Couler l'emmiellé sommeil :
Le doux sommeil plus tôt habite
La maisonnette humble et petite
Du berger ou du laboureur
Que le Palais d'un Empereur.
  La mer qui est tempestueuse
Par la descente impetueuse
De l'Arcture, ou par le lever
Du Bouc ne sceurent onq'grever
Celuy qui d'assez se contente.
La gresle qui deçoit l'attente
Du vigneron, le champ trompeur,
L'arbre sans fruict, ne luy font peur :
Soit que la terre soit beuflée
Du chaut, ou par l'hyver gelée,
Pourquoi en auroit-il ennuy
Puis qu'immortels ainsi que luy
Sont les biens où son cœur il fiche ?
O l'homme heureux ! ô l'homme riche !
  Si les honneurs ambitieux,
Les Palais eslevez aux cieux
Le doux nectar et l'ambrosie
Ne contentent la fantasie
De celuy qui nourrit le soin
D'un cœur à soy-mesme tesmoin,
Pourquoy hausseray-je les voiles
Dessous la faveur des estoilles ?
Par mille et par mille dangers
Suivant les thresors estrangers,
Et la pauvreté renaissante
Avec la richesse croissante.
  Vole doncq'avare marchand,
Des Indes au Soleil couchant,
Et du Septentrion encore
Jusqu'au bord de la terre More,

Cerne le tour continuel,
Si tu veux de l'astre annuel
Avecques un labeur extrême,
Et te fuy, si tu peux, toy-mesme :
Pourtant si ne fuiras-tu pas
Le soin qui te suit pas à pas,
Et la crainte qui tourne et vire
Le gouvernail de ta navire.
Moy que la Muse veut aymer
Par les vents je feray semer
Tout le souci qui me fait guerre
Dessus l'ennemie Angleterre
Où regne l'horrible fureur
D'Erynnis avecq' la terreur
Des armes et de l'entreprise
De Henry, que Mars favorise

DES CONDITIONS DU VRAI POËTE
AU SEIGNEUR BOUJU

Ode IX

Bouju, celuy que la Muse
D'un bon œil a veu naissant,
De l'espoir qui nous abuse
Son cœur ne va repaissant.
La faveur ambitieuse
Des grands, volontiers ne suit
Ni la voix contentieuse
Du palais, qui tousjours bruit.
Sa vertu n'est incitée
Aux biens que nous admirons,
Et la mer sollicitée
N'est point de ses avirons.
La vieille au visage blesme
Jamais grever ne le peut,
Qui se tourmente elle-mesme
Quand tourmenter elle veut.

Son estoile veut qu'il vive
Tousjours de l'amour ami,
Mais la volupté oisive
Ne là onques endormi.
Il fait volontiers la ville,
Il hait en toute saison
La fausse tourbe civile
Ennemie de raison.
Les superbes Collisées,
Les Palais ambitieux,
Et les maisons tant prisées
Ne retiennent point ses yeux :
Mais bien les fontaines vives
Meres des petits ruisseaux
Autour de leurs verdes rives
Encourtinez d'arbrisseaux :
Dont la fraischeur qui contente
Les bœufs venans du labeur,
De la Canicule ardente
Ne sentit onques la peur.
Il tarde le cours des ondes,
Il donne oreilles aux bois,
Et les cavernes profondes
Foit rechanter sous sa voix.
Voix, que ne feront point taire
Les siecles s'entresuivans :
Voix, qui les hommes peut faire
A eux mesmes survivans.
Ainsi ton bruit qui s'escarte,
Bouju, tu feras parler,
Ainsi ta petite Sarte
Au mesmes Pan s'egaler.
O que ma Muse a d'envie
D'ouïr (te suivant de pres)
La tienne des bois suivie
Commander à ces forests !
En leur apprenant sans cesse,
Et à ces rochers ici,
Le nom de nostre Princesse,
Pendant que ma lyre aussi,
Ceste belle Marguerite

Sacre à la posterité
Et la vertu, qui merite
Plus d'une immortalité.
O ornement delectable
De Phœbus ! ô le plaisir,
Que Jupiter à la table
Sur tous a voulu choisir !
Lut, qui esteins la memoire
De mes ennuis, si ces doigts
Ont rencontré quelque gloire,
Tienne estimer tu la dois.
Où me guidez-vous, Pucelles,
Race du Pere des Dieux ?
Où me guidez-vous, les belles,
Et vous Nymphes aux beaux yeux ?
Fuyez l'ennemy rivage,
Gaignez le voisin rocher :
Je voy de ce bon sauvage
Les Satyres approcher.

DE L'INNOCENCE, ET DE N'ATTENTER CONTRE LA MAJESTÉ DIVINE

ODE X

Qui vers le Ciel les mains renversera,
L'œil et le cœur, et la douce faconde,
Des bienheureux le plus heureux sera
Et la fureur de l'air ne blessera
Ses bleds joyeux, ni sa vigne feconde.
Il ne craindra le bras du fier Anglois,
Qui sa vertu porte enclose en sa trousse :
Besoin n'aura du fidèle carqrois
Plein de ces traits que souvent l'arc Turquois
Envenimez contre l'ennemi pousse.
D'un mur d'airain son cœur environné
La froide peur ne peindra dans sa face,
Soit que le Pere ait en fureur tonné,

Ou que le vent sous la terre entonné
Les fondements du monde trembler face.
Celuy qui a engravé bien avant
Dedans son cœur la coupe vengeresse,
Son péché pasle il voit courir devant
Les pieds ailez de la peine suivant
Qui jà desjà les deux talons luy presse.
Il sent encor les furieux serpens,
Avecq' l'oiseau qui te ronge et moleste.
Toy, dont le corps couvre bien neuf arpens,
Et toy aussi qui en vain te repens
Du larrecin de la flamme celeste.
Ce fut au temps que ce languissant corps
Sentit premier les fièvres tant cruelles.
Mille malheurs, mille sortes de morts,
Le ciel vengeur fit descendre, et alors
La mort boiteuse à ses pieds mit des ailes.
Que n'ont osé les hommes attenter
Contre les Dieux ? cest audacieux feuvre
De l'air jadis le vuide oza tenter :
Mais bien l'Enfer ne se peut exempter
Que son obscur mesmes on ne descouvre.
Celuy vrayment contre Dieu s'esleva
Qui fit premier le tonnerre imitable :
Ce fut celuy qui le canon trouva,
Et Salmonée encores esprouva
De Jupiter la foudre veritable.
A son dommage Orion quelquefois
Tenta la vierge aux forêts tant cogneüe,
Trois cens liens enchaînent Pirithois,
En mesme erreur Ixion tu estois,
Quand tu aymas la tromperesse nüe.
Et qui ne scait comment le Roy des Dieux,
Dont le sourcil fait trembler ciel et terre,
Brisa jadis l'escadron furieux,
Qui pour monter au ciel victorieux
Oza dresser la sacrilege guerre ?

AU SEIGNEUR DU BOIS-DAUPHIN

MAISTRE D'HOSTEL DU ROY

ODE XI

Les Roys sont enfants des Dieux,
Les Dieux les Roys favorisent,
Et bien sont voulus des cieux,
Qui les honorent et prisent.
Ceux qui des Roys ont la grace,
N'ont pas un petit bonheur,
Et qui honore leur face
Aux Roys mesmes fait honneur.
Ton Prince qui bien entend
La grandeur de ton merite,
Sur toy sa faveur estend,
Faveur qui n'est pas petite.
Mais qui bien te cognoit ores,
Et n'est aussi cognoissant
L'esprit, qui est plus encores
Que son corps apparoissant ?
Ma lyre, qui sceut chanter
N'a gueres des Rois la gloire,
S'oze encores bien vanter
D'eternizer ta memoire.
La nature me feit naistre
De ton sang non gueres loin,
Et à vertu me fait estre
De tes hommes le tesmoin.
Celuy qu'amour de soy poingt,
Sa figure est contrefait :
Le tableau ne parle point,
Et la statue est muette.
Les vers, jamais ne se taisent.
De vers pauvre je ne suis
Les vers, Bois-Dauphin, te plaisent :
Des vers donner je te puis.

AU SEIGNEUR CARLES

ODE XII

Laisse de celuy les dangers,
Qui vid maints peuples estrangers,
Apres avoir donné en proye
Les murs de la fatale Troye.
Il faut plus grand'œuvre mouvoir,
Et tu en as bien le pouvoir
Carles, dont la Muse prisée
Est du Roy tant favorisée.
Là donc fay ta plume voler,
Pour France et son Prince extoller,
Et avec une voix hardie
Sonne l'Angloise tragedie.
Tu pourras bien tout à loisir
Le vent et la saison choisir,
Pour ramener au port d'Itaque
Le père au sage Telemaque.
Le grand vainqueur de l'Univers
Dist le Grec gisant à l'envers
Bienheureux, dont sa gloire insigne
Trouva d'Homere la buccine.
O Prince heureux, où que tu sois,
Ton siecle et ton peuple François,
Et heureux tous ceux dont tu parles
O la docte Muse de Carles!
Qui eust cognu les longs erreurs,
Et les belliqueuses terreurs,
Où la vertu presque incroyable
De ce grand Troyen pitoyable:
Qui eust sçeu de Mars les enfans,
Leurs lauriers, leurs chars triomphans,

Si ores l'envieux silence
A leurs noms faisoit violence?
Les sepulchres laborieux,
Collosses, Arcs victorieux,
Et les batailles engravées
Sur les colonnes eslevées.
La main du peintre, et la faveur
De l'ingenieux engraveur,
Le tableau, le marbre et le cuyvre,
Qui font les hommes deux fois vivre,
Ne sçauroyent si bien exprimer,
Ce qui Henry fait estimer,
Comme le serment en leur onde
Les flots de la docte Gyronde,
J'oy la buccine à ceste fois
Avec l'espouvantable voix
Du canon, qui l'oreille estonne,
Et le haut fifre qui resonne.
Jà le harnois resplendissant
Fait peur au cheval hennissant
Et aux yeux du soldat timide
Qui fait de sang la terre humide
Je voy les vainqueurs Chevaliers
Ardens au milieu des miliers,
Souillez des pieds jusqu'à la teste
D'une poudre non deshonneste.
Quel champ par la main de Valois
N'est engraissé du sang Anglois?
Qui n'oit le bruit que fait la terre
Sous la ruine d'Angleterre?
Quel destroit, quel havre et rocher
Ne voit les nefs s'entr'accrocher?
Sur l'onde le flotant bagage,
Et le feu qui la mer saccage?
Mais à fin, lut trop courageux,
Que tu ne delaisses tes jeux,
Cesse ton chant, ou bien accorde
Un plus doux son dessus ta corde.

A HEROET

ODE XIII

Les Thraces chantent leur Orphée,
La Grece encore se debat
De cil qui du Troyen combat
Dressa le superbe trophée,
Thebes encor' est glorieuse
Du lut sur tous le mieux appris.
Qui donne en Olympe le pris
De la palme victorieuse.
Paris, mais bien la France toute,
De Seine oit tous les jours le son
Qui fait de toy mainte chanson.
Que nostre siècle heureux escoute.
Heroet aux vers heroiques,
(Sujet vrayment digne du ciel)
Qui en douceur passent le miel,
En gravité les fronts stoïques :
Ta Muse des Graces amie,
La mienne à te louer semond
As erigé l'Académie.
Si l'on doit croire à Pytagore,
Qui les corps fait reanimer,
On peut, Heroet, estimer
En toy celuy revivre encore,
A qui jadis dedans la bouche
Les abeilles alloyent formant
Le miel, lors qu'il estoit dormant,
Encor' enfant, dedans sa couche.
Tu as rompu l'arc et la trousse
Du jeune archer malicieux,
Qui blessoit la terre et les cieux,
Luy baillant nature plus douce.
Venus, qui n'a plus de puissance,
En vain par tout cerche son fils,

Que n'agueres voler tu fis
D'ici au lieu de sa naissance.
Sus, Muses, que lon environne,
Le front sçavant de cestui-ci,
Qui a bien merité aussi
De vos mains recevoir couronne.
Vos mains donques la luy composent
Non du victorieux laurier,
Mais du pacifique olivier,
Dessous qui les loix se reposent.

A MERCURE ET A SA LYRE, POUR ADDOUCIR LA CRUAUTÉ DE SA DAME

ODE XIV

Neveu d'Atlas qui donnas le pouvoir
Au vieil Thebain, des pierres emouvoir
Et toy encor', ô coquille dorée,
Des plus grands Roys au vieux siècle adorée
Monstre moy les accords
Des accordeurs discords,
Dont une douce ennemie
Se puisse emerveiller,
Et face resveiller
Son oreille endormie
Ell' fuit ainsi que la jeune jument,
Qui va l'ardeur des chevaux allumant
Deçà de là, joũant par les campaignes
Où sur le dos des prochaines montaignes.
Des nopces le doux poinct
Encores ne la poingt
(La sauvage et farouche)
Mais d'un pié non oisif,
Fuit le mary lascif,
De peur qu'il ne la touche.
Tu peux mener les compagnes forests,

Tigres, lyons, te vont suyvant de pres:
Et sous ton chant les rivieres bruyantes
Haussent la bride à leurs ondes fuyantes.
Le portier abboyant
Tes chansons fut oyant,
Bien que sa teste porte
Serpens pleins de laideur,
Et que puante odeur
De ses trois gueules sorte.
Le grand Titye à l'œil fier et hideux,
Et Ixion rirent en despit d'eux :
La rouë aussi, qui jamais ne s'arreste,
Avec la pierre à t'escouter fut preste.
La douceur de ta voix
Arresta quelquefois
Le Bussard tousjours vuide,
Cependant que chantant
Tu allois esbatant
La race Danaïde.
Escoute doncq' de ces vierges ici
La cruauté, et les tormens aussi,
Celle qui m'est en plus cruelle peine,
Qu'à leurs maris ceste gent inhumaine
Dont l'une seulement
Qui mentit noblement
A son pere infidele,
Valoit bien que le fruit
De nuptiale nuict
Ne fut esloigné d'elle
Sus, leve toy (tout bas dit-elle adonc
Au jeune espoux) que ton sommeil trop long
Tout maintenant par la tourbe cruelle,
Ne soit mué en nuict perpetuelle.
Desja toutes ont mis
Leurs espoux endormis
A mort (les inhumaines)
La lyonne courant'
Aussi va dévorant
Les veaux parmi les plaines.
Moy, que pitié et l'amour de toy poingt,
O mon ami, je ne t'occiray point:

Haste toy doncq ! ta vie helas je n'ose
Tenir ici plus longuement enclose.
Soyent de pesans liens
Chargez les membres miens,
Ou face que j'endure
Exil perpetuel
Le mien pere cruel,
Pour n'avoir esté dure.
Fuy derechef ou le vent te conduit,
Fuy cependant que Venus et la nuict
Donnent faveur à ta course hastive :
Je demourray en ta place captive.
Sur mon sepulchre au moins
Grave ces pleurs tesmoins
De mon amour extrême :
Tesmoins d'or en avant,
Que je t'ay fait vivant
Par la mort de moymesme.

LA LOUANGE DU FEU ROY FRANÇOIS ET DU TRESCHRESTIEN ROY HENRY

ODE XV

Combien tu dois, France, à ceux de Valois,
Tesmoins en sont les armes et les loix,
Qui ont fleury sous François, ainsi comme
Jadis en Grèce, et sous Auguste à Rome.
C'est luy qui a de ce beau siecle ici
Comme un soleil tout obscur esclarrci,
Ostant anx yeux des bons esprits de France
Le noir bandeau de l'aveugle Ignorance,
C'est luy premier qui du double coupeau
A ramené des Muses le troupeau
Pour consacrer à leur mère la gloire
Du Lot, du Loyr, de la Touvre, et de Loyre :
Si n'a-il point un plus grand œuvre fait,
Que de laisser un enfant si parfait

Comme ce Roy qui rendra eternelle
  Par sa vertu la vertu paternelle.
Comme l'oiseau de prodige annonceur
  Du blond Troyen fidele ravisseur
  A qui des Dieux le souverain ottroye
  Les vagabonds volatiles en proye.
Des plus doux vents au printemps soustenu,
  Vole hardi parmi l'air incognu
  Si tost que l'aage et vigueur paternelle
  Dehors le nid ont esbranlé son aile.
Suit les oiseaux puis fait plus courageux :
  Ose assaillir les serpents outrageux :
  Tel fut senti, et tel sera encore
  Le nouveau Roy, que nostre siecle adore.
La biche ainsi, ou le jeune cheval,
  Ont veu de loin descendre contreval
  Le lyonceau hardi, qui les devore
  Avecq' ses dents innocentes encore.
Qui tost apres ose en fureur saillir,
  Pour les taureaux indomptez assaillir,
  Et appaiser par le sang qu'il en tire,
  Sa longue faim, et l'ardeur de son ire.
Jadis, Anglois, jadis preuve tu fis,
  Que c'est d'avoir de François esté fils,
  Et combien vaut la bonne discipline
  Au naturel qui à vertu s'incline.
Maintenant doncq' esprouver tu peux bien,
  Par la grandeur de tes pertes, combien
  D'un si grand Roy peut la sage entreprise,
  Et la veru, que le ciel favorise.

•

A MADAME LA COMTESSE DE TONNERRE

ODE XVI

Haute vrayment dire j'ose
  Trois et quatre fois la chose,

Où les feminins esprits
N'ont peu quelquefois attaindre,
Rien doit doncq' la cheute craindre,
Qui a tel œuvre entrepris.
Dieu leur a donné des ailes,
Qui sont bien assez isnelles,
Pour voler jusques aux cieux.
Quelle grandeur de courages !
De leurs belliqueux ouvrages
Tesmoins furent nos ayeux.
Le bruit jusqu'ici resonne
De cette brave Amazone
Qui par l'espez des milliers
A Mars se donnant en proye,
Fit rougir les champs de Troye
Au sang des Grecs chevaliers.
Des ans vivront mill' et mille
L'Assyrienne et Camille,
Quel marbre, quel diamant
Est plus dur que la memoire
Qui garde encore la gloire
De Marphise et Bradamant ?
Thèbes encore se vante
De sa Corienne sçavante.
Sur toy Pindare mordoit
La douce lyre ancienne,
Que la fille Lesbienne
Si doctement accordoit.
Celle qui fit plus féconde
De ses enfans, la faconde,
Rome, en memoire tu l'as :
Maint autre n'est plus prisée
Qui se voit favorisée
De l'une et l'autre Pallas.
O plumes trop envieuses,
Qui ès eaux oblivieuses
Laissez noyer le renom
De tant de celestes Dames
Dont ores les tristes lames
Couvrent le corps et le nom.
Combien sont mieux fortunées,

Qui en cest aage sont nées
Où maint gentil escrivant
A bien osé entreprendre
Par ses droits vers de rendre
Leur haut honneur survivant ?
La vertu est trop severe
Qui la Muse ne revere.
La Muse aime la Vertu.
Tu ne verras doncq' Comtesse,
Devaler de la hautesse
Ton los par mort abbatu.
Qui publiera les louanges
Des nostres, ou des estranges
Et de toy ne chantera
L'esprit, la douceur, la grace,
Dont la genereuse race
De Clairmont se vantera ?
C'est pourquoy mes vers aspirent
Où tes louanges le tirent :
Bien que ton sçavoir soit tel
(Si tu le veux entreprendre)
Que ton renom se peut rendre
Par toymesmes immortel.

AU REVERENDISSIME CARDINAL DU BELLAY

ODE XVII

Cestuy-là qui s'estudie
Representer en ces vers
Tous les accidens divers
De l'humaine tragedie,
Celuy encores descrive
Tous les flots tumultueux,
Qui retournent à la rive
D'Euripe l'impetueux.
L'air, le feu, la terre et l'onde,

Et les astres conjurez
Nous rendent peu asseurez
Contre l'orage du monde.
Le sort cruel nous devore
Par non revocable loy :
Mais l'homme n'a point encore
Plus grand ennemy que soy.

Tout autre animal apporte,
Plus grande commodité,
Armant sa nativité
D'une deffence plus forte.
L'homme seul à sa naissance,
Par gemissemens et pleurs
Tesmoigne son impuissance,
Presage de ses malheurs.

Mais si la Nature amere
Aux hommes tant seulement,
Nous est eternellement
Trop plus marastre que mere,
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miserable ,se nomme
Esclave de mille maux.

L'ame en l'univers enclose
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui esclairent toute chose,
N'est-ce pas Dieu qui embrasse
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la masse
Par amiables discors ?

Ceste Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui est plus doux,
Et plus noble créature :
Afin qu'il fust seul capable,
D'un sens plus divin et haut,
Estant aussi plus coulpable,
Si la raison luy defaut.

La providence divine
Mist en nous ses petits feux

Nous faisant sentir par eux
Le lieu de nostre origine.
Ainsi de raison l'usage,
Qui n'est en autre animal,
Fait que l'homme, qui est sage,
Discourt le bien et le mal.
Mais le gros fardeau moleste,
Dont nostre esprit est vestu,
Tarde souvent la vertu
De l'âme qui est celeste.
De là provient la liesse,
La douleur et le souci,
La peur et la hardiesse,
La haine et l'amour aussi.
De là provient la furie
De toutes les passions
Qui sur nos affections
Exercent leur seigneurie :
Si la raison seule guide
De nos esprits aveuglez,
Souvent rehausse la bride
Aux appetis dereglez.
Un chacun durant sa vie
Porte un domestique Dieu,
Qui toujours et en tout lieu
Secrettement le convie,
Voila pourquoy nous ne sommes
D'un mesme desir dontez :
Autant que nous voyons d'hommes,
Autant sont de volontez.
Mais ny la Court, ny les Princes
Ny le fer victorieux
Ny l'honneur laborieux
De commander aux provinces,
Ny les Muses, que j'adore
Ny un plus grave sçavoir,
Le souverain bien encore
Ne me feront pas avoir.
Je ne blame la richesse,
Ny les hommes, ny les biens
Que pourroist bien faire miens

Du Roy la grande largesse.
J'admire la bonne grace,
La beauté plaist à mes yeux,
J'honore une antique race,
Mais la vertu me plaist mieux.
Tout ce qui est hors de l'homme,
L'homme le desire, afin
De parvenir à la fin
Que suffisante l'on nomme.
Mais la vertu estimable
Plus que tout l'indique honneur
Pour elle-mesme est aymable,
Et non pour autre bonheur.
L'ayant pour ta guide prise,
O l'ornement des prelats
Tu monstré bien que tu l'as
En tes premiers ans apprise :
Fuyant l'allechante amorce,
Qui nos plus jeunes desirs
Tirent d'une douce force
Aux peu durables plaisirs.
Car sortant du jeu d'enfance
Aux exercices plus forts,
Ta vertu sortit alors
Devant les yeux de la France
Puis d'une aile plus legere
Volant aux peuples divers
La publique messagere
La porte par l'univers.
Quel nombre pourroit suffire
A raconter les dangers,
Qui par les flots estrangers
Ont agité ta navire :
Et celle de ton grand frere,
Qui par l'heur de sa vertu
Rendoit la France prospere,
Et l'Espagnol abbatu ?
Comme du haut des montaignes
Alors que la neige fond,
Deux hardis fleuves se font
Divers cours par les campagnes,

Et puis en une vallée
Venant à se joindre en un
Courent à bride avallée,
Avecques un nom commun :
Ainsi l'indonté courage
Du vaillant docte Langé
Qui par la mort s'est vangé
De l'oblivieux outrage,
Joignant son nom et sa course
Au tien, qui n'est moins cogneu,
Nous monstre de quelle source
Et l'un et l'autre est venu.

AU SEIGNEUR DES ESSARS
SUR LE DISCOURS DE SON AMADIS

ODE XVIII

Celuy qui vid le premier
Avec sa torche etherée
L'embrassement coustumier
De Mars et de Cytherée,
Ce fut le tout voyant Dieu,
Celuy qui tient le milieu
Du cœur hyppocrenien,
Dieu par qui fut revelée
Ceste amour long temps celée
Au Feuvre Junonien.
De Feuvre couvert alors
De sueur et de poudriere
Doroit un harnois de corps
A la sçavante Guerriere :
Ouvrage laborieux,
Où l'ouvrier industrieux
Avoit feint subtilement
Les sciences, et les armes,

Que sa sœur docte aux alarmes
Favorise également.
Mais la honte et le desdain.
Qui luy dontent le courage,
Luy font oublier soudain
Cest ingenieux ouvrage,
Lors de ses plus fins outils,
Il forge les rets subtils
Attachez à cloux d'aymant,
Dont la mesme Jalousie,
Si on croit la poésie,
Lia l'un et l'autre amant.
Ayant dressé ses appas,
Il sort de son domicile,
Tournant feintement ses pas
Aux fournaises de Secile,
Où les bras accoustumez
Des Cyclopes enfumez
Coup sur coup vont martelant,
D'une tenaille mordante
Retournant la masse ardente,
Du tonnerre estincellant.
Jà ce vieillard Lemmien
Feint d'aller à l'heure, à l'heure
Pour donner au Thracien
L'opportunité meilleure:
Puis avecques un long tour
Celant son traistre retour
Pour surprendre l'estranger,
Ce sot jaloux delibere
Par un plus grand vitupere
Sa grande honte venger.
A peine ce Dieu boiteux
Avait la porte passée,
Et jà l'amant convoiteux
Tenoit sa dame embrassée:
Et pressant l'yvoire blanc,
Or' la cuisse, ores le flanc,
Or' l'estomac luy serroit,
Cueillant à lèvres descloses
L'ame qui parmy les roses

Entre deux langues erroit.
Jà, jà le feu ravissant
Des douces flammes cruelles
D'un long souspir languissant
Humoit leurs tiedes moëlles :
Et voicy de toutes parts
Mille petits nœuds espars,
Dont les deux amants lacez
Plus fort s'estraignent et lient,
Que les vignes ne se plient
Sur les ormes embrassez.
Pres du lict, qui gemissoit,
Tesmoing d'un si doux martyre
Le jaloux se tappissoit,
Mordant ses deux lèvres, d'ire,
Puis courant deçà delà,
En sa chambre il appella
Toute la trouppe des Dieux,
Et pallissant de colere
Leur monstra cest adultere,
Joyeuse fable des cieux.
Mars paisible à ceste fois,
Fronçant le haut de sa face,
Remaschoit à basse voix
Je ne sçay quelle menasse.
Venus d'un regard piteux
Tenoit en bas l'œil honteux,
Et de ses beaux doigts polis,
En vous mignardant sa force,
Cà et là cacher s'efforce
Et les roses, et les lis.
Celuy qui a veu le tour
De l'araigne mesnagère
Filant ses rais alentour
De la mouche passagere,
Il a veu Mars et Venus
Enchaînez à menbres nuds :
Et Vulcain guignant auprès
De son embusche araigneuse,
Qui la couple vergongneuse
Alloit serrant de si près.

Alors les plus renfrongnez
De la bande Olympienne,
Soudain s'en sont eslongnez
D'une ire Saturnienne,
Mais quelqu'un des moins fascheux,
Voyant ces folastres jeux,
Se sent chatoüiller le cœur,
Et en souriant desire
D'apprester ainsi à rire
A l'injurieux moqueur.
Celuy qui chanta jadis
En sa langue castillane
Les proüesses d'Amadis,
Et les beautez d'Ariane,
Par les siecles envieux
D'un sommeil oblivieux
Jà s'en alloit obscurcy,
Quand une plume gentille
De ceste fable subtile
Nous a l'obscur esclarcy.
C'est le Phœbus des ESSARS,
Lumière parisienne,
Qui nous monstre le dieu Mars
Joint avec la Cyprienne :
Chantant sous plaisant discours
Les armes et les amours,
D'un style aussi violent,
Lorsqu'il tonne les alarmes,
Comme aux amoureuses larmes
Il est doucement coulant.
Si de ce brave suject
On gouste bien l'artifice,
On y verra le project
De maint royal edifice :
Qui tesmoigne le grand heur
De la Françoise grandeur.
Là se peut encore voir
Maint siege, mainte entreprise,
Ou celuy qui en devise.
Jadis a fait son devoir.
Là se voit du grand François

La foy constante et loyale,
Ses faicts, sa grandeur, ainçois
Sa posterité royale,
Dont l'un, qui tient en sa main
L'heur du monarque Romain,
De la France est gouverneur :
L'autre tesmoin de sa race,
Porte escrit dessus sa face
Des Princesses tout l'honneur.
Jà ce gentil artisan
Nous monstre au vif quel doit estre
Le Prince, le courtisan,
Le serviteur et le maistre :
Combien d'un fort bataillant
Peut le courage vaillant :
Quel est ou l'heur ou malheur
D'une entreprise amoureuse,
Et la chanse malheureuse
D'un injuste querelleur.
Qui du cygne Dorien
Le vol imiter desire,
D'un ozer Icarien
Se joint des ailes de cire ;
Et celuy se geinne en vain
Apres ce doux escrivain,
Qui s'efforce d'egaler
(Soit que les armes il vante,
Soit que les amours il chante)
Le sucre de son parler.
Vous que les Dieux ont esleus,
Pour combattre l'ignorance,
Et dont les escrits sont leus
Des voisins de nostre France,
Donnez à cestuy l'honneur,
Qui les fait par son bonheur
De nostre langue apprentis,
Langue qui estoit bornée
Du Rhin, et du Pyrenée,
Des Alpes, et de Thétis.
Peut estre aussi, que les ans
Apres un long et long aage

Par estrangers courtisans
Brouillerent nostre langage
Adoncques la purité
De sa douce gravité
Se pourra trouver ici.
Du Grec la veine feconde
Et la Romaine faconde
Revivent encor ainsi.
Quel esprit tant sourcilleux
Contemplant la Thebaïde
Ou le discours merveilleux
De l'immortelle Eneide,
Se plaint, que de ces autheurs
Les poèmes sont menteurs ?
Ainsi l'Aveugle divin
Nous fait voir sous feint ouvrage
D'un guerrier le fort courage,
Et l'esprit d'un homme fin.
Des poëtiques esprits
L'utile et douce escriture
Comprend ce qui est compris
Au ciel et en la nature,
Les Rois sont les argumens
De leurs divins monumens
Et si nous monstrent encor
Le beau, l'honneste, l'utile,
Avec un plus docte stile
Que Chrysippe ne Crantor
Mais je souhaite souvent
D'estre banny jusqu'au More,
Ou que la fureur du vent
Me pousse jusqu'à l'Aurore,
Quand j'oy bruire quelquefois
Du peuple l'indocte voix,
Ou quand j'escoute les cris
De ces pourceaux d'Epicure,
Qui en despit de Mercure
Grongnent aux doctes escrits
L'un plaint la contagion
De la jeunesse abusée :
L'autre la religion

Par nous Payens desguisée.
Cestuy-cy fort elegant
Va un songer alleguant.
Cestuy-là trop rigoureux
Approuve l'edict d'Auguste,
Et le bannissement juste
De l'Artisan amoureux.
Vous les diriez, tant ils sont
D'une haineuse nature,
Qu'avecques Timon ils ont
Jadis pris leur nourriture.
Caton semble dissolu
A cestuy-là qui a leu
Dessus leur front Curien,
Du reste, je m'en rapporte
Au tesmoignage que porte
Leur ventre Epicurien.
Puis ces graves enseigneurs
D'une effrontée asseurance
Se prennent aux grands Seigneurs,
Les accusant d'ignorance :
Mesmes leurs clair-voyans yeux
Se monstrent tant curieux,
Que d'abaisser leurs edicts
Jusqu'aux simples damoiselles,
Et aux cabinets de celles
Qui lisent nostre Amadis.
Si le Harpeur ancien
Qui perdit deux fois sa femme,
Corrompit l'air Thracien
D'une furieuse flamme :
Pourtant nous n'avons appris
D'avoir l'amour à mespris,
Dont la saincte ardeur nous poinct,
Non celle desnaturée
Qui de Venus ceinturée
Les loix ne recognoist point.
Mais pourquoy se sent blessé
Par nostre façon d'escrire
Celuy qui a tout laissé
Fors son vice de mesdire !

Lequel pour se dessacher
Voulant (ce semble) attacher
Or' cestuy, ores celuy,
Par ne sçay quelles sornettes
Fait un present de sonnettes
A qui moins est fol de luy.
Si est-ce que le japper
De tels indoctes volumes
N'a le pouvoir de coupper
L'aile aux bien-volantes plumes :
Qui sous un argument feint
Nous ont si vivement peint
Toutes nos affections,
L'honneur, la vertu, le vice
La paix, la guerre et l'office
Des humaines actions.
Or entre les mieux appris
Le cœur des Muses ordonne
Qu'à Herberay soit le pris
De la plus riche couronne :
Pour avoir si proprement
De son propre accoustrement
Orné l'Achille Gaulois,
Dont la douceur allechante
Donne à celuy qui le chante
Le nom d'Homere François.
Si j'avoy l'archet divin
De la harpe Ronsardine,
Le bas fredon Angevin
Diroit la gloire Essardine :
Neantmoins tel que je suis,
Je la diray, si je puis,
Non icy tant seulement
Mais en cent papiers encore
A fin que son bruit decore
Le mien eternellement.

ODE PASTORALE

A BERTRAND BERGER DE MONTEMBŒUF

Natif de Poictiers, Poëte Bedonnique-bouffonnique.

Bergers couchez à l'envers
 A l'ombre des saules verds,
 Bergers qui auprès des ondes
 Du Clain lentement fuyant,
 Arrestez le cours oyant
 De ses Nymphes vagabondes,
Desmanchez vos chalumeaux
 Et dictes à ces ormeaux
 A ces antres et fontaines,
 N'escoutez plus nos chansons,
 Ni ses ruisseaux, ni leurs sons
 Enfans des roches hautaines.
Mais oyez le son divin
 Du chalumeau Poictevin,
 Renouvellant la mémoire
 Du pasteur sicilien
 Et du grand Italien
 La vie et durable gloire.
Naguères vostre Berger,
 Traversant d'un pied leger
 Le dos chenu des montagnes,
 Ramena les doctes Sœurs,
 Abbreuvant de leurs douceurs
 Les Poictevines compagnes.
C'est luy premier des Bergers,
 Qui dedaignant les dangers
 De l'envieuse ignorance
 A ses vers osta le frain,
 Les faisant d'un libre train
 Galopper parmi la France.
Ses vers de fureur guidez,
 Comme fleuves desbridez,

D'une audacieuse fuite
Nos compagnes vont foulant,
Mais les ruisseaux vont coulant
Tousjours d'une mesme suite.
O qu'ils ont tardé souvent
Et les ondes et le vent,
Quand les Nymphes Poictevines
Et les dieux aux pieds de bouc
Trespignoient dessous le joug
De ces cadences divines!
Mais bien les trouppeaux barbus
Oyant des sommets herbus
Ses aubades nonpareilles,
Ont fait mille et mille sauts,
Et les plus lourds animaux
En ont chauni des oreilles,
Ainsi le grand Thracien
De son lut musicien
Tiroit les pierres oyantes,
Les fleuves esmerveillez
Et des chesnes oreillez
Les testes en bas ployantes.
Heureux berger désormais,
Tu seras pour tout jemais
L'honneur des champs et des prées,
L'honneur des petits ruisseaux,
Des bois et des arbrisseaux,
Et des fontaines sacrées :
Pour sonner si bien tes vers
Sur les chalumeaux divers
Dont la douceur esprouvée
Aux oreilles de bon goust,
Coule plus doux que le moust
De la première cuvée
L'amour se nourrit de pleurs
Et les abeilles de fleurs,
Les prez aiment la rosée,
Phœbus aime les neuf Sœurs,
Et nous aimons les douceurs
Dont ta Muse est arrousée.
Ores, ores il te faut

Avec un stile plus haut
Pousser la royale plainte,
Jusqu'aux oreilles des Rois,
Sacrant du pré Navarrois
La fleur nouvellement saincte.
Ainsi l'Arcadique Dieu
Te favorise en tout lieu
Et tes brebis camusettes,
Ainsi à toy seulement
Demeure eternellement
L'homme des vieilles musettes.

ODE SUR LA NAISSANCE DU PETIT DUC DE BEAUMONT

Fils de Monseigneur de Vandosme, Roy de Navarre.

Enfant qui dessus ta face
Portes escrit tout l'honneur,
Dont les dieux, et le bon-heur,
Des Rois serenent la grace,
Autant puisses-tu avoir
De vertueuse accroissance,
Que le ciel nous a fait voir
De bon-heur à ta naissance.
Le ciel garde des provinces,
Le ciel protecteur des Rois,
Qui au sceptre Navarrois
Lia la fleur de nos Princes,
Celuy mesme fut encor'
Le seul auteur de ton estre.
Pour faire le siecle d'or
En ta naissance renaistre.
Le Tygre au Tygre se mesle
Le Lyon n'engendre pas
Le Cerf qui a le cœur bas,
Ni l'Aigle la Colombelle,
Du bon grain vient le bon fruit
En terre bien labourable :

Bon terroy bon vin produit,
S'il a le ciel favorable.
Pour nous donner tesmoignage
Combien le conseil des dieux
De tes couronnez ayeux
Favorise le lignage,
Le père sa bouche enfla,
Et d'une longue halenée
Sur ton visage souffla
Ceste majesté bien née.
Des dieux la grande Princesse,
De Jupiter femme et sœur,
T'a destiné possesseur
D'une seconde richesse.
Par elle un jour puisses-tu
Dedans ta maison royale
Favoriser la vertu
Sous ta grand' main liberale.
La vierge que la cervelle
De Jupiter enfanta,
Dedans ta mere planta
Une autre Pallas nouvelle,
Et le guerrier Thracien
Du rouge fer de sa lance
Grava sur le père tien
Le pourtraict de sa vaillance.
D'une prodigue largesse
Ces deux leurs presents t'ont faits,
Pour nous montrer les effects
D'une vaillante sagesse.
Qui de vangeresse main
Desjà desjà te redonne
Tout ce que l'Aigle Romain
Usurpe sur ta couronne.
Sur ta genereuse enfance
Les freres chevaleureux
Respandent le plus heureux
De leur jumelle influence :
De l'un le bras bien appris
Gaigna la palme guerrière
L'autre s'est donné le pris

De la poudreuse carrière.
Pour fredonner sur la Lyre
Phœbus ses doigts te donna,
Et sa sœur les façonna
Pour l'arc Turquois faire bruire.
De l'un la blonde beauté
Au chef de ton père habite,
De l'autre la chasteté
Dedans ta mere est escrite,
La divine Pasithée
Orna ta nativité
D'une douce gravité,
Qui n'est qu'aux Rois usitée,
Le Cyllenien mesla
Sa langue avecques la tienne,
Et Pithon l'emmiella
D'une fleur hymetienne.
Ce petit Dieu qui enflamme
Des dieux le plus furieux,
Enferma dedans tes yeux
Les semences de ta flamme.
Ces dons tu receus alors
Que la chaste Cyprienne
T'inspira par tout le corps
Une odeur Ambrosienne.
Voyant ton enfance blonde
Peinte de blanc et vermeil,
Je voy le nouveau Soleil
Tirant son chef hors de l'onde :
Et ta celeste beauté
Plaisir des dieux et des hommes,
Me repeint la nouveauté
Du beau printemps où nous sommes.
Crois donc, ô race divine,
Crois, ô royal enfançon
Pour escouter la chanson
De l'humble Lyre Angevine ;
A ta petite grandeur,
Je donne ces fleurs sacrées
Dont l'immortelle verdeur
Peint les rivages ascrées.

Dessus la rive de Loyre
  Je nourris un verd laurier
  Pour faire un chapeau guerrier
  A l'honneur de ta victoire,
  Quand tu raviras le pris
  Dessus l'estrangere terre,
  Ayant sous ton pere appris
  Le dur mestier de la guerre.
Dedans les forests de Thrace
  Se voit l'horrible manoir
  Dont le sommet triste et noir
  Les rays du soleil efface.
  De fer les colonnes sont,
  De fer les murs et les portes :
  Là leur demeurance font
  De Mars les grandes cohortes :
Là les Ires rougissantes,
  Là sont à visage blanc
  Les Peurs, qui n'ont point de sang :
  Là les fureurs palissantes :
  Là les Traysons vont celant
  Leurs pointes de sang trempées :
  Là est discorde branlant
  Deux meurdrieres espées.
Là se voit la Mort armée
  Là sont les gemissemens.
  Les cris, les hennissemens,
  La poussiere et la fumée.
  Le fer, le sang et le feu
  Sont en ceste horrible bande :
  La vertu est au milieu,
  A qui fortune commande.
Mille crestes eslevées
  Pendent là de tous costez
  Mille navires voutez,
  Et mille armes engravées.
  Là pend maint harnois voué,
  Le cuir, l'acier et la maille
  Et le métal enroué
  Qui anime à la bataille.
Là se voit toute la troppe,

Le tonnerre et la fureur,
Dont l'espouvantable horreur
Menace toute l'Europe.
En ce terrible sejour
Tes parents demeurent ores;
Tu y seras quelque jour,
Attens un petit encores.
Desjà l'antre de Secile
Gemit sous les coups doublez
Des Cyclopes assemblez
A l'ouvrage difficile,
Dont leur maistre industrieux
Pour te guider aux alarmes,
D'un burin laborieux
Grave tes fatales armes.
Desjà mon regard se trouble.
Par le foudroyant escler
De ton tres luisant boucler
Plus fort que le sept fois double,
Et seul encor' assez fort
Pour un jour à la campagne
S'opposer au brave effort
De tous les bras de l'Espagne.
Le rond de l'ouvrage embrasse
D'un long ordre tous les Rois
De France, et les Navarrois,
Double tige de ta race,
Qui de son bruit nonpareil
Touche la double barriere
Où se borne du Soleil
Et l'une et l'autre carriere.
Ores Alençon, et ore
Bourbon, et le Vendomois,
Ores l'honneur d'Angomois
Ces riches portraits honore,
Entre tant de Rois je voy
Le grand Seigneur de la France
Qu'on nomme le premier Roy
Ennemi de l'ignorance.
C'est luy qui a fait revivre
Le plus heureux des Cesars,

Et tout ce qu'ont peu les arts
En table, en marbre, et en livre,
Mais paravant je luy voy
Donter le mutin Suysse,
Qui avait trahi sa foy
Par execrable avarice.
Ici sous ce mesme Prince
Ton jeune oncle s'est acquis
Victoire du vieil Marquis
Dessus l'estrange province
Et là ton père puissant
D'une entreprise hardie
Va le Bourguignon chassant
Loin, loin de la Picardie.
De l'autre costé de l'œuvre
Un grand Prince belliqueur
D'esprit, de force et de cœur,
Indontable se descouvre,
Ayant d'un secours humain
Sauvé la gent Escossoise,
Et remis dessous sa main
Boulongue n'aguere Angloise.
Soudain son pouvoir qui vole
Outre les monts enneigez,
Garde les murs assiegez
De Parme, et la Mirandole :
Puis on luy voit traverser
Les campaignes de Lorraine,
Et sa victoire pousser
Jusqu'à la rive Germaine.
Je voy les bandes Françoises
Sur le champ Italien
Et au bord Sicilien
L'horreur des armes Gregeoises,
Je voy le dos d'une mer
Couppé de rames legeres,
Et les ondes escumer
Sous les Françoises galleres.
Je voy la Hongre Amazone
Qui à la fureur de Mars
Mille villages Picards

Cruellement abandonne,
Je voy l'orage abbatu
Qui menaçait la Champagne,
Par la prudente vertu
De la royale campagne.
Ici Charles et sa suite
Tremblant de se voir enclos,
Par deux fois monstre le dos
D'une vergongneuse fuite.
Là son ennemi vainqueur,
Quand plus on le favorise,
Par fainte, ou faute de cœur
Perd l'heur de son entreprise.
On voit encor' en arriere
Le Flaman se destourner,
Puis tout soudain retourner
Suivant sa brave guerriere :
Or' en luy voit envahir
Ceux que moins forts il espere,
Ores on le voit fuir
Devant les yeux de ton pere.
Là sont mille autres figures,
Ouvrages d'acier, et d'or :
Là se voit l'image encor'
De tes victoires futures,
Par le feuvre Lemmien
N'ignorant les destinées
Dans l'antre Cyclopien
Divinement burinées.
Mais toy ne sçachant (peut-estre)
L'ouvrage que tu liras,
D'y voir t'esmerveilleras
Maint grand Prince ton ancestre
Puis l'approchant de ton flanc,
Tu pendras à ton espaule
L'honneur de son double sang,
Et la gloire de la Gaule.
J'entens pour toy, ce me semble,
Un fier cheval hennissant,
De qui le poids blanchissant
A ceux d'Achille ressemble :

Quoy ? tu rides ton beau front
D'un œil desjà redoutable ;
Atten les ans, qui feront
Mourir ta force indontable.
Assez tost l'horrible creste
De ton Tymbre menaçant,
A l'ennemi palissant
Annoncera la tempeste :
Pendant, d'une douce voix
Ouvre ta levre jumelle,
Et pren de tes petits doigts
Ta nourrice à la mammelle.
Le bras feuillu du lierre,
Neuf fois d'un double cerceau
Dessus ton royal berceau
Ton chef ombrage et enserre,
Viennent d'un doux fredonner
Les abeilles sur ta couche,
Viennent leur miel façonner
Dessus les fleurs de ta bouche.
D'un ris semblable à l'Aurore
Voy l'arbre, qui t'a produit,
Gros encor' d'un autre fruit,
Que jà nostre siecle adore.
Je voy dedans quelque mois
Luire en l'une et l'autre enfance
Les deux astres Vandomois
Double ornement de la France.
Ta grand'mere, devenue
Un astre brillant, et beau,
Fera luire son flambeau
Sur ta jeunesse chenue :
Puis te guidant pas à pas
Loin de la tourbe estonnée,
T'eslevera par compas
D'une aile bien empennée.
Les vulgaires exercices,
Les Sirenes des plaisirs,
N'abismeront tes desirs
Dedans le goufre des vices :
Le canteleux et menteur,

Avec ses vaines merveilles,
D'un enchantement flateur
N'endormira tes oreilles.
Tu fuyras la vaine troppe
Et les bains accoustumez
De ces muguets parfumez,
Poursuyvons de Penelope :
Et ton royal entretien
Ne couvrira sous son ombre
Ces nais à manger le bien
Qui ne servent que de nombre.
L'entreprise, et la conduite,
L'honneur et l'utilité,
Avec la facilité,
Seront tousjours à ta suite :
Et ta vertu qui sera
De fortune bien vouluë,
En tous ses faits trouvera
L'occasion cheveluë
Puisse encor' ton bras robuste
L'honneur d'Hercule fouler,
Et ton bon heur s'égaler
A la fortune d'Auguste :
Et puisses-tu quelquefois
Vanger l'ancien outrage
Qui foule dessous ses loix
Le droit de ton héritage.
Cependant les destinées
Dessus leur fatal mestier,
D'un cours paisible et entier
Feront couler tes années
Et les neuf Sœurs qui seront
Les ailes de ta memoire,
Jusqu'au ciel te pousseront
Sur le resonnant ivoyre.
Pourquoy non ? la dextre agile,
Avecques les mesmes doigts,
Qui branleront mille fois
La barbe du grand Achille,
Pour enchanter ses ennuis,
Ou pour désaigrir son ire,

Trompoit la longueur des nuicts
Par les fredons de sa lyre.
Et quelle ame tant faschée
Ne se sent ravir au ciel,
Lorsqu'elle gouste le miel
D'une corde bien touchée ?
Les vers ne sont les appas
D'un cœur chagrin, ou avare,
Mais ils ne desplaisent pas
Aux oreilles de Navarre.
Tousjours l'ignorant mesprise
L'honneur qui luy est donné,
Mais l'esprit qui est bien né
Les bons esprits favorise :
Le tien qui sera soigneux
De suivre l'heur de sa race,
Ne sera point dedaigneux
Du bien que le ciel embrasse.
Dessus un antre sauvage
Ma lyre ces vers sonnoit,
Lorsque mon grand Roy tonnoit
Dessus le Germain rivage :
Ouvrant le chemin des cieux
Avecques la mesme dextre,
Qui mit au nombre des Dieux
Le Grec à la masse adextre.





A LA ROYNE DE NAVARRE

Que vous portiez le sceptre Navarrois
　Et de Junon la majesté cogneuë,
　A vous sans plus ceste gloire n'est duë,
　Elle est commune à la Race des Rois.
Que la beauté la plus belle des trois
　Qui au Troyen se monstra toute nue,
　Jointe à l'honneur, en vous soit revenuë,
　Nature aussi y demande ses droits.
Qu'à vous encor nostre France reserve
　Le sainct honneur de la docte Minerve
　Le ciel se dit auteur de ce bon-heur:
Mais que parmy une telle hautesse
　Vostre grandeur jusqu'aux moindres s'abbaisse
　A vous, Madame, appartient cest honneur.

Si la vertu des beautez la plus belle,
　Pour son loyer ne cerche que l'honneur,
　Et si le los dont Phœbus est sonneur,
　Seul a pouvoir de la rendre immortelle.
Ne doutez point que vous ne soyez telle,
　Puisque le ciel de ce premier bon-heur
　Est envers vous si liberal donneur,
　Et qu'au second Apollon vous appelle.
Les Dieux ont faict un erreur seulement,
　De n'avoir mis en vostre entendement,
　Ou vos vertus, en quelque autre personne.
Car tel estant, vous n'avez que chanter
　Digne de vous, et pouvez vous vanter
　N'avoir aussi qui dignement vous sonne.

RESPONSE DE LA ROYNE

Que meriter on ne puisse l'honneur
Qu'avez escript je n'en suis ignorante :
Et si ne suis pour cela moins contente,
Que ce n'est moy à qui appartient l'heur.

Je cognois bien le pris et la valeur
De ma louange, et cela ne me tente
D'en croire plus que ce qui se presente,
Et n'en sera de gloire enflé mon cœur.

Mais qu'un Bellay ait daigné de l'escrire,
Honte je n'ay à vous et chacun dire,
Que je me tiens plus contente du tiers,

Plus satisfaite, et encor' glorieuse,
Sans meriter me trouver si heureuse.
Qu'en puisse voir mon nom en vos papiers.

De leurs grands faits les rares anciens
Sont maintenant contens et glorieux,
Ayant trouvé Poëtes curieux
Les faire vivre, et pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire (et cela je maintiens)
Qu'encor' ils ont un regret ennuyeux,
Dont ils seront sur moymesme envieux,
En gemissant aux champs Elysiens :

C'est qu'ils voudroyent (pour certain je le sçay)
Revivre icy, et avoir un Bellay,
Ou qu'un Bellay de leur temps eust esté.

Car ce qui n'est sçavez si dextrement
Feindre et parer, que trop plus aisément
Le bien du bien seroit par vous chanté.

LE POETE

Que vostre nom se lise en mes papiers,
  Cela ne peut augmenter vostre gloire,
  Qui de la main des filles de Memoire
  Avez receu les plus doctes lauriers.

Le mien sans plus, qui entre les derniers
  Jusques ici a esté peu notoire
  En vous loüant, tasche avoir la victoire
  Sur nos nepveux, et sur nos devanciers.

Mais que ce los (Madame) ne vous tente
  De penser plus que ce qui se presente,
  C'est ce qui fait vostre gloire augmenter.

Toute louange est pour vous trop petite.
  Mais si mes vers sont de quelque merite,
  C'est pour l'honneur qu'ils ont de vous chanter.

Le bien du bien seroit par moy chanté
  Si dignement je vous pouvois chanter,
  Et si pourrois encores me vanter
  Qu'oncques ne fut plus bel œuvre enfanté.

Car vous louant vers la postérité
  Nom de menteur je pourrois eviter,
  Et si n'aurois la peine d'imiter
  Pour feindre rien la docte antiquité.

Besoin n'aurois ny d'artifice user
  Ny, comme Homere, aux fables m'amuser,
  Pour vous louer, ains me contenterois

De mon esprit, sans imiter les vieux :
  Car si moins qu'eux j'estois ingenieux,
  Plus veritable aussi qu'eux je serois

C'est à moy seul à me glorifier
En vous louant, si ce los vous aggrée :
Car sans mes vers vostre gloire sacrée
Peut et le temps et la mort deffier.

Mais j'y osé vostre los publier
Pource qu'estant d'eternelle durée
D'autant sera ma memoire assurée,
Sans que jamais on la puisse oublier.

Combien que Dieu n'ait besoin qu'on le louë,
De le louer pourtant il nous advouë
Et ne rejette en cela nostre foy :

Mes vers aussi, bien que n'avez que faire
D'eux ny de moy, ne vous doivent desplaire,
Car vous louant je fais ce que je doy.

LA ROYNE

Le papier gros et l'encre trop espesse,
La plume lourde et la main bien pesante,
Stile qui point l'oreille ne contente,
Foible argument, et mots pleins de rudesse,

Montrent assez mon ignorance expresse,
Et si n'en suis moins hardie et ardente
Mes vers semer si sujet se presente :
Et qui pis est, en cela je m'adresse

A vous, qui pour plus aigres les gouster,
En les meslant avecques des meilleurs,
Faites les miens et vostres escouter.

Telle se voit difference aux couleurs
Le blanc au gris sçait bien son lustre oster
C'est l'heur de vous, et ce sont mes malheurs.

LE POETE

Le seul penser me sembloit un vray songe,
Et en l'oyant le trouvois incroyable:
Ores voyant chose tant admirable,
L'effait certain m'est presque une mensonge:
Car tout esprit se travaille et se ronge
Pour mettre en œuvre un escrit recevable.
Et s'il le veut faire à jamais durable,
Faut qu'un long temps en penser il se plonge.
Mais vous (Madame) à peine avez receu
L'opinion d'un ouvrage entreprendre,
Qu'il est parfait aussitôt que conceu
Et ne devez des ans secours attendre
Pour vos escrits, si juger je l'ay sceu,
Bien se parfait, meilleur ne se peut rendre.

Si de l'esprit, plus que du corps l'ouvrage
Loüer se fait et plus recommander,
Puisque l'un doit par raison commander,
L'autre obeïr, comme estant en servage :
Et si d'une art excellente l'usage
Veut un temps propre à l'œuvre demander
Pour la polir et tousjours l'amender,
Tant qu'ait attaint au dernier advantage:
Dont vient cela (Madame) que le cours
Est de neuf mois aux enfans necessaire,
Qui contre mort ne trouvent nul secours.
Et vous soudain, de l'esprit sçavez faire
Naistre tel fruit, qui ne craint le discours
Des ans plus longs, ni ruine contraire?

C'estoit beaucoup, et presque hors de creance,
En un instant et penser et escrire,
Escrits qu'on peut avecques plaisir lire.
De grace pleins et de rare elegance:
Mais c'est bien plus, j'en ay veu l'evidence,

En mesme temps oüir, parler et bruire,
Mettre en l'esprit ce que l'oreille oit dire,
Et composer vers de prime excellence.
Vous tels effects (Madame) nous donnez
Par les hauts biens qu'en vous le ciel assemble,
Qu'heureusement en vertu maintenez,
Dont vous vainquez vous et l'art ce me semble :
Vous faisant plus que vous n'entreprenez :
L'art parfaisant plusieurs choses ensemble.

L'honneur premier des Dames d'Ausonie.
Qui par le monde a le los espandu
De son dival et immortel rendu
Par son clair chant de douceur infinie,
Le plus grand pris (Madame) ne vous nie,
Car terre et mer ont desja entendu
De vostre esprit jusqu'au ciel estendu,
Les sons hautains de parfaicte harmonie.
Et qui plus est, vous passez l'excellence
Du divin stile, et promptitude extreme
De celle dont vous portez la semblance :
Qui vous sera gloire unique et supreme
Ne vous restant plus outre la puissance
De vaincre rien, si ne vainquez vous mesme.

LA ROYNE

Le temps, les ans, d'armes me serviront
Pour pouvoir vaincre une jeune ignorance,
Et dessus moy à moy-mesme puissance
A l'advenir, peut estre donneront.
Mais quand cent ans sur mon chef doubleront,
Si le haut ciel un tel aage m'advance,
Gloire j'auray d'heureuse recompense
Si puis atteindre à celles qui seront
Par leur chef-d'œuvre en los tousjours vivantes :
Mais tel cuider seroit trop plein d'audace,
Bien suffira si pres leurs excellentes
Vertus, je puis trouver petite place :

Encor' je sens mes forces languissantes
Pour esperer du ciel tel heur et grace

LE POETE

Docte prelat, honneur de la Garonne,
Carles, à qui le vif entendement
Les hauts discours, le divin jugement
Ont mis au chef la plus belle couronne:
Soit que ta main divinement façonne
Un vers latin qui tombe rondement,
Soit un Toscan qui va plus lentement
Soit un François qui doucement resonne.
Inspire moy ceste divine ardeur,
Pour dignement celebrer la grandeur
De ceste docte et gentile Princesse:
On pren plustost ceste charge sur toy,
Puisque le ciel t'a donné plus qu'à moy,
De jugement, d'esprit et de sagesse.

Je ne veux plus de ces poëtes vieux
Plaindre le sort, et la fortune amere:
Je ne veux plus pauvre appeler Homere,
Ni accuser les astres envieux :
Je veux plustost faire venir des cieux
Les doctes Sœurs, et dire que leur mere
Fut une Royne, et Jupiter leur pere,
Jupiter Roy des hommes et des Dieux.
Tant qu'on voudra lon blasmera les Muses,
Et ceux qui ont leurs sciences infuses;
Les Muses sont de la race des Rois:
Roynes plustost elles sont, ce me semble
Puisqu'une Royne avec elles s'assemble
Et qu'Apollon s'est rendu Navarrois.

Si je la flatte, et si l'authorité
Du nom royal que tout le monde admire,
De ceste Royne (ô Carles) me fait dire
Chose qui soit contre la verité :

Soit contre moy tout Parnasse irrité,
 De moy Phœbus pour jamais se retire,
 Et tout cela que chantera ma Lyre
 Soit ignoré de la posterité.
Je jure donc, et si je me perjure,
 Soit Jupiter vengeur de ceste injure,
 Que France n'a eu plus divin esprit
Que ceste Royne, et que sa mere encore,
 Qui de ses vers nostre siecle redore
 N'a jamais rien plus doctement escrit.

Quand ceste Royne (ô Carles) que j'admire
 Au parangon des plus divins esprits,
 Auroit daigné œillader mes escrits,
 Egal aux Rois, je m'oserois bien dire.
Mais avenant qu'elle daignast les lire,
 Sans autrement leur donner los et pris
 Si ne croyois-je avoir trop entrepris,
 Quand demi-dieu je me voudrois inscrire.
Et si de bouche, encor' que sobrement
 Elle daignoit les louer seulement,
 Pareil aux Dieux je m'oserois bien croire.
Si donc elle a daigné tant s'abbaisser,
 Que mon honneur par ses escrits hausser
 Quel autre honneur pour esgaler ma gloire ?

C'est maintenant (ô Carles) que mes vers
 Esgaleront l'une et l'autre buccine :
 C'est maintenant que transformé en cygne
 Je voleray par ce grand Univers.
C'est maintenant que par les champs ouvers
 Des bien-heureux, comm' un Orphée insigne,
 J'apparoistray, et que je seray digne
 Du dieu Phœbus, et de ses lauriers vers.
Puisqu'il a pleu à celle que Navarre
 Nomme à bon droit son ornement plus rare,
 De m'honorer d'une plus digne voix
Que ce qu'Auguste a chanté de Vergile,
 Et ce que dist sur le tombeau d'Achille
 Ce grand vainqueur des Perses et Gregeois.



LES DEUX MARGUERITES

Sus ma Lyre, desormais
Chante plus doux que jamais,
L'une et l'autre Marguerite.
Ce sont les deux fleurs d'eslite,
Où il faut cueillir ce miel
Des chansons dignes du ciel.
Jadis les Dieux transformoyent
En astres ceux qu'ils aimoyent.
Et si les vers sont croyables,
Les campagnes pitoyables
Grosses de sang et de pleurs,
Enfantoyent les belles fleurs.
Le ciel qui donne ses loix
Sous le sceptre des Valois,
A mis au rang des planettes
Les plus ardentes et nettes
Tous les rameaux bien-heureux
De ce tige plantureux.
Là est l'honneur d'Angoumois
Charles, et le grand François,
François et Charles encores,
Deux feux qui esclairent ores
Tout ainsi que les flambeaux
Des frères, qui sont jumeaux.
Du sang que j'ay tant loüé,
Qui des Dieux est avoüé,
Deux belles fleurs sont venües
L'une vole sur les nües
Qui a le ciel esclairci,
Et l'autre florit ici.
Ce diamant que voila
Est frère de cestuy-la :
Ces roses s'appellent roses,
Ces deux fleurettes descloses,
Qui se ressemblent ainsi,
Ont un mesme nom aussi.

Ne me vantez plus ô Grecs,
De Narcisse les regrets,
Ni la fleur de ses pleurs née :
Ni l'ardeur Apollinée,
Hyacint', dont le malheur
Fit naistre une rouge fleur.
Ne me vantez plus aussi,
Ni Phœbus, ni son Souci,
Ni la fleur Adonienne
Ni la Telamonienne,
Ni celles, par qui Junon
Acquit de mere le nom.
Ne me vantez le sejour,
Qui voit revivre le jour,
Ou du marinier sont quises
Les Marguerites exquises :
De la France le bonheur
Surmonte l'indigne honneur.
Sus donc, ô François esprits,
Donnez l'honneur et le pris
A la Marguerite saincte :
Faictes de sa mort complaincte,
Par qui les avares cieux
Ont ravi tout nostre mieux.
Dictes comme elle avait eu
L'honneur, l'esprit, la vertu,
Qui tout nostre siecle honore :
Et de celle dont encore
Les jours ne sont revolus,
Dites en autant, ou plus.
C'est de mes vers l'ornement :
Seule qui divinement
Anime, enhardit, inspire
Les bas fredons de ma Lyre :
C'est elle, et je sçay combien
Mes chansons luy plaisent bien,
Si des premiers je n'ay pas
Orné le Royal trespas,
Aussi ma Muse est trop basse.
Pour une première place :
Et qui sçait si les derniers

Se feront point les premiers?
Les artisans bien subtils
Anime de leurs outils
L'airain, le marbre, le cuyvre
Mais chacun ne peut pas suivre
Si haut et brave argument,
Comme un royal monument.
Cestuy son sepulchre a bien,
Et cestuy-ci a le sien :
Mais François, dont la memoire,
Seule tombe de sa gloire,
Par tout le monde s'estend,
Son sepulchre encor' attend.
L'edifice elabouré
Dont Mausole est honoré,
Les erreurs Dedaliennes,
Les pointes Egyptiennes,
Et tout autre œuvre parfait
En un jour ne fut pas fait
Qui a le stile assez haut,
Pour espuiser, comme il faut,
Une gloire si feconde?
Le grand Monarque du monde
De tout peintre et engraveur
Ne cherchoit pas la faveur.
Si me puis-je bien vanter,
De faire ici rechanter
Des trois Angloises Charites,
Qui l'une des Marguerites
Portent aux astres plus hauts
En deux cens pas inegaux.
Les Dieux de nos liens jaloux
T'avoyent plantée entre nous,
Royale fleur de Navarre,
Et puis d'une main avare
T'arrachant de ces bas lieux,
Ils t'ont replantée aux cieux.
Là, le chaud et la froideur
Ne seichent point ta verdeur,
Verdeur que toujours evente.
Un Zephyre, qui doux vente

En ces lieux, où en tout temps.
On voit rire le printemps.
Là, de mille et mille esprits
Qui volent par le pourpris,
Le ciel qui sienne t'appelle,
Ne voit une ame plus belle:
Le ciel ne peut-il pas bien
Reprendre ce qui est sien ?
Le ciel t'a reprise donc,
Nous laissant d'un mesme tronc
C'est' autre fleur ta compagne,
Et ta fille qui se baigne
En ce labeur glorieux,
Qui t'a mise au rang des Dieux.
Permette le ciel ami,
Qu'après un siecle et demi
La fleur ici florissante
A la fleur non perissante
Puisse voler d'un prinsaut,
Pour se rejoindre là-haut.
Cependant nous qui vivons,
Ces doux vers nous escrivons,
Afin que de race en race
L'immortalité embrasse
La non mortelle valeur
De l'une et de l'autre fleur.

ELEGIE

Non que d'excuse, ou feinte veritable,
Me soit besoin en ma cause equitable :
Non que je soye en doute de la foy
Qui vous unit estroitement à moy :
Non que je pense un trait de jalousie
Estre fiché dans votre fantasie
Pour tout cela, ou pour tel autre poinct,
O le cœur mien je ne vous escri point :
Mais bien pourtant que la ferme pensée
Qui tient mon ame à la vostre enlacée,
Ne me permet un seul ennuy sentir,

Ou un seul bien faut vous en advertir.
Or sçachez donc qu'amour qui favorise
D'un chaste cœur la louable entreprise,
Au poinct heureux m'a n'aguere advancé,
Dont vous m'avez maintesfois dispensé.
Me remontrant or' l'estat de mon âge,
Ores les jeux de fortune volage :
Et combien nuit d'attendre au lendemain
Ce qu'aujourd'huy se presente à la main.
Vous me disiez (il m'en souvient encore)
Bien que l'ennuy tout mon plaisir devore,
Pour voir assez combien à l'advenir
J'auroy pour toy de triste souvenir,
Si veux-je bien te donner cognoissance,
Que mon plaisir n'a point tant de puissance
Sur ma raison, que ton avancement
Je ne prefere à mon contentement.
Or poursuy donq' (ami) ton avantage,
Dont le moyen est le seul mariage.
Ce bon conseil vous me donniez alors,
Et moy après cent contraires efforts
Persuadé de vostre advis honneste,
Finablement à ce point je m'arreste,
Qui n'a jamais contenté mon desir,
Sinon d'autant que c'est vostre plaisir.
Aussi les cieux et les enfers je jure,
Que pour ne faire à vostre amour injure,
Jamais tel joug mon desir n'eust donté,
Qu'il eust despleu à vostre volonté.
Ce n'est un joug qui captive mon âme
Tous le lien d'une impudique flamme :
Ce n'est un joug qui donte mon desir
Sous l'aiguillon d'un folastre plaisir :
Mais c'est un joug d'amitié conjugale,
Qui d'une foy honnestement egale
Separe en deux cette chaste amitié,
Dont vous avez la premiere moitié.
Ceste amitié que vous avez pour gage,
Longtemps y a que l'eusses en partage,
Et ce fut lors qu'amour et fermeté
Me firent serf de vostre honnesteté.

L'autre moitié, celle qui l'a saisie,
Croyez qu'elle a si bien esté choisie,
Qu'autre ne peut mieux qu'elle meriter
L'honneste amour que je vous veux porter.
L'une a été comme la plus âgée,
Premierement sur mon cœur partagée,
Et sur luy mesme en mesme chasteté.
Secondement un autre l'a esté
Ne craignez donc que soyez dessaisie
De vostre droit, ou qu'autre fantasie
Puisse ravir ce cœur, qui n'est point mien,
Si non d'autant que de vous je le tien.
Cœur qui l'honneur si sainctement regarde,
Que l'honneur mesme en est la seule garde :
Cœur qui ne peut gouster plaisir plus doux,
Que tout haïr pour estre aimé de vous :
Cœur qui ne peut sentir plus grand dommage
Qu'estre affranchi du droit de vostre hommage.
Plustost les cerfs vivront parmi les eaux,
Et les poissons, où vivront les oiseaux :
Plustost sera la grande mer sans voiles
Les bois sans ombre et le ciel sans estoilles,
Et voirra l'on plustost le monde enclos
Dedans le sein de son premier Caos,
Que pour vertu en mon cœur imprimée
Vostre vertu de moy soit moins aimée,
Ou que d'un cœur honnestement lié
L'honneste amour soit jamais oublié.
Ains tout ainsi qu'un impetueux fleuve
Plus furieux par un autre se treuve,
Quand les deux cours en un cours assemblez
Vont ravinant les arbres et les bleds,
Pierres, maisons, bois et toute autre chose
Qui au devant de leur fureur s'oppose :
Ainsi l'amour qui en mon chaste cœur
D'un autre amour prend nouvelle vigueur.
Courra tousjours d'une si vive source,
Qu'autre amitié n'arrestera sa course.
O doncq'heureux, heureux double lien,
Qui deux esprits unis avecq' le mien,
Double lien, qui d'une double force.

Plus fermement que la corde retorse
N'estreint les fais, enchaînés dedans moy
Trois cœurs unis d'une éternelle foy :
Soit à jamais ta puissance immortelle,
Et puisse encor' dessus l'une et l'autre aile
De ces deux cœurs, le mien si haut voler,
Qu'autre amitié ne le puisse avaller.
    Combien qu'un clou par l'autre se repousse,
Ne pensez voir par aucune secousse
L'accord premier entre nous commencé,
Par le second estre desavancé :
Car la vertu dont cestuy prit naissance,
A cestuy-là donne encor' accroissance.
    Le feu ne peut habiter nullement
Avecques l'eau, son contraire element :
Les animaux de diverse nature
Ne prennent point ensemble nourriture :
Mais un amour sagement entrepris,
Qui sur vertu son fondement a pris,
Ne craint jamais l'amour, qui luy ressemble,
Car la vertu à la vertu s'assemble.

CHANSON

On peut feindre par le cizeau,
    Ou par l'ouvrage du pinceau
    Toute visible chose :
    Mais d'amour le seul poignant traict
    Vous peut figurer le portraict
    De ma tristesse enclose.
On peut diffinir au compas
    De tout ce qu'on voit ici-bas
    La forme en rond unie :
    Mais on ne sçauroit mesurer
    Le mal, qui me fait endurer
    Mon amour infinie.
Au centre, autour duquel se fait
    Du monde le cercle parfait,
    Toutes les lignes tendent :
    Et le divin de vos beautez

Est le poinct où mes volontez
Egalement se rendent.
L'esprit infus en ce grand corps
Unit par differens accords
Et les cieux et la terre,
Et vos sainctes perfections
Assemblent mes affections
Par une douce guerre.
Du chaud et de l'humidité
Procede la fécondité
Des semences du monde,
Et de ma violente ardeur
Jointe à vostre lente froideur,
Naist ma peine feconde.
Le mal d'un corps intemperé
Peut estre esteinct ou moderé
Par jus d'herbe ou racine,
Mais du trop de mon amitié
Ou la mort, ou vostre pitié,
Sera la medecine.
La gloire incite l'Empereur,
La richesse le laboureur
Le butin l'homme d'armes :
Mais tout le gain que je reçoy
De mon inviolable foy,
Ce sont soupirs et larmes.
Tout cela qu'on voit de mondain,
Suivant du ciel le cours soudain,
Se change d'heure en heure :
Mais le desir ambitieux
Qui me tire apres vos beaux yeux,
Tousjours ferme demeure.
La pierre dont le seul toucher
Guide l'aiguille du nocher,
Tousjours se tourne au Pole :
Et mon cœur de vos yeux touché
Ne peut si bien estre attaché,
Qu'apres eux il ne vole.
Le roc des flots marins battu
N'est jamais par eux abbatu,
Mais demeure imployable :

Et mon cœur plein de fermeté
De mille peines tourmenté
N'est jamais variable.
La cire transformer se peut
En telle image que lon veut,
Non pas la gemme dure,
Qui plustost se laisse briser,
Qu'en autre portraict desguiser
Sa premiere figure.
Amour grava vostre beauté
Au plus fort de ma loyauté
De vous tant esprouvée,
Et mon cœur si bien la reçoit,
Qu'autre beauté, tant belle soit,
N'y peut estre engravée.
Tout cœur leger est incité
Par les dons, ou l'auctorité
Que le vulgaire adore :
Mais le mien qui vous est acquis,
Par or ne peut estre conquis,
Qui par grandeur encore.
Par force, mine, ou trahison,
On peut gaigner une maison,
Tant soit-elle tenable :
Mais la forteress' de mon cœur
Dont vostre œil fut le seul vainqueur
S'est rendue imprenable
Il ne faut muraille ou rempart
Pour garder qu'un autre y ait part,
Car soyez asseurée
Que plus ferme et entiere foy
De loyal sujet à son Roy
Ne fut oncques jurée.
Quant à celle que je vous doy,
Croyez que vous estes de moy
Encore mieux servie,
Et que pour vostre honneur garder,
Je voudrais le mien hazarder,
Qui m'est plus que la vie.
Si vous traittez si mal celuy
Qui vous a plus chere que luy,

Que pourriez-vous pis faire
A vostre cruel ennemi,
Ou celuy qui sous nom d'ami
Vous seroit adversaire ?
Toutefois si mon desplaisir
Peut contenter vostre desir.
Soyez moy pitoyable
Ou comme bon vous semblera,
Jamais rien ne me desplaira
Qui vous soit agreable.

DIALOGUE
D'UN AMOUREUX ET D'ÉCHO

Piteuse Echo, qui erres dans les bois,
Respons au son de ma dolente voix
D'où ay-je peu ce grand mal concevoir,
Qui m'oste ainsi de raison le devoir ?
De voir.
Qui est l'auteur de ces maux avenus ?
Venus.
Comment en sont tous mes sens devenus ?
Nuds.
Qu'estoy-je avant qu'entrer en ce passage ?
Sage.
Et maintenant, que sens-je mon courage
Rage.
Qu'est-ce qu'aimer, et s'en plaindre souvent ?
Vent.
Que suis-je donq' lorsque mon cœur en fend ?
Enfant.
Qui est la fin de prison si obscure ?
Cure.
Di-moy, qu'elle est celle pour qui j'endure ?
Dure.
Sent-elle bien la douleur qui me poingt ?
Point.
O que cela me vient bien mal à poinct !
Me faut-il donq' (ô débile entreprise)

Lascher ma proye avant que l'avoir prise ?
Si vaut-il mieux avoir cœur moins hautain,
Qu'ainsi languit sous espoir incertain.

AU SEIGNEUR DE LANSAC
AMBASSADEUR POUR LE ROY A ROME

Celuy qui touche du miel
Dont le Ciel
Oingt une diserte langue,
Ne sent couler dans son cœur
La liqueur
D'une si douce harangue :
Croyez que d'un triple fer
De l'Enfer
Trois fois retrempé en l'onde
Son cœur durement charmé
S'est armé
Pour combattre la faconde.
Bien malade est l'estomac,
O Lansac !
Lansac, l'honneur de Saintonge,
Lequel ne peut avaller
Ton parler
Qui jusqu'en l'âme se plonge.
Pour n'ouyr l'humaine voix
Quelquefois
L'aspic son oreille bouche :
Il est plus sourd qu'un serpent,
Qui se pend
A la chesne de ta bouche.
Plus douce estoit la rancueur,
Qu'en son cueur
Junon tenoit recelée :
Plus encores estoit doux
De courroux
Du brave fils de Pelée.
Les presens d'Agamemnon,
Ni le nom

Des plus nobles de l'armée,
Ni leur haranguer si long
Ne scent onq'
Douter son ire enflammée:
Et toutefois l'Ancien,
Thracien,
Par sa douceur incroyable,
Addoucit bien, ce dit-on,
De Pluton
Le courage impitoyable,
Aussi, est-il entre nous
Rien plus doux,
Qu'une oraison douce et belle!
C'est l'enchanteresse voix,
Qui les bois
Faisoit courir après elle.
L'ire porte à son talon
L'aiguillon,
Dont plus tormentez nous sommes:
Mais rien, tant que l'orateur,
N'est domteur
De ce, qui domte les hommes.
Il peut faire au dos fuitif
Du craintif
Tourner visage aux alarmes:
Il peut au milieu des dards
Aux soldats
Du poing arracher les armes.
Qu'est plus sainct entre les Rois
Que les droits
De ceste charge honorable?
Mesme aux plus barbares lieux
Où des Dieux
Le nom est moins venerable.
Celuy sagement eslent
Qui voulut
Pour son orateur t'eslire:
Il avait cogneu en toy
Et la foy,
Et la force de bien dire.
A quoy pourray-je egaler

Ton parler
Fors à l'œuvre d'une abeille?
Si doux ne glissoit encor'
De Nestor
La grand' douceur nonpareille,
Tel que la nege roulant'
S'escoulant'
Sur le dos de la montaigne,
Enfle l'orgueil des ruisseaux,
Dont les eaux
Tempestent sur la campagne.
S'ouit tonner quelquefois
Le Gregeois,
De qui le parler agile
Emporta, malgré l'effort
Du plus fort
L'honneur des armes d'Achille.
Les cœurs les plus obstinez
Estonnez
Du bruit de telle merveille,
Se ranjoyent dessous les loix
De sa voix
Qui les tiroit par l'oreille.
Les Dieux ne respandent pas
Icy bas
Sur tous une mesme grace:
Ils t'ont donné le pouvoir
D'esmouvoir,
Propre ornement de ta race.
Le grand Jules est tesmoin
De quel soin
Pour le bien de ta province,
D'un œil sans cesse veillant,
Travaillant
Tu fais service à ton Prince.
Jamais le nepveu d'Atlas
Ne fut las
D'ailer sa plante legere,
Pour annoncer çà et là
Ce qu'il a
En mandement de son Pere.

Ores sa verge charmant
Va fermant
Les yeux de l'homme qui veille :
Ores d'un sommeil de mort
Les endort
Oré ouvre l'œil, qui sommeille.
Par elle descendre il peut
Quand il veut,
Jusqu'aux ombres incogneües,
Par elle il chasse le vent
Et se fend
Un beau chemin par les nües.
Aussi celuy qui des Dieux,
D'un clin d'yeux,
Rend la puissance estonnée,
Sous l'oyseau Cylenien
Ne fut rien,
Qui soit de haute menée.
Ce Dieu t'a donné encor'
Le thresor
De sa langue bien apprise
Te puisse-t-il tousjours aider,
Et garder
Chacune tienne entreprise :
Et face le Philien,
Qu'un lien
Éternellement enserre,
D'une inviolable foy
Nostre Roy
Au grand successeur de Pierre.

AU REVERENDISSIME CARDINAL DU BELLAY ET AU SEIGNEUR DE LANSAC AMBASSADEUR POUR LE ROY A ROME

ESTRENES

Du chef le plus digne,
Du chef plus insigne

De pourpre vestu,
La toute vertu
Puisse ceste année
Se voir estrenée
Du pere à deux chefs,
Qui porte les clefs,
Pour donner entrée
A la Vierge Astrée,
Etrefaire encor'
Ce beau siecle d'or,
Qui doroit la terre,
Avant que la guerre
Eust par art d'enfer
Emoulu le fer,
Ouvrant de main forte
La grand'double porte
Du clavier de l'An.
Mais Dieu doint que JAN
En JANUS enserre
Ceste horrible guerre
Fille du Caos,
Luy serrant au dos
Les mains enchainées,
Les mains condamnées,
Aux fers, jusqu'à tant
Que de là sortant
On chassa d'Europe
L'infidelle troppe.
Ce grand bon heur tien,
O peuple Chrestien,
Pend de l'entreprise
Du chef de l'Eglise.
Descende des cieux,
Le Courrier des Dieux,
R' amenant la belle,
Que Paix on appelle,
Paix, fille de Dieu,
Paix, qui au milieu
Des cruels alarmes
Arrache les larmes
Du poing des soldars

En despit de Mars,
Qui ores se baigne
Au sang de l'Espaigne,
Et du fier Germain,
Tremblant sous la main
Du Roy le plus juste,
Qui depuis Auguste
Fut onq' couronné,
Roy du ciel donné.
Le ciel donc nous face,
Lansac, tant de grace,
Que le Pere saint,
Jusqu'aux Enfers craint,
Chasse la furie
Dont la seigneurie,
D'un cours effrené
A jà trop regné
Dessus les provinces
Aux cœurs des grands Princes.
Si ce grand bien-fait
Par toy nous est fait,
Bellay fera dire
Aux nerfs de sa lyre
Un chant immortel,
Offrant sur l'autel
Sainct à la Memoire
Ce vœu, pour ta gloire.
C'est que le bon-heur,
Le gain et l'honneur
Tousjours favorise
A ton entreprise,
Et qu' à ton retour,
Le plus digne Tour
Que ton Prince donne,
Ton col environne.

AU SEIGNEUR ROBERT DE LA HAYE

POUR ESTRENES

Ores, que l'an dispos,
Qui tourne sans repos

Par une mesme trace,
Nous figure en son rond
Du pere au double front
Et l'une et l'autre face:
Amy, pour toy je veux
En poëtiques vœux
De la nouvelle année
Le jour solenniser,
Afin d'eterniser
Nostre amour nouveau née.
Je t'offriroy les dons,
Qui furent les guerdons
Des plus vaillants de Grece:
Ou l'or malicieux
Qui tenteroit les yeux
D'une chaste Lucrece:
Je t'offriroy encor'
L'ambitieux thresor,
Que le marchand avare
Au plus près du matin
Pille pour son butin
Au rivage barbare:
Mais tant et tant de biens,
Que je desire tiens
Ne sont en ma puissance:
Et l'avare souci
N'appauvrit point aussi
Ta riche suffisance.
Si ma main eust acquis
Le savoir tant exquis
D'un Lysippe, ou Appelle
Tu devrois au pinceau,
Au marbre, et au ciseau,
Ta louange plus belle.
Je n'oubliroy ici
Ton Sybilet aussi
Dont le docte artifice
Nous rechante si bien
Du Roy Mycenien
Le triste sacrifice.
Mais la Muse et les Dieux

Ne t'ont fait studieux
D'une peinture morte,
Et puis contre le temps
En mes vers tu attens
Une image plus forte.
Mais que di-je en mes vers ?
Les tiens, qui l'univers
Rempliront de leur gloire,
Sur le marbre des cieux
Engraveront trop mieux
Le vif de ta memoire.
Tes phalenes tant doux
Qui coulent entre nous
Mille graces infuses,
De nous sont adorez
Pour estre redorez
Du plus fin or des Muses.
Tu vivrois par les sons
Des plus hautes chansons
Si je sçavois eslire
L'inimitable voix,
Que le grand Vandomois
Accorde sur sa Lyre.
Quels parfaicts artisans
N'ont bien donné dix ans
Au rond de leur science ?
Qui veut ravir le pris,
Doit estre bien appris
Par longue experience.

ESTRENES

A. D. M. DE LA HAYE

Je fay present de fleurettes descloses
A Flore mesme, et à Venus de roses,
Quand par ces vers peu florissans j'essaye
Faire florir la florissante Haye :
Qui par l'hyver de son aage touchée,
Comme ces fleurs, ne se verra seichée :

Mais florira trop mieux, que la couronne
De son Printemps, qui maintenant fleuronne.
Excusez donc ma puissance peu haute
Imitant ceux qui, n'ayant de rien faute
Prennent en gré l'humble present des hommes,
Mesmes le Dieu de ce mois où nous sommes,
Clavier de l'an, qui rien plus ne demande
Que miel et palme et figues pour offrande.
Le cœur sans plus les Deitez contente :
Et c'est le don lequel je vous presente.

DISCOURS AU ROY SUR LA TRESVE DE L'AN M. D. LV.

SONNET

Le Ciel voulant tirer d'une rigueur cruelle
Une humaine douceur, d'un orage un beau temps,
D'un hyver froidureux un gracieux printemps,
Et d'une longue guerre une paix éternelle,
Permit que le discord, d'une fureur nouvelle
Vînt arracher des mains des deux Rois plus puissans
La Tresve qui entre eux devoit durer cinq ans,
Pour apres assopir toute vieille querelle.
Puis donc que le ciel veut se montrer plus benin
Et qu'il a contre nous vomi tout son venin ;
Recevons desormais le bien qui se presente :
Renoüons cest accord d'une plus forte main,
Prenons l'heure aux cheveux, l'homme r'appelle en vain
La sourde Occasion, alors qu'elle est absente.

Comme on voit de chasseurs une bande peureuse,
Trouvant du fier Lyon la femme genereuse,
Avecques ses petits, de la frayeur qu'elle a,
Sans passer plus avant, se retirer de là,
Et puis se rasseurant d'une tremblante audace,
S'approcher peu à peu pour luy donner la chasse,
Faire une longue enceinte, et de cris et d'abbois
Ressonner tout autour les antres et les bois :
Et comme à ce grand bruit la magnanime beste
Craintive pour les siens, vient à lever la teste,

D'un horrible regard roüans ses yeux ardents,
Et d'un horrible son faisant cracquer ses dents,
S'eslance tout à coup, et du premier encontre
Renverse en foudroyant tout ce qu'elle rencontre,
Desmembre les veneurs, rompt les espieux serrez,
Et deschire en passant les toiles et les rets,
Puis tourne en sa tesniere, et sent en son courage
Combattre en mesme temps et l'amour et la rage.
 La rage, qui la poingt d'une juste fureur,
Veut qu'elle emplisse tout et de sang et d'horreur,
Mais l'amour la retient : et bien que sa nature
Genereuse de soy, mal-volontiers endure
Qu'on ose de si pres sa caserne approcher,
Se contient toutefois au creux de son rocher,
Remasche sa fureur, et quoy qu'elle desire,
Regarde ses petits au milieu de son ire.
 Ainsi quand l'Empereur, Sire, fit ses efforts
Pour prendre des François les villes et les forts,
Et quand dardant par tout les foudres de la guerre,
Il arma contre vous l'Espaigne, et l'Angleterre
Les forces d'Italie, et tout ce que sa main
Domine sur les bords du grand fleuve Germain,
Vous luy fistes sentir des la premiere attainte,
Combien vostre grandeur commande sur la crainte
Et combien la vertu peut au cœur d'un grand Roy,
Quand il a, comme vous, la fortune pour soy.
 Vous reprinstes Bolongne, et gardastes l'Escosse.
Et guidant vers le Rhin une armée plus grosse
Monstrastes votre force, et vostre pieté.
Gardant de vos ayeux l'antique liberté.
Vous conquistes la Corse, et par le navigage
De France en Italie asseurant le passage,
Fistes voir à Cesar que vous pouviez armer,
Aussi bien comme luy, et la terre et la mer.
 Depuis sur le Sienois, d'une force rusée,
Tenant de l'ennemi la puissance amusée,
Bourgongne et le Piedmont vous bornastes plus loin,
Mettant, comme prudent, vostre principal soin
A prendre ce qui est à garder plus facile,
Et ne faire bien loin une guerre inutile.
Voilà de vos neuf ans le sommaire discours,

Qui sans voir leur bon heur entrerompre son cours,
Se peuvent egaler au long aage des Princes,
Qui ont comme vous, Sire, augmenté leurs Provinces.
L'Empereur est tesmoin, et le sont comme luy
Ceux qui ont travaillé pour vous donner ennuy,
De quel meur jugement, et prompte diligence
Vostre vertu s'anime à la juste vengeance,
Combien de vos desseins les secrets sont couvers,
Mesmes faîsant la guerre en tant de lieux divers,
Combien de bons soldats vos bandes sont fournies,
Et comment vous tenez vos frontieres garnies
De villes et chasteaux, tousjours sur l'estranger
Repoussant loin de vous la perte et le danger.
Ce que voyant Cesar, et perdant l'esperance
D'enjamber plus avant sur les bornes de France,
A choisy pour le mieux d'oublier la rancueur
Qui avoit si long temps regné dedans son cœur,
Et pour n'entretenir une guerre si chere,
A reçeu de la paix l'heureuse messagere,
La tresve bien-heureuse, et profitable à tous,
Mais plus utile à luy, et plus louable à vous :
Plus utile, d'autant qu'en seureté plus grande
Il jouist du repos, que son aage demande :
Et plus louable à vous, d'autant que le bon heur,
SIRE, vous asseuroit de remporter l'honneur,
Et vous avez trop plus, tenant jà la victoire,
Prisé le bien public, que vostre propre gloire.
Celuy vrayment celuy est doublement vainqueur,
Vainqueur de son haineux, et de son propre cœur,
Qui peut durant le cours de sa bonne fortune
Suivre de la vertu la trace non commune.
« Fascheuse de nature est toute adversité,
« Mais trop plus dangereuse est la felicité.
Le cheval furieux ayant le mords pour guide,
Tousjours en sa fureur ne dedaigne la bride,
Le navire agité des vents impetueux
Ne succombe tousjours aux flots tempestueux.
Et le cours du torrent tombant de la montagne
S'allente quelquefois au plain de la campagne.
Mais voir un jeune Roy heureusement vaillant,
Contre un autre grand Roy pour l'honneur bataillant,

Refrener sa fureur, Sire, c'est une chose,
Qui d'un moindre que vous au pouvoir n'est enclose.
Nul, je ne diray point de nos esprits François,
Mais bien fust-ce un Virgile, ou celuy des Gregeois
Qui a le mieux chanté, d'une assez digne gloire
Pourroit de vos hauts faicts celebrer la memoire,
Mais cest acte dernier (Sire, pardonnez-moy)
Je ne sçay quoy plus grand et plus digne d'un Roy,
Nous fait louer en vous. Car la gloire bellique
Jusqu'aux moindres soldats se rend quasi publique,
Et n'est propre à un seul. Et, à la vérité,
La vertu des soldats, et l'opportunité
Ou du temps, ou du lieu, les vivres, et les armes,
Et l'argent, qui souvent fait plus que les gendarmes
Y servent de beaucoup : et sur tout, le hazard
Au fait de la victoire a la plus grande part.
Mais ici de l'honneur qu'à bon droit on vous donne,
Qui est certes beaucoup, rien n'en touche à personne,
Il n'appartient qu'à vous, et n'y demande rien
Ceste la mesme encor', qui fait tout estre sien,
Ceste dame Fortune, à qui pour sa puissance
Dont les divers effets nous donnent cognoissance,
Sans en sçavoir la cause, on a d'antiquité
Donné jusqu'aujourd'huy tiltre de deité.
Car avec la bonté d'un Prince magnanime,
Qui, quand plus la fureur à la guerre l'anime,
Pour le commun salut se rend plus addouci,
Le hazard n'a que voir, ni la fortune aussi.
Donques autant de fois qu'en nos vers ou histoires
Vos nepveux reliront vos heureutes victoires,
Ils s'emerveilleront, et de quelle vertu,
Et de quel heur encor' vous aurez combattu
Contre un tel ennemi. Mais autant de fois, Sire,
Que vos sujets viendront, je ne dis pas à lire,
Mais sentir la pitié dont vous avez usé,
Sans avoir, inhumain de leur sang abusé,
Ils vous adoreront et en chasque province
Serez tenu pour Dieu, et non pas pour un Prince.
On vous tiendra pour Dieu : car quelle chose aux Dieux
Approche de plus pres, qu'un Roy victorieux,
Un Roy sage, constant, fort, magnanime, et juste,

Plus humain que Trajan, et plus heureux qu'Auguste.
Vous pouviez regaigner, voire en bien peu de temps
Ce que votre ennemi depuis vingt ou trente ans
Usurpe dessus vous : mais vostre bonté, Sire,
Qui plus au bien public, qu'à sa grandeur aspire,
Pour laisser reposer de leurs travaux passez
Vos peuples et voisins de la guerre lassez,
Est venuë arracher au milieu des alarmes,
Des mains de vos soldats, la fureur et les armes.
Car vous n'avez plustôst aperçu l'Empereur
Incliner à la Paix, que soudain la fureur
S'est éteinte dans vous au plus fort de l'affaire :
Et content d'avoir peu douter vostre adversaire,
Avez douté vous-mesme : et pour le commun bien
Vous estes souvenu d'estre Roy très-Chrestien :
Non un Jules Cesar, un Pyrrhe, un Alexandre,
Qui ne prenoient plaisir qu'à sang humain espandre.
Aussi ne seront pas vos gestes engravez
En cuyvre seulement, ou marbres eslevez
En colonnes, en arcs, en superbes trophées,
Ornez pompeusement d'armes bien estoffées :
Ils seront engravez aux cœurs de nos nepveux,
Qui parleront de vous, et d'offrandes et vœux
Feront à vostre honneur une feste Chrestienne,
Non point une hecatombe à la mode payenne.
Ils parleront de vous, et n'oubliront aussi
Le prelat de Lorraine, et ce Mommorenci,
Le grand Mommorency, le Nestor de la France,
Qui sçait au bon conseil marier la vaillance,
Ils diront que ces deux sous vostre majesté
Les principaux autheurs de la tresve ont esté,
L'un armant par deçà le successeur de Pierre,
Pour estonner les cœurs trop amis de la guerre,
Et l'autre par delà contraignant le moins fort
De cercher à la fin les moyens de l'accord.
Parle donc qui voudra de la chauve deesse,
Qui deux fois aux cheveux empoigner ne se laisse.
Discoure sur Milan, qui voudra discourir,
Sur Naples, et sur ceux qu'on devoit secourir,
Sur le danger de voir paisible l'Angleterre,
L'empire hereditaire, et tout ce que la guerre

Empeschoit à Cesar : discours passionnez
De gens qui seulement à leur profit sont nez,
Et non pas de Chrestiens, votre majesté, Sire,
Qui, comme la lionne en sa fureur desire
De conserver les siens, non les laisser perir,
Et ne veut par leur sang la victoire acquerir
A remis son laurier, son triomphe, et sa gloire,
En la main de celuy qui donne la victoire,
En la main de celuy qui voyant la bonté,
Dont vainqueur vous avez vostre appetit donté
Vous donnera sa grace, et le ciel en partage,
Et juste vous rendra vostre propre heritage.
Sire, si vostre loz d'une Iliade entière
Ne donnoit à chacun assez ample matière,
Sans d'autres argumens son poëme allonger,
J'irois avec Ascrée en Parnasse songer
Cent mille inventions pour blasmer la Discorde,
Et louer ceste-là qui les Princes accorde,
La paix fille de Dieu, nourrice des humains,
Qui forma ce grand Tout, et de ses propres mains
Desbrouilla le Caos, où d'une horrible guerre
Ensemble combattoyent le feu, l'onde, la terre,
Et cest autre element qui nous fait respirer :
Puis contre Juppiter je ferois conspirer
Ceux qui jusques au ciel les montagnes hausserent
Et les premiers ça bas la guerre commencerent.
Et puis de siecle en siecle, aux Perses et Gregeois
Aux Romains et aux Gots, aux Germains, et François
Deduisant mon propos, je chanterois les guerres,
Que tant sur leurs voisins, qu'aux plus lointaines terres
Vos ancestres ont mis heureusement à fin :
Puis je viendrois à vous, et d'un chant plus divin
Descrirois vos vertus belliques et civiles :
Combien vous avez prins de chasteaux et de villes
Repoussé d'ennemis tousjours victorieux
Faisant en mesme temps la guerre en divers lieux,
Apres je vous mettrois sur un siege d'yvoire
En habit triomphal dans un char de victoire
Traîné pompeusement. Mais apres vos charrois
Je ne ferois marcher les Princes et les Rois,
Les bras liez au dos à la mode Romaine.

Triomphe des Gentils. La discorde inhumaine
Aux tresses de serpens, les filles de la Nuict,
Et l'horreur de Belonne à la guerre conduit,
Marcheroit apres vous honteusement captive.
La paix iroit devant, et d'un rameau d'olive
Umbrageant ses cheveux feroit au premier ranc
Chacune en son habit, cheminer flanc à flanc,
Vostre France et l'Espagne avec toute leur troppe,
Et la plus grande part des provinces d'Europe,
Qui d'un commun accord vostre enseigne suyvant
Chrestiennes conduiroyent leurs forces en Levant.
Et de là recouvrant nos pertes anciennes,
Rapporteroyent ici leurs enseignes payennes,
Que vostre majesté planteroit de sa main
Dessus le grand portail du saint temple Romain.
Voilà les premiers traits de ma riche peinture,
Si j'avois tant amis les cieux et la nature,
Qu'en mes tableaux je peusse au vif representer
Quelque chose qui peust vostre esprit contenter
Mais l'ennuy qui me ronge avec la tyrannie
De celle que les Grecs ont appellé Penie,
Et mil autres malheurs qui me suyvent de loin,
Pour n'avoir jamais eu des richesses grand soin,
Allentent ma fureur, Sire et font que mon ame
Ne ressent plus l'ardeur de sa première flamme
Je ne veux point ici, pour un hymne borner
D'art plus elabouré vos louanges orner :
Je laisse aux plus sçavans, qui la charge en ont prise,
Le travail et l'honneur d'une telle entreprise,
Pour ne vous faire tort et tomber sous le fais
Dont chargeroit mon dos la grandeur de vos faits :
Bien iray-je apres eux de vos vertus belliques,
Et des autres vertus recueillant les reliques,
De loin suyvant leurs pas, comme on voit le greneur
Recueillir les espics apres le moissonneur.

HYMNE AU ROY
SUR LA PRINSE DE CALAIS

Sire, ce grand Monarque et magnanime Prince,
Qui fit de tout le monde une seule province,
Qui de liens de fer la guerre emprisonna,
Qui le surnom d'Auguste aux Empereurs donna,
Qui refit l'aage d'or, et duquel on peut dire
Que le grand Roy des Roys nasquit sous son Empire,
Avec tout ce grand heur si heureux ne fut point,
(Et qui, sinon les Dieux, est heureux de tout poinct ?)
Qu'à la felicité d'une si grande gloire
Le malheur d'un Varrus n'ostast une victoire.
Mais par un tel malheur il ne perdit le cœur,
Ains arrachant la palme à l'ennemi vainqueur,
Avec une victoire et plus grande et plus prompte
Luy remit sur le front la vergongne et la honte.
Sire, vous avez fait comme cest Empereur
Qui ne vous estonnant d'une courte fureur,
Mais reprenant au poil la fortune tournée,
Qui vous ayant frustré de l'heur d'une journée,
Pensoit par un malheur tout vostre heur vous oster
Avez imité l'arc qui se laisse vouter,
Puis d'un effort plus grand tout soudain se devoute,
Vendant le mal reçu plus cher qu'il ne luy couste.

Le malheur envieux et dessus le grand heur
De vos heureux succez, et sur vostre grandeur,
Qui sembloit s'estre fait la fortune servile,
Vous avoit fait sentir la perte d'une ville,
Pour rompre vostre cours, et pour nous faire voir,
Combien sur les humains le fort a de pouvoir :
Mais la vertu qui est vostre fidele escorte,
Voulant sur le destin se monstrer la plus forte,
A combatu pour vous, triomphant du malheur,
Qui vouloit triompher de votre grand'valeur.

Car ce qu'auparavant durant que la fortune
Sembloit à vos desseins estre plus opportune,
On n'osoit esperer, Sire, vous l'avez fait,
Et avez nostre espoir devancé par l'effait.
Vous avez prins Calais deux cents ans imprenable,

Monstrant qu'à la vertu rien n'est inexpugnable
Lorsqu'elle est irritée et que la passion
Luy fait imiter l'ire et le cœur du Lion :
Qui au commencement de sa queuë se flatte,
Et couche de son long sur l'une et l'autre patte
S'irrite lentement : mais si du chien mordant
Ou d'un autre animal il a senti la dent,
Il se jette en fureur et à cource elancée,
Deplie tout d'un coup sa cholere amassée,
Dechire l'ennemi aux ongles et aux dents,
Allume de ses yeux les deux flambeaux ardents,
Remasche sa fureur, et d'un regard horrible
Fait cracquer lentement sa machoire terrible.
Sire, vous ne pouvez estant si courageux,
Ne vous sentir du tort du destin outrageux,
Qui parmi tant d'honneurs de triomphes et gloires,
Et parmi les lauriers de si hautes victoires,
A bien osé mesler le regret et souci.
Qui nous a pour un temps fait baisser le sourci.
Mais vous ne sentiriez si parfaite allegresse,
Si devant vous n'eussiez esprouvé la tristesse :
Et peut estre qu'encor' vous n'eussiez attenté,
Cela que de long temps vous aviez projetté,
Espiant le moyen et le temps plus propice,
Si la nécessité n'eust trouvé l'artifice.
L'ire qui vous esmeut, voyant le cruel Mars
Se baigner furieux au sang de vos soldars,
Vous fit attacher l'aile au dos de la vengeance,
Et remettre en leur lieu les bornes de la France,
Qui deux cens ans, et plus, honteuse lamentoit,
Comme un corps mutilé, le dueil qu'elle sentoit,
D'estre sans un Calais, et voir l'audace Angloise,
Braver si longuement la puissance Françoise.
Mais, à qui faut-il, Sire, attribuer l'honneur
D'une si grand' victoire, et d'un si grand bon-heur,
Fors à Dieu, et à vous, qui d'une telle prise
Avez premierement desseigné l'entreprise,
Contre l'advis de ceux qui n'avoyent bien pensé
Ce que sans y penser vous n'avez commencé ?
Ils ne cognoissoyent bien vostre fortune heureuse,
Et si ne cognoissoyent la vertu valeureuse

De ce Prince Lorrain, qui d'un grand Empereur
Avoit soustins à Metz la force et la fureur :
Qui avoit à Renti dessous vostre conduite
Rompu vostre ennemi, et mis Cesar en fuite :
Qui pour sauver l'estat du grand Prestre Romain
Avoit passé les Monts, et planté de sa main
Sur le champ ennemi les enseignes de France,
Qu'en France il rapporta contre toute esperance,
Et contre le proverbe usurpé longuement,
Qui dit que l'Italie est nostre monument.
    On vante de Cesar la prompte diligence,
Mais si lon juge bien de quelle vigilance,
Ce Prince a ramené, quand moins on l'esperoit,
Ce qu'un si long chemin n'agueres separoit :
Mis une armée aux champs, et en si peu d'espace
Prins en telle saison une imprenable place,
Dont son fort le plus fort vostre ennemy faisoit
Ce que parlant de soy Cesar mesme disoit,
Cestui-ci le peut dire à bon droit (ce me semble)
Je suis venu, j'ay veu, j'ay vaincu tout ensemble.
    Si vostre Majesté ne discouroit assez
De vos pauvres subjetcs les dommages passez
Au moyen d'un Calais, le passage ordinaire
Du furieux Anglois, vostre antique adversaire,
Je deduirois ici les guerres et combats
Depuis deux cens dix ans et ne me tairois pas
De la commodité qu'Espagne et l'Angleterre
Avoyent par ce moyen de vous faire la guerre :
Combien la Flandre y perd, et de quel large tour
Il luy faut désormais naviguer à l'entour
De ceux qui le soleil voyent se cacher en l'onde
Qui or' plus que jamais sont separez du monde.
    Mais ce discours là, Sire, est un discours commun,
Et qui, sans que j'en parle, est notoire à chacun.
Je diray seulement que de ceste victoire
Il semble que le ciel vous reservoit la gloire
Pour estre celuy seul, qui devoit quelquefois
Sur Philippe venger Philippe de Valois.
Aussi ne falloit-il qu'un moindre que vous, Sire,
Nous rendist un Calais duquel vous pouvez dire,
Que l'ayant regaigné, vous n'aurez pas moins fait

Que si vous eussiez mesme en bataille deffait
Les forces de l'Anglois, qui du sceptre de France,
En perdant son Calais a perdu l'esperance.
Ici je vous suppli mettre devant vos yeux
Tous ces vieux Rois François vos antiques ayeux,
Ce grand François sur tous dont l'ombre venerable
Entre les ombres tient le lieu plus honorable :
Quel aise pensez-vous, qu'ont senti ces esprits,
Oyant bruire là bas, que Calais estoit pris.
    Il me semble de voir ceste troupe legere
En un rond assemblée autour de vostre pere,
Et luy s'esjouissant que son fils ait l'honneur
D'avoir rendu Calais à son premier Seigneur.
    J'oy d'un autre costé la lamentable noise,
Et les gemissemens d'une grande troppe Angloise
Laquelle en maugreant d'une execrable horreur,
Invoque des Fureurs la plus grande Fureur,
Contre ceste Furie et cruelle Megere,
Du sexe feminin l'eternel vitupere.
    Je voy sortir d'enfer les filles d'Acheron,
Qui leurs serpens tortus lacent à l'environ
Du col de l'inhumaine, au fond de son courage
Respendant le venin de leur plus grande rage.
Je voy dessus son chef tomber l'ire des cieux,
Le peuple mutiné, et vous victorieux.
    Sire, parmi le bruit et publique allaigresse
Du peuple vous loüant, j'ay pris la hardiesse
De vous offrir ces vers auxquels l'affection
Ne m'a laissé donner ceste perfection
Qu'on voit en ces escrits, que l'on a de coustume
De repolir souvent et mettre sus l'enclume :
Suppliant humblement vostre grand' Majesté
D'estimer le présent selon la volonté.
De qui le vous presente, en imitant l'exemple
De Dieu, duquel en vous l'image lon centemple.

EVOCATION DES DIEUX TUTELAIRES DE GUYNES

Quiconques soient les Dieux qui defendent la terre,
Les temples, les maisons, le peuple d'Angleterre,
Et celuy par sus tous qui s'est fait de ce lieu
Le principal patron, et tutelaire Dieu,
Je vous prie, et supplie en devotion grande,
Et vous requiers pardon de ce que je demande :
C'est qu'en proye et butin vous laissiez aux François
Les temples, les maisons, la terre des Anglois :
Que vous sortiez sans eux, et qu'en leurs cœurs empraınte
Ne demeure sinon une effroyable crainte,
Une peur, un oubli, et que partant d'ici,
En France avecques moy vous en veniez aussi ;
Qu'agreables vous soyent plus que ceux d'Angleterre
Les temples des François, leurs maisons et leurs terres :
Que gardes vous soyez de France à ceste fois,
De mon Prince et de moy, et du temple François
Si vous faites ainsi, je vous promets et vouë,
Et du vœu que je fais, la France m'en avouë,
De vous bastir un temple, et par jeux solennels
Rendre au peuple François vos honneurs eternels.

EXECRATION SUR L'ANGLETERRE

Mânes, umbres, esprits, et si l'antiquité
A donné d'autres noms à vostre deité,
Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
Le Caos, et la Nuict, et tout ce qui habite
A la gueule d'Enfer, la Rage, la Fureur,
Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
Afin que vous mettiez une peur, une fuite
Et tout ce que la Peur traîne encor' à sa suite,
Aux Anglois, en leur Rome, en tous leurs ennemis
Qui contre les François en armes se sont mis :

Et à fin que les forts, les villes, les villages,
Les temples, les maisons, les sexes et les aages,
De ceux-là que j'entens, vous soyent à ceste fois
Par toutes maudissans les execrables loix,
Vouez et consacrez, je les consacre et voüe,
Et du vœu que je fais, la France m'en advoüe.
Je les consacre donc pour le bien de mon Roy
Pour tous ses alliez, pour la France, et pour moy:
Afin que tout le mal, l'orage, la tempeste,
Qui nous peut menasser, tombe dessus leur teste:
Que nous demeurions saufs, nos femmes, nos enfans:
Que nous en retournions vainqueurs et triomphans.
Et chargez de butin, et que nostre victoire
Soit pour jamais sacrée au temple de Memoire.
Qu'Angleterre, et sa Royne, et tous ses alliez
Ayans les bras au dos honteusement liez,
Marchant la teste bas prisonniers de mon Prince:
Que tributaire soit à jamais leur province,
Et regnent à jamais nos enfans et nepveux
Sur les fils de leurs fils, et ceux qui naistront d'eux,
Si vous faites ainsi Styx, Acheron, Cocyte,
L'Erebe, le Caos, et tout ce qui habite
A la gueule d'Enfer, la rage, la fureur
Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
Je vous promets et vouë, à la mode Romaine,
Immoler trois aigneaux frisez de noire laine.

LES FURIES

CONTRE LES INFRACTEURS DE FOY

Lors que du pere occis l'ombre si mal vengée,
Au plus profond de Styx pour ses forfaits plongée,
Sceut l'infame traité et la parjure foy
Qui pour suivre Cœsar a fait laisser le Roy,
Elle arracha sa barbe et de fureur contrainte
Tirant son chef de l'eau, fait ainsi sa complainte:
Enfans, que pour enfans je n'avouroy, sinon
Que vos faits malheureux sont dignes de mon nom;
Estoit-ce doncq', enfans, ceste belle vengeance

Dont vous deviez donner à ma mort allégeance ?
Est-ce là la pitié, que le devoir commun
Et nature ont gravée en l'ame d'un chacun,
De conserver la vie à qui nous l'a donnée ?
Loy des Dieux immortels aux hommes ordonnée,
Si, lasches, vous craigniez de tomber au danger
De vostre propre mort pour la mienne venger,
Deviez-vous, malheureux, pour croistre vostre terre
Changer en paix honteuse une honorable guerre ?
Trahir ce noble roy, dont ingrats vous tenez
Plus de bien, que de moy, de qui vous estes nez ?
Et cruel vous jetter, éternel vitupere,
Entre les bras souillez du sang de vostre pere,
Que vous avez occis, vous estant faits amis
De ceux, qui l'homicide ont justement commis.
Justement avoyent-ils commis cest homicide
Mais vous, y consentans, l'avez fait parricide
Dignes (si jamais nul digne se peut nommer)
Que dans un sac de cuir on vous jette en la mer.
Ha que vous donnez bien par vos faits tesmoignage
De vostre naturel, et de vostre lignage !
Vostre meschante vie, et vos mœurs depravez,
L'une et l'autre Venus, dont user vous scavez
Vostre traistre soub-ris, vostre double faintise
Vostre orgueil, vostre envie et vostre convoitise,
Monstrent, qu'autre que moy, jadis si monstrueux
Ne pouvoit engendrer monstre si tortueux.
    Le ciel pour faire voir qu'il a bien la puissance
De changer ès enfans la loy de la naissance,
Aussi bien que le lis peut naistre d'un fumier,
La rose d'un buisson, comme un bon jardinier,
Qui sur un tronc sauvage, ou sterile de soy,
Ente quelque bon fruict, avait produit de moy
Un enfant vertueux ; mais la Parque fatale
Ne fut d'un si grand bien longuement liberale,
Retirant, comme un don avarement offert
Ce qu'à peine elle avoit au monde descouvert.
    A fin qu'après ma mort ce seul confort je n'eusse,
Et que d'un seul bien-faict vanter je ne me peusse :
Ell' fit devant ses jours mourir cruellement
Celuy qui meritoit vivre éternellement :

Et vous laissa meschans, dignes fils d'un tel pere,
Pour estre de mon sang éternel vitupere
Et pour monstrer que j'ay en tous faits vicieux
Surmonté nostre temps, et tous les siècles vieux
Tout ce que par nature on peut savoir de vice,
Et tout ce qu'on en peut forger par artifice,
Tout ce que Caligule en délices avoit:
Tout cela que Neron de volupté scavoit.
Et si la fable Grecque, ou la Romaine histoire
De quelque plus meschant deteste la memoire,
En moy seul se trouva : mais oncques je ne fis
Si grand' meschanceté, que d'engendrer tel fils,
Dont l'un qui corrompu des pieds jusqu'à la teste
Ne laisse sur son corps un seul endroit honneste
Tout cela que la Grece eut oncq' de vanité
Et ce qu'oncques l'Afrique eut d'infidelité
Caché dedans son cœur : l'autre a joinct à ce vice
Les mimes d'un bouffon, digne d'un tel office
Non du tiltre qu'il a : l'autre voluptueux
Comme Héliogabale en ventre monstrueux,
Comme un Sardanapale, ou comme un Epicure,
Et si pour se nourrir d'une semblable cure,
Quelqu'autre a merité cest honorable lieu,
Monstre bien qu'il a faict de son ventre son dieu.
Que Rome hardiment ne me vante plus ores
Ses braves Scipions, ne ses Graches encores,
Ses Metelles vaillans, ses sages Fabiens,
Ses Brutus, ses Catons, ny ses Fabriciens :
Car en ses trois elle a plus de vices faict naistre,
Qu'és autres de vertus. Le siege du grand prestre,
Ce fameux Vattican, et tout ce beau sejour,
Où je soulois t'ouir de la clarté du jour,
Est encores souillé de leurs pechez énormes.
Et qui jamais a veu trois monstres tant difformes
Si cent langues j'avois, cent bouches et cent voix
Aussi dure que fer, raconter ne sçaurois
En combien de façons d'horrible forfaiture
Ils ont offensé Dieu, le monde, et la nature :
Mais cest acte dernier faict que ces eshontez
Se sont (comme lon dit) eux-mesmes surmontez :
Traistres, cruels, ingrats: car en vous (ce me semble)

Ces trois belles vertus se rencontrent ensemble.
Ne vous souvient-il plus de la benignité,
Et de l'honneste accueil, de vous non merité,
Dont le Roy magnanime, et pitoyable Prince,
Vous reçeut fugitif dans sa belle province ?
Pour vous en camp marchant ne craignant hasarder
Ses estats et subjects, pour les vostres garder.
Où sont les Dieux jurez, où est la foy promise ?
Si telle lascheté aux hommes est permise,
De quoy te sert la foudre, ô grand pere des Dieux
Peux-tu souffrir cecy, et le voir de tes yeux ?
Ta main, pere, ta main ne fut pas ocieuse
Quand pour damner icy ceste ame vicieuse,
D'une honteuse mort en piece detranché,
Je receu le loyer digne de mon peché,
Pourquoy donc maintenant ; pourquoy cesse ta foudre
A punir ces meschans, et les briser en poudre ?
Ces avares meschans, qui ont faict sur ma mort
Le vergongueux marché de leur parjure accord ?
Mais tu ne pouvois mieux de ton ardent orage
Venger de ces felons le sacrilege outrage,
Qu'en leur ostant le sens, et leur sillant les yeux.
Pour, aveuglez, ne voir leur mal pernicieux.
Les pauvres aveuglez, bien ont-ils prins la voye
De leur perdition, de s'estre faits la proye
Contre Dieu, contre droict, et contre la raison
Du plus grand ennemy qu'eust oncques leur maison,
Qui comme il fit de moy, punira leur meschance
Et fera de ma mort luy-mesme la vengeance.
Je leur predis cecy, et leur mauvaise fin
Fera voir que je suis veritable devin
Car celuy qui tout voit, et d'egale balance
Scait peser justement le bien-faict et l'offense,
Attend pour quelque temps, et puis la tardité
De la peine compense avec la gravité
Adoncques vous croirez ce que je ne creus onques
Jusques à maintenant, vous le croirez adonques,
Qu'il y a quelque Dieu, et que toute action
Doit avoir à la fin sa retribution.
Pour moy ce grand Pasteur, que le sens et l'usage
Avoyent fait de son temps estimer le plus sage,

S'engrava sur le front un reproche eternel,
Quand se laissant mener d'un amour trop charnel,
De deux grandes citez il despouilla l'Eglise
Pour fonder un estat venu de bastardise :
Et pour vous malheureux fut troublé sans propos
De la Chrestienté le publique repos.
Quand pour vostre querelle on voit toute l'Europe
Se diviser en deux et l'une et l'autre troppe
Au sang de l'Italie ensanglanter sa main
Et tout pour le peché du grand Prestre Romain,
Qui devant que mourir pour loyer de sa faute
Se trouvant abusé de sa finesse caute,
Vit tomber sur mon chef la vengeance des cieux,
Et sortir de mon corps le feu pernicieux,
Qui depuis embrasa et la France et l'Espagne,
Faisant d'un rouge lac ondoyer la campagne
Où sont les murs de Parme, et tout ce bord cogneu
Que baigne de ses flots Eridan le cornu.
Aussi ne fallait-il qu'un corps si plein de vice
Eust après son trespas autre funèbre office
Que le sang, et le feu, et tout ce que l'enfer
Apporte avecques soy la licence du fer.
Que je sens maintenant forcener dans mon ame
Comme estant le tison de la fatale flamme
Que vous avez soufflé, et qui ne cessera,
Tant que de ceste race un seul vivant sera.
Que cela, que je dy veritable se treuve,
Vostre dernier traicté en faict certaine preuve,
Traicté faict sur le poinct, que l'Espagnol mutin,
Ardent, comme autrefois, de ravir le butin,
Et de fouler aux pieds l'honneur du sainct College
Imita des Geans la guerre sacrilege,
Ha que vous sceutes bien espier la saison
D'enfanter à propos la feinte trahison :
De longue main conceuë, à fin que le passage,
Qui seul peut garentir de l'Espagnol outrage,
Le vicaire de Dieu, ne fust ferme aux François,
Protecteurs de l'Eglise et de ses sainctes loix.
Mais vous n'avez rien faict, que vous charger de crime.
Car d'un prince Lorrain la vertu magnanime
S'ouvrira, maugré vous, avec le fer en main

Le chemin pour conduire au rivage Romain
Le secours attendu : lors vostre juste peine
Vous fera voir combien vostre entreprise est vaine :
Et combien vostre cœur envieux du grand heur
De ceux qui vous sembloyent fouler vostre grandeur,
S'est lourdement deceu d'abandonner le Prince,
Qui seul pouvoit garder vous et vostre province :
Et qui seul vous fera, non moins juste que fort
Revomir tout cela, que vous tenez à tort.
Or allez maintenant, et faites entreprise
De permettre chez vous le siege de l'Eglise,
Dont fut si longuement indigne possesseur,
Celuy, qui s'acheta pour l'honneur de sa sœur
L'honneur du sainct chapeau, et la triple couronne
Qui du plus grand Pasteur les temples environne.
O grandeur bien fondée, et qui de main en main
Merite d'estre assise au sainct throsne Romain :
Mois vous ne verrez plus c'est heur en vostre race :
Ains privez de support, de faveur, et de grace,
De chapeaux et d'estats, vous verrez douloureux.
Payer le chastiment de vos faits malheureux.
O grand portier du ciel, ô successeur de Pierre,
Qui seul dessous tes clefs pour renfermer la guerre
Ou la faire sortir, pere que songes-tu ?
Si tu es (comme on dict) tant amy de vertu,
Pourquoy vit si longtemps cette hydre tant feconde,
Que, comme un autre Hercul, tu n'en purges le monde ?
Si de l'homme mondain tu as quelque soucy,
Quel triomphe attends-tu plus grand que cestuy-cy ?
Si tu veux faire à Dieu aggreable service
De quoy luy peux-tu faire un plus beau sacrifice ?
Et si de ta maison tu quiers la seureté,
Que peux-tu faire mieux pour ta prosperité ?
O toy, qui dois monstrer, pour estre fort et juste,
Qu'on ne te nomme à tort et Cœsar et Auguste.
Si du pere meschant tu punis le forfaict,
Pour la terre purger d'un monstre tant infect.
Que n'esteins-tu encor d'une vengeance egale
D'un si malheureux sang la semence fatale ?
Si tu permets, Cœsar, repulluler de moy
Un si meschant reject, chacun dira de toy,

Que tu as abusé du tiltre de justice
Pour ravir mon estat, non pour punir mon vice.
Et toy Prince, qui as le nom de Tres-chrestien,
Si tu veux qu'à bon droict ce beau tiltre soit tien,
Seras-tu protectenr, non des Mahometistes,
Mais de ces faux Chrestiens de race d'atheistes ?
Esperes-tu trouver quelque fidelité
En ceux qui dans leur cœur n'ont point de Deité ?
Tu as faict (ô grand Roy) par ta sage vaillance,
Cela que devant toy ne fait onq' Roy de France,
Mais tu ne feras rien ny si digne d'un Roy,
Si digne d'un Chrestien, ny si digne de toy,
Que si ta Majesté, pour le commun service,
Extirpe ces meschans, qui par leur artifice
(Tant ils sont imprudens) voudront pour s'excuser,
De leurs fausses raisons ta justice abuser,
Si tu prestes l'oreille au decevant langage,
Dont ils sçavent farder leur langue et leur visage.
O Prince Catholique, ô bon Roy des Romains,
O Roy de Dannemarc, et vous peuples Germains,
O Princes Electeurs, ô superbes provinces,
Qui avez pris le nom de Correcteurs des Princes,
O sage Republique, ô la Religion,
Recevez-vous, Seigneurs, telle contagion ?
Je parle encor à toi, ô grand Prince d'Asie,
Bien que la loy de Christ n'ait ton ame saisie,
Et que de Mahomet la douce vanité,
Ait planté dans ton cœur une autre Deité,
Si ni croy-je pourtant ta nature estre telle,
Que tu n'ayes sentiment de la loy naturelle,
Donc si quelque justice est joincte à ton erreur
(Comme on dit que tu as les vices en horreur)
Permettras-tu, Seigneur, que dessous ton Empire
Le meurtrier de son pere à garant se retire,
Et que la mesme loy, qui fit devant tes yeux
Honteusement mourir ton fils seditieux,
Se monstre pitoyable envers la forfaicture
De ceux qui ont rompu tous les droits de nature ?
Je sçay, meschant, je sçay (car je cognoy en moy
Ce qu'encores en vous recognoistre je doy)
Je sçay que vous n'aurez (suivant vos vieilles ruzes)

Faute de beaux discours, et de belles excuses.
Pour abuser ceux-là, qui leur juste courroux
Voudront à la vengeance animer contre vous :
Mais Dieu ne permettra (race ingrate et meschante)
Que vostre beau parler les oreilles enchante,
Il ne permettra point que telle verité
Demeure ensevelie en longue obscurité,
Il descouvrira tout, et son œil qui prend garde
Aux œuvres d'un chacun, vous fera (quoy qu'il tarde)
Voir qu'un nouveau tourment punit un vieux peché,
Et que rien devant luy n'est couvert ni caché.
Cependant, si l'Enfer et Pluton m'en advouē,
Enfans denaturez, je vous consacre et vouē
Avecques tous les vœux pleins d'execrable horreur
Dont peut maudire un pere en sa juste fureur :
Jamais ne puissiez-vous jouyr de vostre terre
Sans crainte, et sans envie, et celle mesme guerre,
Qui arma la fureur des deux freres Thebains,
Vous puisse encor un jour, mettre le fer ès mains.
Jamais ne soyez vous recueillis d'aucun Prince
Mais tousjours fugitifs de province en province !
Et mendians secours, soyez envers chacun
D'injure et de risée un argument commun.
Tousjours la pauvreté vous suive par le monde,
Et vostre vie soit errante et vagabonde :
Afin que d'un chacun par vous soit entendu,
Que le bien mal acquis est plus mal despendu.
Partout où vous irez avecques vous chemine
Et la peste, et la guerre, et la pasle famine :
Et où vous ne serez, l'abondance et bon heur,
De leur corne plus riche espandent tout l'honneur.
Pour vous l'air se corrompe, et le feu s'amortisse :
La terre se desseiche, et la mer se tarisse ;
Et pour vous le soleil couvert d'obscurité
Ne departe aux humains sa chaleur et clarté,
Autant soit vostre vie à vous-mesme ennuyeuse,
Comme elle est à chacun à bon droit odieuse,
Mais jamais n'ayez vous les astres tant humains
De recevoir la mort que par vos propres mains.
Les rages de Panthée, et les fureurs d'Oreste
D'Œdipe, d'Agané, d'Athrée, et de Thieste,

Vous soyent tousjours à dos, et jamais dans vos yeux
Ne permettent couler le doux present des cieux :
Mais dessus vostre cœur, et dans vostre courage
Préparant de leurs mains le venin et la rage,
De leurs gros lezards verds vous facent jour et nuict
Porter devant vos yeux la peine qui vous suit.
　　Nulle foy, nulle amour, nulle ferme alliance,
Demeure en vos maisons, mais toute deffiance,
Toute crainte et soupçon, toute meschanceté,
Tout inceste y habite, et toute impieté,
Du pere envers le fils, du fils envers le pere,
Du frere vers la sœur, de la sœur vers le frere,
Jusqu'à tant que les uns ayent les autres deffaits,
Et tousjours y pullule un hydre de forfaicts.
　　Ce malheur entre vous passe de race en race,
Afin que de ma mort la vengeance se face.
　　Sur vous, sur vos enfans, et dessus vos nepveux,
Sur les fils de leurs fils, et ceux qui naistront d'eux,
Je verray tout cela, et au fond de ce gouffre
Où pour mes vieux pechez je brusle en feu de souffre
Au milieu des tourmens (oubliant ma douleur)
Je me resjouiray de voir vostre malheur.
　　Ici l'ombre se teut, et à teste panchée
Au fond du lac ombreux soudain s'est recachée,
Laissant à ses enfans un presage asseuré
Du malheur qui les suit pour avoir parjuré,
Et pour avoir souillé d'une tache eternelle
Leur sang et leur maison par la mort paternelle.

LA COMPLAINTE DU DESESPÉRÉ

Qui prestera la parole
　　A la douleur qui m'affole ?
　　Qui donnera les accens
　　A la plainte qui me guide,
　　Et qui laschera la bride
　　A la fureur que je sens ?
Qui baillera double force

A mon ame, qui s'efforce
De souspirer mes douleurs?
Et qui fera sur ma face
D'une larmoyante trace
Couler deux ruisseaux de pleurs?
Sus mon cœur ouvre ta porte
A fin que de mes yeux sorte
Une mer à ceste fois.
Ores faut que tu te plaignes,
Et qu'en tes larmes tu baignes
Ces montaignes et ces bois.
Et vous mes vers dont la course
A de la premiere source
Les sentiers abandonnez,
Fuyez à bride avallée,
Et la prochaine vallée
De vostre bruict estonnez.
Vostre eau, qui fut claire et lente
Ores trouble et violente,
Semblable à ma douleur soit,
Et plus ne meslez vostre onde
A l'or de l'arene blonde,
Dont vostre fond jaunissoit.
Mais qui sera la premiere?
Mais qui sera la derniere
De vos plaintes? O bons Dieux!
La furie qui me dompte
Las, je sens qu'elle surmonte
Ma voix, ma langue et mes yeux.
Au vase estroit, qui degoutte
Son eau qui veut sortir toute,
Ores semblable je suis:
Et faut, ô plainte nouvelle!
Que mes plaincts je renouvelle
Dont plaindre assez je ne puis.
Quand toutes les eaux des nües
Seroient larmes devenües,
Et quand tous les vents cognus
De la charette importune
Qui fend les champs de Neptune,
Seroient souspirs devenus:

Quand toutes les voix encores
Complaintes deviendroyent ores,
Si ne me suffiroyent point
Les pleurs, les souspirs, le plaindre,
A vivement contrefeindre
L'ennuy, qui le cœur me poingt.
Ainsi que la fleur cueillie
Ou par la bize assaillie
Perd le vermeil de son teint,
En la fleur du plus doux aage
De mon pallissant visage
La vive couleur s'esteint.
Une languissante nüe
Me sille desjà la vue,
Et me souvient en mourant
Des douces rives de Loyre,
Qui les chansons de ma gloire
Alloit jadis murmurant.
Alors que parmi la France
Du beau Cygne de Florence
J'allois adorant les pas,
Dont les plumes j'ay tirées,
Qui des ailes mal cirées
Le vol n'imiteront pas.
Quel bois, quelle solitude,
Tesmoin de l'ingratitude
De l'archer malicieux,
Ne resonne les alarmes
Que les amoureuses larmes
Font aux esprits vicieux.
Les bleds ayment la rousée
Dont la plaine est arrousée :
La vigne ayme les chaleurs,
Les abeilles les fleurettes,
Et les vaines amourettes
Les complaintes et les pleurs.
Mais ia douleur vehemente,
Qui maintenant me tourmente,
A repoussé loin de moy,
Telle fureur insensée
Pour entrer en ma pensée

Le traict d'un plus juste esmoy.
Arriere plaintes frivoles
D'un tas de jeunesses folles :
Vous ardents souspirs enclos,
Laissez ma poitrine cuite,
Et traînez à vostre suite
Mille tragiques sanglots.
Si l'injure dereglée
De la fortune aveuglée,
Si un faux bonheur promis
Par les faveurs journalieres,
Si les fraudes familieres
Des trop courtisans amis :
Si la maison mal entiere
De cent procez heritiere,
Telle qu'on la peut nommer
La galere desarmee,
Qui sans guide et mal ramée
Vogue par la haute mer :
Si les passions cuisantes
A l'ame et au corps nuisantes,
Si le plus contraire effort
D'une fiere destinee,
Si une vie obstinee
Contre un desir de la mort :
Si la triste cognoissance
De nostre fresle naissance,
Et si quelque autre douleur
Geinne la vie de l'homme,
Le mérite, qu'on me nomme
L'esclave de tout malheur.
Qu'ay-je depuis mon enfance
Sinon toute injuste offense
Senti de mes plus prochains ?
Qui ma jeunesse passée
Aux tenebres ont laissée,
Dont ores mes yeux sont pleins.
Et depuis que l'aage ferme
A touché le premier terme
De mes ans plus vigoureux,
Las, helas, quelle journée

Fut onq' si mal fortunée
Que mes jours les plus heureux?
Mes os, mes nerfs, et mes veines
Tesmoins secrets de mes peines,
Et mille soucis cuisans,
Avancent de ma vieillesse
Le triste hyver, qui me blesse
Devant l'esté de mes ans.
Comme l'Automne saccage
Les verds cheveux du boccage
A son triste advenement,
Ainsi peu à peu s'efface
Le crespe honneur de ma face
Veuve de son ornement.
Mon cœur jà devenu marbre
En la souche d'un vieil arbre
A tous mes sens transmuez :
Et le soir, qui me desrobbe,
Me fait semblable à Niobe
Voyant ses enfans tuez.
Quelle Medée ancienne
Par sa voix magicienne
M'a changé si promptement?
Fichant d'aguilles cruelles
Mes entrailles et mouëlles
Serves de l'enchantement?
Armez-vous contre elle donques
O vous mes vers, et si onques
La fureur vous enflamma,
Faites luy sentir l'iambe,
Dont contre l'ingrat Lycambe.
La rage Archiloq' arma.
O nuict! ô silence! ô lune,
Que ceste vieille importune
Ose du Ciel arracher!
Pourquoy ont la terre, et l'onde,
Mais pourquoy a tout le monde
Conspiré pour me fascher?
Ni toute l'herbe cueillie
Par les champs de Thessalie,
Ni les murmures secrets,

Qui la verge enchanteresse,
Dont la Dame vengeresse
Tourna les visages Grecs :
Ni les flambeaux, qu'on allume
Aux obseques, ni la plume
Des mortuaires oyseaux,
Ni les œufs qu'on teint et moüille
Dans le sang d'une grenoüille,
Ni les avernales eaux :
Ni les images de cire,
Ni ce, qui l'Enfer attire,
Ni tous les vers enchantez
Par la vieille eschevelée
D'une voix entremeslée
Six et trois fois rechantez :
Ni le monstrueux breuvage
Meslé avecques la rage
Qui s'enfle au front des chevaux,
Ni les furies ensemble
Enfanteroyent (ce me semble)
Le moindre de mes travaux.
Moindre feu ne me consume,
Et moindre peste ne hume
La tiede humeur de mes os
Que l'herculienne flamme
Ayant le don de sa femme
Engravé dessus le dos.
Les flots courroucez, qui baignent
Leurs rivages, qui se plaignent
Ne sout plus sourds que je suis :
Ni ce peuple qui habite
Où le Nil se precipite
Dedans la mer par sept huis.
Les vents, la pluie, et l'orage,
N'exerce plus grand outrage,
Sur les monts et sur les flots,
Que l'eternelle tempeste,
Qui brouille dedans ma teste
Mille tourbillons enclos.
Comme la fole prestresse,
A qui le Cynthien presse

Le cœur superbe et despit,
Herissant sa chevelure
Contre-tourne son allure
Par un mouvement subit :
Ainsi avecq' noire mine
Tout furieux je chemine
Par les champs plus esloignez,
Remaschant d'un souci grave
Mille fureurs, que j'engrave
Sur mes sourcils renfrongnez.
Tel est le Thebain Panthée
Quand son ame espouvantée
Voit le soleil redoublé :
Tel, le vengeur de son pere
Quand les serpens de sa mere
Luy ont son esprit troublé.
D'une entre-suyvante fuite
Il adjourne, et puis ennuite :
L'an d'un mutuel retour
Ses quatres saisons rameine :
Et apres la Lune pleine,
Le croissant luit à son tour,
Tout ce que le ciel entourne,
Fuit, refuit, tourne et retourne,
Comme les flots blanchissans,
Que la mer venteuse pousse,
Alors qu'elle se courrousse
Contre ses bords gemissans.
Chacune chose decline
Au lieu de son origine ;
Et l'an qui est coustumier,
De faire mourir et naistre,
Ce qui fut rien avant qu'estre
Reduit à son rien premier,
Mais la tristesse profonde,
Qui d'un pié ferme se fonde
Au plus secret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moy d'heure en heure
Acquiert nouvelle vigueur.
Ainsi la flamme allumée,

Que les vents ont animée,
Forcenant cruellement
En mille poinctes s'eslance,
Dedaignent la violence
De son contraire element.
Quand l'obscurité desserre
Ses ailes dessus la terre.
Et quand les presens des Dieux
Pour emmieller la peine
De toute la gent humaine
Charme doucement les yeux.
Lors d'une horreur taciturne
Dessous le voile nocturne
Tout se fait paisible et coy :
Toute maniere de beste
Au sommeil courbe la teste
Dedans son privé requoy.
Mais le mal qui me resveille
Ne permet que je sommeille
Un seul moment de la nuict.
Sinon que l'ennuy m'assomme
D'un espouventable somme
Qui plus que le veiller ńuit
Puis quand l'aube se descouche
De sa jaunissante couche
Pour nous esclairer le jour,
Avec moy s'esveille à l'heure
Le soin rongeard, qui demeure
En son familier sejour.
Où tout cela, que lon nomme
Les bienheuretez de l'homme,
Ne me sçauroit esjouyr,
Privé de l'aise qu'apporte
A la vie demi-morte
Le doux plaisir de l'ouyr,
Et si d'un pas difficile
Hors du triste domicile
Je me traine par les champs
Le souci, qui m'accompagne,
Ensemence la campagne
De mille regrets tranchans.

Si d'avanture j'arrive
 Sur la verdoyante rive,
 J'essourde le bruit des eaux :
 Si au bois je me transporte,
 Soudain je ferme la porte
 Aux doux gosiers des oiseaux
Jadis la tourbe sacrée
 Qui sur le Loyr se recrée
 Me daignoit bien quelquefois
 Guider autour des rivages,
 Et par les antres sauvages,
 Imitateurs de ma voix :
Mais or' toute espouvantée
 Elle fuit d'estre hantée
 De moy despit et felon,
 Indigne que ma poictrine
 Reçoive sous la courtine
 Les saints presens d'Apollon.
Mesmes la voix pitoyable.
 Dont la plainte larmoyable
 Rechante les derniers sons,
 Dure et sourde à ma semonce
 Desdaigne toute responce
 A mes piteuses chansons.
Quelque part que je me tourne,
 Le long silence y sejourne
 Comme en ces temples devots,
 Et comme si toutes choses
 Pesle-mesle estoyent r'encloses
 Dedans leur premier caos.
Mettez-moy donq' où la tourbe
 Du peuble estonné se courbe
 Devant le sceptre des Rois,
 Et en tous les lieux encore,
 Où plus la France decore
 Et ses armes et ses loix :
Mettez-moy, où l'on accorde
 La contre-accordante corde
 Par les discordans accords,
 Et où la beauté des Dames
 Souffle les secrettes flammes

Qui bruslent dedans le corps:
Mettez-moy (si bon vous semble)
Où la Dalienne assemble
Sa bande apprise au labeur,
A cri, à cor, et à suite
Pressant la legere fuite
Des cerfs ailez par la peur:
Mettez-moy où Cytherée
En la saison alterée
Sa jeune troppe conduit
Et sans craindre la froidure
Dessus l'humide verdure
Bale au serain de la nuict:
Mettez-moy là, où florissent
Les arbres, qui se nourrissent
Au beau sejour d'Alcinois,
Et là, où le riche automne
D'une main prodigue donne
L'honneur du front d'Achelois;
Mettez-moy, où plus abonde
Tout ce que plus en ce monde
Contente l'humain desir:
Si ne pourray-je en tel aise
Trouver plaisir, qui me plaise,
Que l'obstiné desplaisir.
Helas, pourquoy tant s'augmentent
Les malheurs, qui me tourmentent
Desespéré d'avoir mieux?
Ou pourquoy à les accroistre,
Par trop les vouloir cognoistre,
Suis-je tant ingenieux?
Heureux, qui a par augures
Preveu les choses obscures:
Et trop plus heureux encor',
En qui des Dieux la largesse
A respandu la sagesse
Des cieux le plus beau thresor.
Combien (si nous estions sages)
Se demonstrent de presages,
Avant-coureurs de nos maux?
Soit par injure celeste,

Par quelque perte moleste,
Ou par mort des animaux ?
Mais la pensee des hommes,
Pendant que vivans nous sommes,
Ignore le sort humain :
La divine prescience
Par certaine experience
Le tient clos dedans sa main.
Seroit point determinée
Quelque vieille destinée
Contre les esprits sacrez ?
Mille, qui dessus Parnaze
Beurent de l'eau de Pegaze,
Ont fait semblables regrets.
De la Lyre Thracienne,
Et de l'Amphionienne
Les malheurs je ne diray :
De l'aveuglé Stesichore
Et du grand aveugle encore
Les labeurs je n'escriray.
Je tais la mort d'Euripide,
Et la tortuë homicide.
Je laisse encore la faim
De ce miserable Plaute,
Et les peines de la faute
De l'amoureux escrivain.
Seulement me plaist escrire
Comme le Dieu, qui inspire
Le trouppeau musicien,
Mortel, sous habit champestre,
Sept ans les bœufs mena paistre
Au rivage Amphrysien.
Maudite donq' la lumiere,
Qui m'esclaira la premiere,
Puisque le ciel rigoureux
Assujettit ma naissance
A l'indontable puissance
D'un astre si malheureux.
O Dieux vengeurs, que l'on jure,
Dieux, qui punissez l'injure
D'une rompue amitié

Si les devotes prieres
Pour les injustes miseres
Vous esmeuvent à pitié,
Las, pourquoy ne se retire
De moy ce cruel martyre,
Si mes innocentes mains
Pures de sang, et rapines,
Ne furent oncques inclines
A rompre les droits humains ?
Je ne suis né de la race,
Qui dessus les monts de Thrace,
O Dieux, s'arma contre vous,
Ni de l'hoste abominable,
Qui pour son forfait damnable
Accreut le nombre des loups.
Je n'ay hanté le college
De ce larron sacrilege
Qui fut premier inventeur
De feindre la cognoissance
De vostre divine essence
Par un visage menteur.
Je ne suis né de la terre,
Qui en la Thebaine guerre,
Huma le sang fraternel,
Dont le mutuel outrage
Tesmoigna l'aveugle rage
De l'inceste paternel.
D'une cruauté nouvelle
Je n'ay rompu la cervelle
De mon pere, et si n'ay pas
De ses entrailles saillantes
Rempli les gorges sanglantes
Par un nocturne repas.
Si mon innocente vie
Ne fut oncques asservie
Aux serves affections :
Si l'avare convoitise,
Si l'ambition n'attise
Le feu de mes passions :
Si pour destruire un lignage,
Par escrit, ou tesmoignage,

Ma langue n'a point menti :
Si au rang de l'homme juste
Avecques le plus robuste
Jamais je n'ay consenti :
Si la vieille depiteuse
Du mal d'autruy convoiteuse :
Si l'ire, si la rancueur,
(Et si quelque autre furie
A sur l'homme seigneurie)
Ne m'ont affolé le cœur :
Divine Majesté haute
D'où me viennent, sans ma faute
Tant de remors furieux ?
O malheureuse innocence,
Sur qui ont tant de licence
Les astres injurieux.
Heureuse la creature,
Qui a fait sa sepulture
Dans le ventre maternel !
Heureux celuy, dont la vie
En sortant s'est veuë ravie
Par un sommeil eternel.
Il n'a senti sur sa teste
L'inevitable tempeste,
Dont nous sommes agitez,
Mais asseuré du naufrage
Dé bien loin sur le rivage
A veu les flots irritez.
Sus mon âme, tourne arriere,
Et borne ici la carriere
De tes ingrates douleurs,
Il est temps de faire espreuve,
Si après la mort on treuve
La fin de tant de malheurs.
Ma vie desesperée,
A la mort delibérée
J'à desjà se sent courir.
Meure donques, meure, meure,
Celuy qui vivant demeure
Mourant sans pouvoir mourir.
Ainsi le Divin d'Adraste,

Qui pour le fils d'Iocaste
Encontre Thebes s'arma,
S'eslançoit de grand' audace
Dedans l'horrible crevace,
Qui sur luy se referma.
Vous, à qui ces durs allarmes
Arracheront quelques larmes,
Soyez joyeux en tout temps,
Ayez le ciel favorable,
Et plus que moy miserable,
Vivez heureux et content.

A PHŒBUS

O Race Latonienne,
Sainte clarté Delienne,
Dieu en Cyrene adoré,
A qui pendent en escharpe
Et le Carquois et la Harpe,
Apollon au crin doré.
Pere, ne mets en arriere
Le soupir de ma priere,
Puis que tes saintes douceurs
M'allaictant dès mon enfance,
M'ont fait nommer, par la France,
Le nourrisson des neuf Sœurs.
Tu sçais toutes medecines,
Herbes, plantes et racines,
Qui chassent le mal des corps :
Tu sçais toutes les sciences,
Les arts, les experiences
Des Augures et des sorts.
Ton grand œil qui tout regarde,
D'en haut ses fleches nous darde,
Dont tu vas l'âme inspirant
Au sein de la Toutemere,
Toy nommé du bon Homere
Apollon le loin-tirant.
C'est toy des Astres le pere,
Qui le cours de l'an tempere,
Et d'une brave roideur,

Forçant le grand tour du monde,
Vois de la terre et de l'onde
L'universelle rondeur.
Sous les accords de la Lyre,
Qui des Dieux appaise l'ire
Des cieux tournent par compas :
Et l'Aonienne danse,
Au rapport de ta cadence,
En rond mesure ses pas.
Or', ta lampe retournée
Nous rameine la journée,
Et or' s'ecartant de nous
Pour se plonger dedans l'onde,
Laisse recouler au monde
Des Dieux le present plus doux.
Alors ta sœur, coustumiere
De luire par ta lumiere,
Nous monstre tout son beau front :
Ou si la terre la garde
Qu'à plein ell' ne te regarde,
Nous esclaire en demi-rond.
La terre par toy fertile,
Nous rend d'une usure utile
Le gain de nostre labeur,
Qui de la faim miserable,
Si tu luy es favorable,
Ne sentit oncques la peur.
Cecy sçachant le bon homme,
Son esperance te nomme,
Te faict offrandes et vœux,
Afin que son lieu champestre
Puisse donner à repaistre
A ses enfans et neveux.
Escoute nos plaintes donques,
Si de nous te chalut onques,
Pere escoute nos clameurs,
Ou soit que le champ verdoye,
Ou soit que jaune il ondoye
En espics jà demi-meurs.
Fay que l'humeur savoureuse
De la vigne plantureuse,

Aux rais de ton œil divin,
Son nectar nous assaisonne,
Nectar, tel comme le donne
Mon doux vignoble Angevin.
Chasse loin de nostre terre
La faim, la peste et la guerre,
Aux Turcs, ou plus loing encor'
Afin qu'en vostre province
Le regne d'un si bon Prince
R'ameine le siecle d'or.

DISCOURS SUR LA LOUANGE DE LA VERTU ET SUR LES DIVERSES ERREURS DES HOMMES

A SALM. MACRIN

Bien que ma Muse petite
Ce doux utile n'imite,
Qui si doctement escrit,
Ayant premier en la France
Contre la sage ignorance
Fait renaistre Democrit.
Pourtant, Macrin, ne te fasche
Si la bride un peu je lasche
Au soin qui l'esprit me rompt :
Et si pour t'aider à rire,
J'ay entrepris de t'escrire,
Pour me desrider le front.
La felicité non fause,
L'eschelle qui nous surhause
Par degrez jusques aux cieux,
N'est-ce pas la vertu seule,
Qui nous tire de la gueule
De l'Orque avaricieux.
L'homme vertueux est riche ;
Si sa terre tumbe en friche
Il en porte peu d'ennuy :
Car la plus grande richesse
Dont les Dieux luy font largesse,
Est toujours avecques luy.

Il est noble, il est illustre :
  Et si n'emprunte son lustre
  D'une vitre, ou d'un tombeau,
  Ou d'une image enfumée
  Dont la face consumée
  Rechigne dans un tableau.
S'il n'est duc ou s'il n'est prince
  D'une et d'une autre province,
  Si est il Roy de son cœur :
  Et de son cœur estre maistre,
  C'est plus grand chose que d'estre
  De tout le monde vainqueur.
Si les mains de la nature
  Toute sa lineature
  N'ont mignardé proprement,
  Si en est l'esprit aymable :
  Et qui est plus estimable,
  Le corps, ou l'accoustrement ?
La richesse naturelle,
  C'est la santé corporelle :
  Mais si le ciel est donneur,
  D'une âme saine et lavée,
  De tout humeur depravée,
  C'est le comble du bon-heur.
Que me sert la docte escole
  De Platon, ou que j'accolle
  Tout cela, que maintenoit
  Le grand Peripatetique,
  Ou tout ce qu'en son portique
  Zenon jadis soustenoit :
Si l'ignorant et pauvre homme
  Tout ce que vertu on nomme,
  Garde precieusement,
  Pendant que monsieur le sage,
  Qui n'a vertu qu'au visage
  En parle ocieusement ?
Que me sert-il que j'embrasse
  Petrarque, Virgile, Horace,
  Ovide, et tant de secrets,
  Tant de Dieux, tant de miracles,
  Tant de monstres et d'oracles,

Que nous ont forgé les Grecs :
Si, pendant que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an qui retourne souvent,
Sur ses ailes empennées
De mes meilleures années,
M'emporte avecques le vent ?
Que mesert la rethorique
Du nombre Pytagorique :
Un rond, une ligne, un poinct :
Le pinceter d'une corde,
Ou scavoir quel ton accorde
Et quel ton n'accorde point ?
Que me sert voir tout le monde
En papier ou je me fonde
A l'arpenter pas à pas,
Si en mon cœur je n'eus onques
Mesure, ou nombres quelconques,
Accord, reigle ny compas ?
Que me sert l'architecture,
La perspective et peinture,
Ou au mouvement des cieux
Contempler les choses hautes,
Si pour cognoistre mes fautes,
Je ne me voy que des yeux ?
Que me sert une longue barbe,
Un clystere, une reubarbe,
Pour me faire vertueux ?
Ou une langue scavante,
Ou une loy mise en vente
Au barreau tumultueux ?
Que me sert-il que je vole
De l'un jusqu'à l'autre pole,
Si je porte bien souvent
La peur et la mort en pouppe,
Avecques l'horrible trouppe
Des ondes grosses du vent ?
Que me sert que je m'ottroye
Pour quelque petite proye
Au sort douteux des combats,
Si la fortune cruelle,

Et la mort continuelle
Me talonnent pas à pas ?
Que me sert-il que je suive
Les princes, et que je vive
Aveugle, muet et sourd,
Si après tant de services
Je n'y gaigné que les vices
Et les bons jours de ta court ?
C'est une divine ruse
De bien forger une excuse,
Et en subtil artisan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un vieil singe courtisan.
C'est une louable envie
A ceux qui toute leur vie
Veulent demeurer oyseux
D'un nouveau ne faire conte,
Et pour garder qu'il ne monte,
Tirer l'eschelle après eux.
C'est belle chose, que d'estre
Des hommes appellé maistre,
Et du vulgaire eslongné,
Ne parlant qu'en voix d'oracle
Espouvanter d'un miracle
Et d'un sourcy renfrongné.
C'est chose fort singuliere
Qu'une reigle irreguliere
Dessous un front de Caton :
Ou dire, qu'on est fragile,
Affeublant de l'Evangile
La charité de Platon.
C'est une heureuse poursuite
Estre dix ans à la suite
D'un benefice empestré :
Et puis, pour toute ressourse,
Vuider et procez et bourse,
Par un arrest non chastré.
C'est une belle science,
Pour faire une experience
Avant qu'estre vieil routier,

Par la mort guarir les hommes,
Et puis, dire que nous sommes
Des plus sçavans du metier.
C'est un vertueux office,
Avoir pour son exercice
Force oyseaux, et force abbois,
Et en meutes bien courantes
Clabauder toutes ses rentes
Par les champs et par les bois.
C'est une chose divine
Qu'une femme ou sotte, ou fine :
C'est encor un heureux poinct
De l'avoir pauvre et feconde,
Puis, monstrer à tout le monde
Les cornes que l'on ne voit point.
C'est un heureux advantage,
Qu'un Alambic en partage
Un fourneau Mercurien :
Et de toute sa substance
Tirant une quinte essence,
Multiplier tout en rien.
C'est une chose fort grave
Estre magnifique et brave :
Et sans y espargner Dieu,
S'obliger en beau langage :
Et puis mettre tout en gage,
Pour enrichir saint Matthieu.
C'est chose noble que d'estre
En lice, en carriere adextre,
Soit de nuict, ou soit de jour :
Bon au bal, bon à l'escrime :
Puis d'un lut, et d'une ryme
Triompher dessus l'amour.
Ce sont beaux mots, que bravade,
Soldat, cargue, camizade,
Avec un brave sang-dieu :
Trois beaux dez, une querelle,
Et puis une maquerelle,
C'est pour faire un demi-dieu.
Ce sont choses fort aiguës,
Par sentences ambiguës

Philosopher hautement :
Et voyant que la fortune
Ne nous veut estre opportune,
Nous feindre un contentement.
Quel estat doy-je donc suivre,
Pour vertueusement vivre ?
Je ne parle desormais
Du courtisan ou agreste :
Car c'est la fable d'Oreste,
Qui ne s'acheve jamais.
Le tonneau Diogenique,
Le gros soury Zenonique
Et l'ennemi de ses yeux,
Cela ne me deifie :
La gaye philosophie
D'Aristippe me plaist mieux.
Celuy en vain se travaille,
Soit en terre ou soit qu'il aille
Où court l'avare marchand,
Qui fasché de sa presence,
Pour trouver la suffisance
Hors de soy la va cerchant.
Macrin, pendant qu'à Ivrée
Dessus ta lyre enyvrée
Du nectar Aonien,
Tu refredonnes la gloire,
Qui consacre à la memoire
Ton Mecenas, et le mien :
Ma Muse qui se pourmeine
Par Anjou et par le Maine,
A fait ce discours plaisant :
Riant les erreurs du monde,
Ou en raison je me fonde,
Le sage contrefaisant.

AUDIT S. MACRIN

SUR LA MORT DE SA GELONIS

Par un tombeau Arthemise honora
Et son Mausole, et sa gloire, qui dure

Au monument de la vive escriture,
Non en celuy, qui l'art elaboura.
Son cœur ardent le corps mort adora,
Luy erigeant du sien vif sepulture :
Mais la saison desfit l'architecture,
L'autre cercueil, la mort le devora.
Tes vers, Macrin, bruslans d'amour semblable,
Ta Gelonis font plus esmerveillable,
Au seul tombeau de l'immortalité.
De ces deux-là reste un peu de memoire :
De cestuy-ci la plus durable gloire,
Ne craint la mort, ni la posterité.

A L'AMBITIEUX

ET AVARE ENNEMY DES BONNES LETTRES

Serf de Faveur, Esclave d'Avarice,
Tu n'eus jamais sur toy mesme pouvoir :
Et je me veux d'un tel Maistre pourvoir,
Que l'Esprit libre en plaisir se nourrisse.
L'air, la Fortune, et l'humaine Police
Ont en leurs mains ton malheureux Avoir :
Le Juge avare ici n'a rien à voir :
Ni les trois Sœurs, ni du Temps la malice :
Regarde donc qui est plus souhaittable,
L'aise ou l'ennuy, le certain ou l'instable.
Quant à l'honneur, j'espere estre immortel :
Car un clair Nom, sous Mort jamais ne tombe,
Le tien obscur ne te promet rien tel.
Ainsi tous deux serez sous mesme tombe.

LA LYRE CHRESTIENNE

Moy cestuy-là qui tant de fois
Ay chanté la Muse charnelle,
Maintenant je hause ma voix
Pour sonner la Muse eternelle.
De ceux-là qui n'ont part en elle,
L'applaudissement je n'attens ;
Jadis ma folie estoit telle,
Mais toutes choses ont leur temps.

Si les vieux Grecs et les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Serons-nous plus qu'eux inhumains,
Taisant du vray Dieu la memoire ?
D'Hélicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde vive il nous faut boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Chasse toute divinité
(Dict le Seigneur) devant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolâtrie ancienne.
Par toy, ô terre Egyptienne,
Mere de tous ces petits Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.

Jadis le fameux inventeur
De la doctrine Academique
Chassoit le poëte menteur
Par les lois de sa republique.
Où est doncq' l'esprit tant cinique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu ?

Si nostre Muse n'estoit point
De tant de vanitez coiffée,
La saincte voix, qui les cœurs poingt,
Ne seroit par nous estouffée,

Ainsi la grand' trouppe eschauffée
Avec son vineux Evoé
Estrangloit les chansons d'Orphée
Au son du cornet enroué.

Cestuy-là, qui dit que ces vers
Gastent le naif de mon stile,
Il a l'estomac de travers,
Preferant le doux à l'utile :
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit vefve de fleurs
Vaut mieux que le champ inutile
Emaillé de mille couleurs.

Si nous voulons emmieller
Nos chansons de fleurs poëtiques,
Qui nous gardera de mesler
Telles douceurs en nos cantiques ?
Convertissant à nos pratiques
Les biens trop longtemps occupez
Par les faux possesseurs antiques
Qui sur nous les ont usurpez.

D'Israël le peuple ancien
Affranchi du cruel service,
Du riche meuble Egyptien,
Fit à Dieu plaisant sacrifice :
Et pour embellir l'edifice,
Que Dieu se faisoit ériger,
Salomon n'estima pas vice
De mendier l'or estranger.

Nous donques faisons tous ainsi :
Et comme bien rusez gendarmes,
Des Grecs et des Romains aussi
Prenons les boucliers et guysarmes,
L'ennemi baillera les armes
Dont luy-mesme sera battu :
Telle fraude au fait des alarmes
Mérite le nom de vertu.

O fol, qui chante les honneurs
De ces faux Dieux ! ou qui s'amuse
A farder le los des Seigneurs
Plus aimez qu'amis de la Muse.
C'est pourquoy la mienne refuse
De manier le lut vanteur.

L'espoir des Princes nous abuse,
Mais nostre Dieu n'est point menteur.
Celuy (Seigneur) à qui ta voix
Vivement touche les aureilles,
Bien qu'il sommeille quelquefois,
Finallement tu le réveilles :
Lors en tes œuvres nompareilles
Fichant son esprit et ses yeux,
Il se rit des vaines merveilles
Du misérable ambitieux :
Qui esloigné du droct sentier
Suit la tortueuse carrière,
Ou celuy qui est plus entier,
Plus souvent demeure en arrière,
Humant la faveur journalière
Compagne des soucis cuisans,
Et la vanité familière
A la tourbe des courtisans.
Ma nef, évitez ce danger
Et n'attendez pas que l'orage
Par force vous face ranger
Au port après vostre naufrage.
« L'homme rusé par long usage
» N'est folement avantureux :
» Mais qui par son péril est sage,
» Celuy est sage malheureux. »
Bien-heureux donques est celuy,
Qui a fondé son asseurance
Aux choses dont le ferme appuy
Ne desment point son asseurance.
C'est luy, que nulle violence
Peut esbranler taut seulement;
Si bien il se contrebalance
En tous ses faicts également.
Celuy encor' ne cerche pas
La gloire, que le temps consomme :
Sçachant que rien n'est ici bas
Immortel, que l'esprit de l'homme.
Et puis le Poëte se nomme
Ores Cygne mélodieux,
Or, immortel et divin, comme

S'il estoit compagnon des Dieux.
Quand j'oy les Muses cacqueter,
Enflant leurs mots d'un vain langage,
Il me semble ouïr cracqueter
Un perroquet dedans sa cage :
Mais ces fols qui leur font hommage,
Amorcez de vaines douceurs,
Ne peuvent sentir le dommage
Que traînent ses mignardes Sœurs.
Si le fin Grec eust esconté
La musique Sicilienne
Peu coutement, s'ils eust gousté
A la couppe Circeienne,
De sa douce terré ancienne
Il n'eust regousté les plaisirs :
Et Dieu chassera de la sienne
Les esclaves de leurs désirs.
O fol, qui se laisse envieillir
En la vaine philosophie,
Dont l'homme ne peut recueillir.
L'esprit, qui l'âme vivifie!
Le Seigneur, qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaisans,
Veut qu'à luy seul je sacrifie
L'offrande de mes jeunes ans.
Puis quelque délicat cerveau
D'une impudence merveilleuse,
Dit que pour un esprit nouveau
La matière est trop sourcilleuse.
Pendant la vieillesse honteuse
D'avoir pris la fleur pour le fruit.
Haste en vain sa course boiteuse
Après la vertu, qui la suit.
Celuy, qui prenoit double pris
De ceux qui sous un autre maistre
L'art de la Lyre avoyent appris,
M'enseigne ce que je dois estre.
Sus donques oubliez ma dextre
De cette Lyre les vieux sons,
Afin que vous soyez adextre
A sonner plus hautes chansons.

Mais (ô Seigneur) si tu ne tens
Les nerfs de ma harpe nouvelle,
C'est bien en vain que je prétens
D'accorder ton los dessus elle.
Que si tu veux luy prester l'aile,
Alors d'un vol audacieux,
Criant ta louange immortelle,
Je voleray jusques aux cieux.
Le lut je ne demande pas,
Dont les filles de la Memoire
Après les Phlegreans combats
Sonneront des Dieux la victoire.
Désormais sur les bords de Loyre,
Imitant le sainct pouce Hebrieu,
Mes doigts fredonneront la gloire
De celuy qui est trois fois Dieu.

HYMNE CHRESTIEN

Seigneur Dieu, mon rempart, ma fiance
Repare moy du fort de patience
Contre l'effort du corps injurieux,
Qui veut forcer l'esprit victorieux.
L'ardeur du mal dont ma chair est attainte,
Me fait gemir d'une éternelle plainte.
Moins pour l'ennuy de ne pouvoir guarir,
Que pour le mal de ne pouvoir mourir.
Certes, Seigneur, je sens bien que ma faute
Me rend coulpable à ta majesté haute :
Mais si de toy vers toy je n'oy secours.
Ailleurs en vain je cerche mon recours.
Car ta main seule invinciblement forte
Peut des enfers briser l'avare porte,
Et me tirer aux rayons du beau jour,
Qui luit au ciel ton éternel séjour.
Si je ne suis que vile pourriture,
Tel que je suis, je suis ta créature
N'est-ce pas toy, dont la divine main
De vil bourbier forma le corps humain,
Pour y enter l'âme, que tu as feinte,

Sur le portrait de ton image saincte ?
N'est-ce pas toy, qui forma la rondeur
De l'univers, tesmoin de ta grandeur,
Et qui fendis l'obscurité profonde,
Pour en tirer la lumière du monde ?
De l'Ocean, qui nous baigne à l'entour
Fichant aux cieux du jour la lampe claire,
Et le flambeau qui à la nuit esclaire,
Et toutefois ces grands œuvres parfaits,
Que ta main saincte heureusement a faits,
Doyvent perir, non ta parole ferme,
De qui le temps n'a point borné le terme.
Ceste parole a promis aux esleus,
Dont les saincts noms en ton livre sont leus,
Ennuy, travail, servitude moleste,
Le seul chemin de ton règne céleste.
O trop ingrat, ô trop ambitieux,
Cil, qui premier nous defferma les yeux,
Et qui premier, par trop vouloir cognoistre
Fit le péché entre nous apparoistre ?
Ce fut alors que le ciel peu benin
Vomit sur nous sou courroux et venin,
Faisant sortir du centre de la terre
La pasle faim, et la peste, et la guerre.
Le monde alors d'une nue empesché
Vivait captif sous les lois du péché,
De qui l'horreur sur taut d'âmes immondes,
Fit deborder la vengeance des ondes :
Alors, Seigneur, d'un clin d'œil seulement
Tu moissonnas la terre egalement
Ne reservant de tant de milliers d'hommes,
Qu'une famille en ces lieux où nous sommes.
O bien-heureux, et trois et quatre fois,
Qui a gousté le sucre de ta voix,
Et dont la foy, qui le peché desfie,
En ton effort sa force fortifie !
Certes celuy qui tel bien a receu,
De son espoir ne se verra deceu :
S'il est ainsi, que la foy sauva l'Arche,
Et d'Israël le premier Patriarche,
Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis

Multiplier le nombre de ses fils,
Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,
Ou de sablon aux plaines verdoyantes.
Le peuple alors contrainct de se ranger
Dessous les loix du barbare estranger,
Vivoit captif, quand ta main favorable
Luy fit sentir ton pouvoir secourable,
Pendant le cours de l'onde rougissant,
Dont à pied sec ton peuple fut issant,
Et vit encore' loin derrière sa fuite
Flotter sur l'eau l'Egyptienne suite.
Puis au milieu des travaux et dangers
Tu le guidas aux peuples estrangers
Par les déserts, où vingt et vingt années
Furent par toy ces bandes gouvernées.
Là ta pitié pour leur soif amortir,
Fit des rochers les fontaines sortir,
Et fit encor' de ta main plantureuse
Nager sur eux la manne savoreuse.
Là fut sous toy Moyse ton ami
Chef de ta gent, qui murmuroit parmi
Les longs erreurs de ce désert sauvage,
D'avoir laissé l'Egyptien rivage.
Là maintefois le cours de ta fureur
Se desbrida sur l'obstinée erreur,
De ces mutins, et les loix engravées
Se virent là mile fois dépravées.
O quantefois de ton grave sourci,
Tu abismas ce faux peuple endurci,
Qui mesprisant de son Dieu les louanges
Idolatroit après les Dieux estranges
Justice adoncq' sur le peché naissant
Faisoit brandir son glaive punissant,
Et la pitié loin du ciel exilée
Erroit çà-bas triste, et dechevelée.
Finablement, ce peuple belliqueur
Guidé par toy, haussa le chef vainqueur
Sur mile Rois, et peuples que la guerre
Fit renverser horriblement par terre,
Ains que les tiens par sentiers incognus
Fussent aux champs plantureux parvenus,

Où tu avois dès mainte et mainte année
Auparavant leur demeure bornée.
Qui contera les dangers et horreurs
Les fiers combats et vaillantes fureurs
De Josué ? et la brave entreprise
De Gedeon, que ta main favorise ?
Qui descrira ce Guerrier ordonné
Pour le rempart de ton peuple estonné,
Et le forfait de la main desloyale,
Qui luy embla sa perruque fatale ?
Qui chantera l'oracle d'Israël
Ce grand prophète et prestre Samuël,
Saül, Jonathe, et les despouilles vuides
Rouges du sang de tes Israelides ?
O Dieu guerrier, des victoires donneur,
Donne à mes doigts ceste grace et bon-heur,
De n'accorder sur ma Lyre d'yvoire
Pour tout jamais, que les vers de ta gloire.
S'il est ainsi, arriere les vains sons,
Les vains soupirs, et les vaines chansons :
Arrière amour, et les songes antiques
Elabourez par les mains poetiques.
Ce n'est plus moy, qui vous doy fredonner :
Car le Seigneur m'a commandé sonner
Non l'Odyssée, ou la grand'Iliade,
Mais le discours de l'Israeliade.
Lors je diray ce grand pasteur Hebrieu,
Qui s'opposa pour le peuple de Dieu :
Les saincts accords de la Lyre faconde,
Le certain coup de sa fidèle fonde,
Avec l'honneur de son premier butin,
Et le grand tronc du brave Philistin.
Je chanteray par combien de traverses
Il sceut tromper les embusches diverses
De ses haineux, ains que Dieu l'eust assis
Pour commander au peuple circoncis,
Heureux vrayment si l'œil de Bersabée
Sa liberté n'eust oncques desrobée
Et s'il n'eust mis en proye à l'estranger
Celuy, qui fut de sa mort messager.
Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,

Jamais constant, et ferme ne se fonde,
Et nul ne peut suyvre d'un cours entier
De la vertu le penible sentier.
Quel siecle encor' ne porte tesmoignage,
Du Roy cogneu par le surnom de sage ?
Qui attrainant des plus barbares lieux
L'or et l'argent, et le bois precieux
Elaboura d'estoffe, et d'artifice,
Du temple sainct le superbe edifice.
Ce n'est ici, que descrire je veux
De ses vieux ans les impudiques feux,
De sa maison la grand'troppe lascive,
Sa vanité et sa pompe excessive,
Pour ses faux Dieux le vray Dieu mesprisé,
Et de son fils le sceptre divisé.
Je voy encor' les campagnes humides
Rougir au sang de ces Abrahamides,
Peuple endurci entre tous les humains :
Qui adorant l'ouvrage de ses mains,
Parfume Bal d'encens, et sacrifice.
Peuples et Rois, apprenez la justice :
Et si de Dieu quelque peur vous avez
Dedans vos cœurs hardiment engravez
La mort d'Achap, et la serve couronne
De tant de rois captifs en Babylonne.
Mais toy, Seigneur, de qui le bras puissant
Decaptiva ton peuple languissant,
Si de bon cœur devant toy je lamente,
Romps le lien du mal, qui me tourmente
Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,
Tire dehors la prison de la chair.
Je ne veux point par un autel de terre,
Encourtiné de vervaine, et d'hierre,
Par vers charmez, ni par prodigues vœus,
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufs,
De ma santé haster la course lente
Las, qui tant fut au partir violente.
Guaris, Seigneur, guaris moy du péché,
Dont le remede à tout autre est caché :
Alors mes vers, loüant tes faicts loüables
Te pourront estre offrandes aggreables.

AUTRE HYMNE CHRESTIEN

O Grand Dieu souverain, dont la divinité
Chrestiens, nous adorons dessous triple unité,
Qui as, pour ton palais ceste voute éthérée,
Où des Anges te sert la troppe bienheurée,
Qui formas, tout puissant, le grand tour spacieux
De ce divin chef d'œuvre admirable à nos yeux,
Qui tournes d'un clin d'œil ceste grande masse
Qui lances de ta main la foudre par le monde,
Pardonne-nous, Seigneur, et nos pechez lavant,
En ta juste fureur ne nous vas poursuivant.
Que si tu mets nos faits en egale balance
Et veux à la rigueur condamner nostre offence,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu vivant animé contre nous ?
Rien ne se sauvera de ta fureur divine,
Non pas mesmes du ciel l'éternelle machine.
Car où est cesluy-là qui ne soit criminel
Par son propre peché, ou par l'originel ?
Mais bien tu es celuy, Dieu facile et ployable,
Qui es également et juste et pitoyable,
Qui donnes le loyer plus grand que le bienfait,
Et la punition moindre que le forfait :
Aussi ta pieté nos offenses surpasse
Et donner au non digne est digne de ta grâce !
Bien que dignes assez nous nous pouvons nommer
Si dignes tu nous fais, et nous daignes aimer,
Donques regarde-nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme serviteurs, ou soit comme coulpables,
Coulpables sommes-nous, si ta sévérité
Regarde seulement à nostre iniquité :
Mais si tu as esgard à la noble nature,
Dont tu nous as ornez sur toute créature,
Sire nous sommes ceux qui de création
Te sommes serviteurs, et fils d'adoption,
Dont helas d'autant plus coulpables est nostre race.
Nous ayant le peché privez de ceste grace :
Mais par la grace soit le peché surmonté,

Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance,
Vueille autrement de soy nous donner cognoyssance,
L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous :
Et cest amour là, Sire, est aimable sur tous,
Qui a peu le Seigneur du ciel faire descendre,
Et les membres de Dieu dessus la croix estendre.
Pour laver nos pechez par l'onde et par le sang
Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc.
Ainsi ta pieté, et ton amour, ô Sire,
Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.
O' Amour ! ô pitié songneuse de nos biens,
Qui serve de tes serfs t'es faite pour les tiens !
O Amour ! ô pitié de nous mal recognuë !
Que nous avons quasi par nos pechez vaincuë !
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur :
Affranchis nous, Seigneur, de l'odieux service
Qui nous a si longtemps fait esclaves du vice :
Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
Et fais de ton amour croistre en nous le desir,
Afin qu'ayans parfait le cours de nostre vie,
Lors que devant son Roy l'ame sera ravie,
De son partage heureux jouyssant avec toy,
En luy sois comme Pere, et non pas comme Roy.

DU REGRET DE L'AUTHEUR AU PARTIR DE LA FRANCE

Vous qui m'oyez souspirer les ennuis,
Dont je repais l'erreur de ma jeunesse
Or' qu'esloisgné des yeux de ma maistresse,
Ce que j'estois plus estre je ne puis :
De tant de pleurs espandus jours et nuicts,
Pour le regret des beaux yeux que je laisse,
Prenez pitié vous seulement que blesse
Ce petit Dieu, dont esclave je suis.
Or voy-je bien, veu l'estat de ma peine,
Que d'en sortir tout esperance est vaine,
Puisque d'un Dieu prisonnier je me sens,
Et que par luy ma raison est deçuë,

Qui m'a livré au pouvoir de mes sens,
Dont je voudrois et ne puis faire issuë.

D'UN SONGE QU'IL FIT EN PASSANT
A SAINT-SAPHORIN

Triste et rongé du soin qui plus me nuit
Pour le regret qui m'enlace et m'allume,
Je retournois sur l'hosteliere plume,
Mes membres las sous l'horreur de la nuict :
Quand le courrier, qui les ombres conduit,
Devant mes yeux, qu'en pleurant je consume,
Fit apparoir plus grand que de coustume,
Ce grand Langé, qui par les astres luit.
Lors effrayé de voir telle merveille,
Tout tressuant en sursaut je n'esveille,
Ha (di-je lors) voici le mesme lieu,
Où de Langé l'esprit inimitable,
Esprit sur tous à Charles redoutable,
Laissa le Roy pour s'en aller à Dieu.

SUR CE MESME PROPOS

Si dix Nestors Agamemnon eust eu,
Malgré d'Hector l'inévitable lance,
Il n'eust dousté que leur sage vaillance
N'eust promptement Ilion abbatu.
Le grand Cesar en vain eust debatu
Depuis douze ans à l'encontre de France,
Si de Langé l'heureuse prevoyance
En eust en dix de pareille vertu.
Langé vivant fut à ceux de sa part,
Fosse, tranchée, et muraille et rempart :
Mais à la fin sa vertu fut contrainte
De nous laisser pour aux astres courir :
Et en mourant fit encores mourir
L'espoir François, et l'Espagnole crainte.

DE SON FEU

Tout ce qu'on voit universellement
Resent du feu la nature divine,
Du feu qui tout purge, esprouve et affine,

Comme plus noble et parfait element.
Hercule mesme avant qu'au firmament
Fust esleve pour faire un nouveau signe,
De Jupiter n'en fust estimé digne,
Que par le feu purgé premierement.
Et moy, pour m'estre approché de ce feu,
Je me sens jà esloigner peu à peu
De tout penser terrestre et vicieux.
Mais si l'ardeur penetre jusqu'à l'ame,
J'espère bien sur l'aile de ma flame,
Laisser la terre, et m'envoler aux cieux.

EN LA FUREUR DE SA FIÉVRE

Ce Montgibel, qu'horrible je degorge,
Et ce Caucase englacé de froideur,
Ont engendré la forcenante ardeur,
Qui bout, qui fume en l'antre de ma gorge.
Là je retrempe, et retourne et reforge
Mille sanglots, dont l'effroyable horreur
Emmasse, entourne, endouble la fureur
De ces gros vers batus à triple forge.
Ores le feu m'est aux veines enclos,
Ores le froid me saccage les os,
Horreur, horreur, je sens dans mes entrailles
Ramper l'ardeur du maugreant Thebain :
Horreur, je sens tournasser en mon sein
De cent fureurs les mordantes tenailles.

VŒU A LA FIÉVRE

Si par deux fois fraudé de ce désir,
Qui vainement sur le Tybre me meine,
Finablement après si longue peine,
De ces liens je me puis dessaisir :
Si quelquefois m'est donné le loisir
De contempler ceste fatale plaine
Où la vertu, et fortune Romaine
Vindrent jadis leur demeure choisir :
Je te feray le mesme honneur encore,
Que tu receus au lieu que tant j'adore,

Les mesmes vœux, fiévre, je te rendray :
Et à ton los, ô nourrice des hommes,
Alme santé, par qui vivans nous sommes,
De mille vers un Tableau j'apprendray.

A SON LUTH

Luth qui voulois adoucir les ennuis
Qu'ores le sort qui me tournoit sans cesse,
Ores l'amour d'une belle maistresse
M'a fait souvent souspirer jours et nuits :
Puis que sans toy, Luth, vivre je ne puis,
Comme tu as consolé ma jeunesse,
Console aussi je te pry ma vieillesse,
M'ostant l'ardeur de la fiévre où je suis.
Si tu me fais ce bien pour recompense
Quand cest esprit (qui doit, comme je pense,
Pour vivre au ciel, bien tost partir d'ici)
Prez d'Appollon ira prendre sa place.
Je te promets de te planter aussi
Auprès du Luth du grand prestre de Thrace.

DE LA SAIGNÉE QUI LUI OSTA LA FIÈVRE

Si ceste pasle et vieille rechignée
Cruelle fiévre, horreur des siecles vieux,
Par les Romains mise au nombre des Dieux
Sur leurs autels eust sa place assignée
Pourquoy de nous seras-tu dedaignée,
Toy seule chef du thresor precieux,
Que la santé nous apporte des cieux,
O bonne, ô saincte, ô divine saignée ?
Tu as chassé de mes os la froideur,
Tu as esteint de mes veines l'ardeur,
Tu as repeint l'honneur de mon visage :
Tu as refait la force de mes bras,
Tu as rassis la marche de mes pas,
Tu m'as rendu la force et le courage.

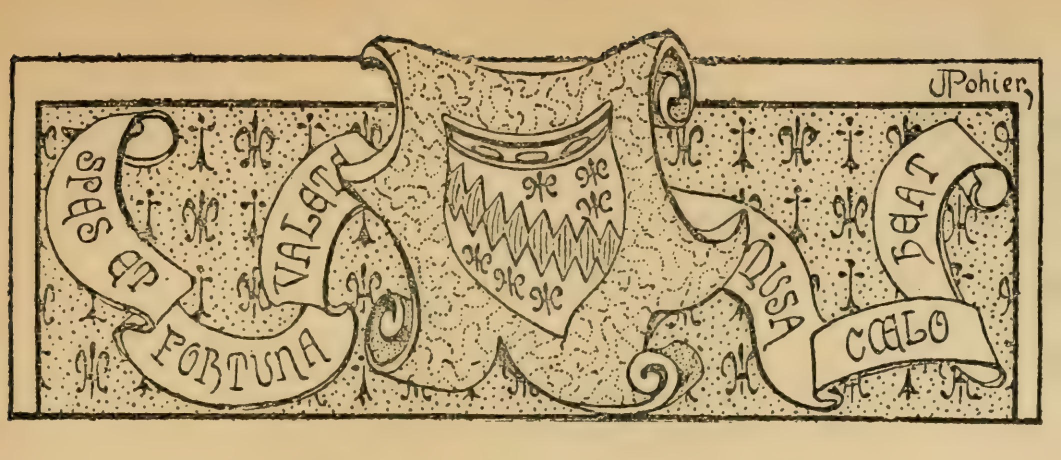
A MADAME MARGUERITE

Bien que de Mars le dedaigneux orgueil
Bien que le feu de Cupidon attise,

Bien que de l'or l'infâme convoitise
Ait mis l'honneur des lettres au cercueil :
Si ne croiray-je, un eternel sommeil
Devoir presser si louable entreprise,
Tant que la fleur, que le ciel favorise,
Nous daignera contempler d'un bon œil.
Voilà pourquoy, quelque vent qui s'appreste,
Je ne crains point l'horreur de la tempeste,
Ny des rochers le dangereux abord,
Puis que vostre œil, seul Phare de nostre aage,
Au plus obscur du perilleux orage
Guigne ma nef pour la tirer au port.

FIN DU RECUEIL DE POÉSIE





DIVERS POEMES DE

J. DU BELLAY, PARTIE IN-ventions, partie traductions, reveuz et corrigez de nouveau

---

SONNET

Comme de fleurs le Printemps environne,
Le gay chapeau de son chef verdissant,
Comme l'Esté d'espics est jaunissant,
Comme les fruits enrichissent l'Automne,
Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,
Comme en joyaux l'Inde est resplendissant,
Comme en sablons Pactol est blondissant,
Comme le Ciel d'estoilles se couronne :
Ainsi j'ay paint de mille nouveautez
Ceste œuvre mien : et si telles beautez
Ne sont pas tout egalement plaisantes
Les fleurs, les bleds, les fruits, et l'arc des cieux,
Perles, sablons, estoilles reluisantes
Egalement ne plaisent à nos yeux.

SUR LE PAPAT DE PAUL IV

Comme après la cruelle rage
D'un long et violent orage
Lorsque Proté meine paissant
Des flots le trouppeau blanchissant
Parmi les humides campagnes,
Et que sur les hautes montagnes
Blanche d'escume on voit nager
Le Nocher à rame lassée
Qui tenant la voile abbaissée
Paslit pour le futur danger.

Si la Bonasse revenue
Chasse la pluvieuse nue,
Descouvrant aux flots azurez
Du Soleil les rais desirez,
Chacun des mariniers à l'heure
De si grand'frayeur se rasseure,
Et donnant aux membres lassez,
Par le repos nouvelle force,
Avécques le beautemps s'efforce
D'oublier les travaux passez.

Comme après la guerre felonne,
Quand la furieuse Bellonne
Secoüe d'une fiere main
Son fouet souillé de sang humain,
Et lorsque le Dieu de la guerre
Roüant le fer, remplit la terre
De feu, de sang et de fureur,
Si la Paix, ceste vierge belle,
Vient chasser la guerre cruelle
Au milieu d'une telle horreur,

Le fer homicide s'arreste
Et des cris l'horrible tempeste
Cesse tout court, le peuple espars
Se rassemblant de toutes pars
Peu à peu reprend asseurance,
Et d'une nouvelle esperance
Consolant son mal ennuyeux,

Met fin à la longue tristesse,
Croyant ses pleurs en allaigresse
Estre tournez avec les cieux.
Et comme apres la froide bize,
Quand l'horreur qui tout casse et brise
Les lacs et fleuves en glassant,
Des troncs effeuillez va froissant
Les hauts sommets, et de sa rage
Les longs bras noüailleux outrage,
Si apres cet hyver cruel
Sur le mouton, ou sur la croppe
Du Taureau, qui ravit Europe,
Se descouvre l'Astre annuel.
Aux rais de sa tresse doree,
La campagne recoloree
Du teint de ses plus belles fleurs,
Se repeint de mille couleurs :
Et Progne et Philomele encore
Saluant la vermeille Aurore,
Chassent tout ennuy langoureux,
Et font qu'avec la saison neufve
Chacun plus allaigre se treuve,
Plus content et plus amoureux.
Ainsi la saincte Nef Romaine,
Qui dessus cette mer mondaine
S'est veuë agiter si souvent
Par l'effort d'un contraire vent,
Et ceste saincte espouse encores
Qui or'sue, ores tremble et ores,
Entre tant d'ennemis cruels,
Paslit de se voir sur la teste
Ceste guerre, ceste tempeste,
Et cest hyver continuels.
Voyant cesser telle menace,
Et du ciel serener la face,
Bien tost espere avec les cieux
Changer son enfer odieux,
Et de changer bien tost espere
Son triste hyver en primevere,
Sa guerre en longue seureté,
Ses pleurs en joyeuse allaigresse,

Et en honorable richesse
Sa miserable pauvreté.

Et ce change se fait en elle
A cause d'un Nocher fidelle,
Que Dieu pitoyable a commis
Parmy tant de flots ennemis
Au gouvernail de la Navire.
Grâces à toy, souverain Sire,
Moteur du Ciel, fidele espoux,
De ton espouse eternel Pere,
Pere benin, paix, et lumiere,
Et guide universel de tous,

Qui nous as donné de ta grace
Un sainct Pilote qui embrasse
La Verité, et qui, Seigneur,
Jaloux de ta gloire et honneur,
Entend tes secrets, et luit comme
Une claire lampe dans Romme,
Et sous l'heureux gouvernement
Duquel, et sa bonté notoire
Le Monde chantera la gloire
De ton Nom, eternellement.

Cestuy par exemple et doctrine
Remplira d'une Amour divine
Les chastes et nobles esprits,
Et vainqueur ravira le pris
Aux ennemis de ton sainct Temple,
Demontrant d'un egal exemple
Sa justice et devotion
Qui autre chose ne desire
Que chasser loin de son empire
L'erreur et la sedition,

Que seme la bande heretique
Parmi le trouppeau Catholique,
Et sera ce divin Pasteur
De reduire premier autheur
Nos cœurs à la vraye lumiere,
Et à la saincte loy premiere
Que nous a donné Iesus Christ.
Et puis sera d'un cœur sans vice

Un pur et devot sacrifice
De luy et nous au Saint Esprit.
Chanson, tu n'es pas suffisante
Qu'un humble pasteur te presente
Devant un Pasteur souverain,
Digne, qu'une plus docte main
Consacre au temple de memoire
Son los, ses vertus, et sa gloire.
N'ayant donc ce bien merité
Tien toy loin d'une grandeur telle,
Et va baiser, si l'on t'appelle,
Pieds et mains de sa saincteté.

LA NYMPHE DORMANTE

A la fontaine du pape Jules III

Bien fut jadis la chasteté craintive,
Seule n'osant par les bois s'esgarer,
Ou sur les eaux, de peur d'y demeurer
De quelque Dieu peu chastement captive.
De Dieux cornus la grand'troppe lassive
Ne permettoit les Nymphes s'asseurer,
Fust au repos, fust pour desalterer
Du long travail la chaleur excessive.
Donques pourquoy est mon dormir si long,
Ce qu'autre Nymphe en seurté ne fit onc ?
Cesse, passant, de t'en donner merveille.
Jules qui peut les Dieux mesmes fascher,
A commandé qu'au pied de ce rocher
Et seule, et nüe, et chaste je sommeille.

ELLE MESME APRES LA MORT DU PAPE

Ce n'estoit pas le sommeil, qui fermoit
Si longuement ma paupiere serree :
Doncques pourquoy suis-je tant demeuree

Tenant fermé l'œil qui point ne dormoit ?
Jadis mon eau qui craintive souloit
Des yeux mortels se tenir separee
Pour estre plus des hommes asseuree,
Dessous ces monts secretement couloit.
Depuis voyant que l'honneur de mon onde,
Jules, par toy estoit publique au monde,
Mes yeux honteux n'ont osé voir le jour.
Mais puisqu'aux tiens la lumiere est faillie,
Pour n'estre plus de vergongne assaillie,
Je m'en retourne à mon premier sejour.

DES FEUX DE JOYE

faits à Rome, 1554

Comme Neron chantoit le feu de Troye,
Joyeux de voir du sommet d'une tour
Rome brusler, et rouer tout autour
Des grands palais la flamme qui ondoye :
Rome qui doit encore estre la proye
D'autres Nerons, Rome qui doit un jour
D'un autre sac voir perdre son sejour,
En fait desja les sanglans feux de joye.
La miserable avec ses propres mains
Attise helas ! par ses cantons Romains,
Les mesmes feux qui luy feront la guerre :
Feux allumez des torches du tombeau
Pour celebrer le nuptial flambeau,
Qui doit brusler l'Espagne et l'Angleterre.

DU JOUR DE NOEL

La Terre au Ciel, l'homme à la Deité
Sont assemblez d'un nouveau mariage :
Dieu prenant corps, sans faire au corps outrage,
Naist aujourd'huy de la virginité.
La Vierge rend à la Divinité
Son sainct depost, dont le Monde est l'ouvrage.

Mais aujourd'hui il a fait d'avantage,
S'estant vestu de nostre humanité.
Il a plus fait : car si du corps humain
Tenant la vie et la mort en sa main
Il s'est rendu mortel par sa naissance,
Ne s'est-il pas luy-mesme surmonté ?
Cest œuvre là demonstre sa puissance,
Et cestui-ci demontre sa bonté.

AU PAPE, LE PREMIER JOUR DE L'AN

Soit desormais sous tes clefs enserree,
Pere Janus, la Thracienne horreur,
Le fer, le sang, la flamme et la fureur
De trois cents fers pieds et mains enferree.
Vive la vierge au vieux siecle adoree,
De Jupiter Saturne soit vainqueur,
Regne Pallas sur le Dieu belliqueur,
Cede le fer à la saison doree.
Le gouverneur du grand troupeau romain
De sang François, Espagnol et Germain
Ne voye plus la campagne arrousee
En lieu de sang son âge plus heureux
Voye couler par les champs plantureux
Le laict, le miel, la manne, et la rousee.

LA MONOMACHIE
de David et de Goliath

Celuy en vain se vante d'estre fort,
Qui aveuglé d'une ire outrecuidee
Ne voit combien peu sert un grand effort
Quand de raison la force n'est guidee.
L'humble faiblesse est volontiers aydee
De cestui-là, qui donne la victoire :
Mais du hautain la fureur desbridee
Pert en un coup et la force et la gloire.
Ny le canon, ny le glaive trenchant,
Ny le rempart, ny la fosse muree
Ont le pouvoir de sauver le meschant,
Dont le Seigneur la vengeance a juree.
Les fiers torrens n'ont pas longue duree :
Et du sapin, umbrage des montagnes,
La hauteur n'est si ferme et asseuree,
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.
O Dieu guerrier, Dieu que je veux chanter,
Je te supply, tens les nerfs de ma lyre :
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,
Mais le Berger que tu voulus eslire :
Ce fut celuy, qui s'opposant à l'ire
Du Philistin mesprisant ta hautesse,
Monstra combien puissante se peut dire
Dessous ta main une humble petitesse.
Toy, qui armé du saint pouvoir des cieux,
Devant l'honneur, et les yeux de la France,
Dont as jadis l'orgueil ambitieux,
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance :
Puis que tu as de ce Dieu cognoissance,
Qui des plus grands a la gloire estouffée,
Escoute moy, qui louant sa puissance
Te viens ici eriger un trophee.
Le Philistin, et le peuple de Dieu
S'estoyent campez sur deux croppes voisines.
Ici estoit assis le camp Hebrieu :
Là se monstroyent les tentes Philistines :
Quand un guerrier flambant d'armes insignes

Sorty du camp du Barbare exercite,
Vient desfier, et par voix, et par signes,
Tous les plus forts du peuple Israëlite.
Vingt et vingt fois ce brave Philistin
Estoit en vain sorty hors de sa tente,
Et nul n'aspire à si riche butin :
Dont Saul pleure et crie et se tourmente.
Où est celuy (disoit-il) qui se vente
De s'opposer à si grand vitupere ?
A cestuy là ma fille je presente,
Et affranchis la maison de son pere.
O Israel, jadis peuple indomté,
Où estoit lors ceste grande vaillance,
Dont tu avois tant de fois surmonté
Les plus gaillards par le fer de ta lance ?
Las, il faut bien, que quelque tienne offence
Eust provoqué la vengeance divine,
Puis que ton cœur eut si faible deffence
Contre une audace et gloire Philistine.
On voit ainsi de peur se tapissant
Par les buissons les humbles colombelles,
Qui ont de loing veu l'aigle ravissant
Tirer à mont, et fondre dessus elles :
Alors ce fier avec siffiantes ailes,
Ores le haut, ores le bas air trenche,
Et craquetant de ses ongles cruelles,
Raude à l'entour de l'espineuse branche.
Tel se monstroit ce guerrier animé.
Et qui eust veu la grandeur de sa taille,
Il eust jugé ou un colosse armé,
Ou une tour desmarcher en bataille
Son corps estoit tout herissé d'escaille,
D'airain estoit le reste de ses armes.
Le fer adonq, et l'acier et la maille
N'estoyent beaucoup usitez aux alarmes.
Son heaume fut comme un brillant esclair,
Sur qui flottoit un menaçant pennache :
Nembroth estoit portraict en son bouclair :
Sa main bransloit l'horreur d'une grand'hache.
Ainsi armé, par cent moyens il tasche
Son ennemy à la campaigne attraire :

Mais Israel en ses tentes se cache,
Espouvanté d'un si fier adversaire.
O (disoit-il) fuyarde nation,
Nourrie au creux des antres plus sauvages,
Qui as laissé ton habitation
Pour labourer nos fertiles rivages,
Où est ce Dieu, où sont ces grands courages,
Dont tu marchois si superbement haute ?
Voici le bras vengeur de tant d'outrages,
Qui te fera recognoistre ta faute.
Je suis celuy, qui avec ces deux mains
Me feray voye au celeste habitacle.
Lequel des Dieux, ou lequel des humains
Osera donc s'opposer pour obstacle ?
O sotte gent, qui pour un faux miracle,
Te vas paissant de ces vaines merveilles :
Ce n'est pas moy, que la voix d'un oracle
Si doucement tire par les oreilles.
Où est celuy, qui bataillait pour toy,
Je dy celuy, qu'Israel tant honore ?
Que ne vient-il s'opposer contre moy,
Qui autre Dieu que ma force n'adore ?
Pauvre soldat, qui sur toy verras ore
D'un rouge lac ceste plaine arrousee,
Mieux te valust en tes desers encore
Vivoter d'eau, et de blanche rousee.
O gaillard peuple ! ô hardy belliqueur
Parmy les bois, ou sur quelque montagne !
Est-ce ton Dieu, ou bien faute de cœur,
Qui te deffend descendre à la campaigne !
Un cœur vaillant, que la force accompaigne,
En un rempart volontiers ne se fie.
Si quelqu'un donq'en la vertu se baigne,
Voici au camp celuy qui le desfie.
Comme en un parc, qui est environné
Du peuple oysif à quelque jour de feste,
Le fier taureau au combat ordonné
De çà de là va contournant sa teste :
Ce Philistin, qui au combat s'appreste,
Bravant ainsi de menaces terribles,
Faisoit flotter les plumes de sa creste,

Remplissant l'air de blasphemes horribles.
Le camp Hebrieu tremblant à ceste fois
D'un taint de mort alla peindre sa face,
Criant au ciel d'une publique voix,
Venge Seigneur, la sacrilège audace
De ce cruel, qui ton peuple menace.
Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,
Donnoit aux siens un signe de sa grace,
Heureusement tournant à la senestre.
Et sur le champ apparoistre lon voit
Un Bergerot à la chere esveillée :
Sa panetiere en escharpe il avoit,
Et à son bras sa fronde entortillée.
Lors des deux camps la tourbe esmerveillée
D'un œil fiché en beant le regarde,
Quand d'une grace au danger aveuglée
Le gay Berger au combat se hazarde.
Mais quand ce fier vint à le regarder,
Si bravement marchant parmy la plaine,
D'un ris amer se prit à l'œillader,
Et de le voir pleignoit quasi la peine.
Puis tout soudain d'une audace hautaine
Se renfrongnant en horrible furie,
Haussa la teste, et d'une voix lointaine
Le survenant par tels mots il escrie :
Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,
Petit bout d'homme, et honte de nature
Quel tien haineux t'a ici envoyé,
Pour estre fait des corbeaux la pasture ?
Tu me fais honte, ô vile créature,
Quand je t'aguigne, et quand je me contemple.
Si mourras-tu, ô la belle avanture,
Pour en dresser la despouille en un temple ?
Mais que ne vient sur ceste arène ici
Ce fier Saul avec sa lance ? voire
Ce fort Abner, et ce Jonathe aussi,
A qui son arc a donné tant de gloire.
C'est là, c'est là que ma vertu notoire
Se deust baigner, non poinct en ceste fange,
Qui souillera l'honneur de ma victoire,
Et par sa mort accroistra sa louange.

Ha grand mastin (respondit le Berger)
Tes gros abbois me donnent asseurance.
Car Dieu, qui veut tes blasphemes venger,
Est le bouclier de ma ferme esperance.
Desja sa main sur ton chef se ballance,
Pour ton grand corps accabler sous la foudre :
Et me voici, que sa juste vengeance
Pousse vers toy, pour te ruer en poudre.
Ce Diable adonq'tonnant horriblement
Et tout baveux d'escumeuse fumiere,
Grinça les dents espouvantablement
Et en fronçant nez, et front, et paupiere
Blaspheme Dieu, le ciel et la lumiere.
Ainsi entre eux de parole ils s'attachent :
Puis se hastant d'une allure plus fiere,
Diversement au combat contremarchent.
Le Philistin de fureur aveuglé,
Roüant sa masse, alloit d'ardent courage,
A gueule ouverte, et à pas dereglé,
Portant la peur, la tempeste, et l'orage :
Mais le Berger d'une alleure plus sage
Son ennemy ores costoye, et ores
Subtilement luy met droit au visage
Le vent, la poudre, et le soleil encores.
Comme lon voit au pied d'une grand tour.
Qu'à la campaigne egaler on s'efforce,
Le pionnier minant tout à l'entour.
Faire une trace à la poudreuse amorce :
Non autrement, par une longue entorce
Ce caut Berger guignant à teste basse,
Contregardoit son impareille force
Contre l'horreur de la pesante masse.
Le grand guerrier à tour et à travers
Menoit les bras d'une force incroyable,
Et fendant l'air par un sifflant revers
Alloit finir ce combat pitoyable :
Quand du Seigneur la bonté secourable
Trompa le coup de la cruelle dextre,
Qui lourdement foudroyant sur le sable,
Raza les pieds du Berger plus adextre.
Finablement courbé sur les genoux,

Panché à droit, d'un pied ferme il se fonde :
Ainsi que Dieu, lorsqu'il darde sur nous
Le feu vengeur des offenses du monde :
Ce fort Hebrieu roüant ainsi sa fronde,
Deux fois, trois fois, assez loin de sa teste,
Avec un bruit, qui en fendant l'air gronde,
Fit descocher le traict de sa tempeste.
Droit sur le front, où le coup fut donné,
Se va planter la fureur de la pierre,
Le grand Colosse à ce coup estonné,
D'un saut horrible alla broncher par terre.
Son harnois tonne, et le vainqueur se serre :
Puis le sciant mesmes de son espee,
Entortilla, pour le pris de sa guerre,
Autour du bras la grand'teste couppee.
Lors Israel, que la peur du danger
Suivoit encor' en sa victoire mesme,
Sort de son camp, et du vainqueur Berger
Envoye au ciel la louange supresme.
Le Philistin palle de peur extresme
Monstre le dos, d'une fuite vilaine :
Abandonnant le grand tronc froid et blesme,
Qui gist sans nom sur la deserte plaine.
Chantez, mers vers, cest immortel honneur,
Dont vous avez la matiere choisie :
Ce vous sera plus de gloire et bon-heur
Que les vieux sons d'une fable moisie.
Car tout au pis, quand vostre poësie
Du long oubly devroit estre la proye,
Si avez vous plus saincte fantaisie,
Que le sonneur des Pergames de Troye.

HYMNE DE SANTÉ

AU SEIGNEUR ROBERT DE LA HAYE

Jà tes languissantes veines
Estoyent pleines
D'un feu violent, et fort,
Jà les pallissantes fievres

Sur tes levres
Avoyent imprimé la mort :
Jà te conduisoit la Parque
Vers la barque
De l'horrible Nautonnier,
Et jà ton âme craintive
Sur la rive
Luy presentoit son denier :
Quand le Dieu, que Cynthe adore,
Qui t'honore
De son present le plus beau,
Retint le cours de ta fuite
Jà conduite
Dessus le bord du tombeau.
O combien ceste main palle,
Main fatale,
Que jà blesme tu suivois,
Troubla les bandes compaignes
Des montaignes,
Des fontaines, et des bois !
Elle avoit, la sacrilege,
Leur college
Violé cruellement
Saccageant le double feste
Qui leur teste
Ombrage eternellement.
Le Laurier aux tresses vives
Sur leurs rives
Panchoit demi-sec en bas,
Et la chevaline source
De sa course
Avoit arresté les pas.
N'ayant plus la voix sacree
Qui aggree
Aux bois, qui sont toujours verds
Et la nombreuse cadence
De la danse
Qui s'animoit sous tes vers.
Mais le Medecin de Dele,
Ce fidele
Garde des esprits sacrez,

Alors une nuist en arriere
La priere
De tants de justes regrets :
Ains du jus d'une racine
Medecine
Te r'appelant d'Acheron,
Sur toy fit la preuve encore
Qui decore
Le disciple de Chiron.
Heureuse soit la recepte,
Dieu prophete,
Qui fit revoir nostre jour
A celuy, qui plus haut prise
Ce qui brise
Les portes du noir sejour.
N'est-ce pas luy, qui les traces
De tes graces
Si divinement conduit,
Qu'ores ta suite compaigne
Ne dedaigne
Des procez l'enroüé bruit ?
N'est-il pas de celle bande,
Qui commande
Sur les eaux, et sur les bois,
Luy, qui mille experiences
Des sciences
Joinct aux venerables lois ?
Sus donq pucelles Dryades,
Sus Naïades
Sortez de vostre prison :
Dansez troppes Forestieres,
Vous Rivieres,
Sonnez ceste guarison,
O Santé, saincte Deesse,
O Princesse
Nourriciere des humains,
O la plus belle peincture,
Que Nature
Fit onq' de ses doctes mains !
C'est toy qui fais que tout rie,
La prairie

Te doit son verd ornement :
C'est toy, qui nourris les plantes
Où tu antes
Ta force divinement.
De tes sainctes mains divines
Les racines
Prennent leurs effets divers,
Tu es la celeste flamme,
Tu es l'Ame
Infuse au grand univers.
Sans toy, tout l'honneur qui dore
De l'aurore
Les rivages emperlez,
Sans toy, de la gardienne
Paphienne
Les plaisirs emmiellez :
Le tableau, l'ancre et le cuivre,
Qui font vivre
L'ouvrier apres son trespas,
La musique et les viandes
Plus friandes
Sans toy ne nous plairoyent pas.
Où tu es, la maladie
Enlaydie,
Le soir, qui nous ronge, et mort.
Le chagrin et la vieillesse,
La faiblesse,
Et le germain de la mort.
Là (dis-je) ô des Dieux la fille,
La famille
D'enfer, ne sejourne point :
Mais le plaisir y habite,
Mais la suite
Du dieu, qui les cœurs nous poingt.
Que n'ose l'humaine race ?
Nostre audace
Ne permet que Juppiter
Les traicts foudroyans retire,
Que son ire
Fait justement despiter.
De Jappet le fier lignage,

Tesmoignage
De nos faicts ambicieux,
Osa par une finesse
Larronnesse
Robber la flamme des cieux.
Lors les vertus, qui s'ailerent
S'envolerent
Et la Mort, qui lentement
Hastoit sa boiteuse suite,
Nostre fuite
Tallonna premierement.
Lors les fievres incognuës
Sont venuës,
Et les malheureux mortels,
Qui d'elles s'espouvanterent,
Inventerent
Premierement les autels.
Pour te r'appeller, ô Sainte,
Qui contrainte
De s'en revoler soudain,
Viens reguarir nostre peine
Que r'ameine
Des dieux le juste desdain.
Quel vers doncques, ou quel hymne
Sera digne
De celebrer tes bienfaicts ?
Voire celuy même encores,
Celuy qu'ores
O Deesse, tu nous fais.
Qu'on dresse un autel de terre,
Qu'on l'enserre
De l'yerre et de lauriers verds
Qu'on y face une ceincture
De verdure
Qu'on y grave mille vers.
Ce jour me soit toujours feste,
Que ma teste
On entourne, car je veux
Pour ta santé redonnee
Ceste annee
M'acquitter de mille vœux.

Celle tant douce lumiere
Qui premiere
Destourna ton jour fatal,
Autant, ami, me soit-elle
Solennelle
Que mon propre jour natal.
Courage, amis, je vous prie,
Que lon rie,
Soyent tous regrets endormis,
Puisque le fils de Latonne
Nous redonne
L'ornement de nos amis.
Ami, l'ami des Charites,
Tu merites
D'estre sainctement chanté.
Sus donq' chacun vienne dire
Sur sa Lyre
Un bel hymne de santé.
Pour la premiere j'appelle
La plus belle
Du mont doublement poinctu.
Ta sœur des graces cheries,
Qui maries
Le sçavoir à la vertu.
Io, Nymphe de la Haye,
Que lon paye
Ses vœux au dieu gardien,
Ton frere ne te demande
Pour offrande
Fors un bel hymne Chrestien.
Perdriel, et toy encore,
Que j'honore,
O l'honneur Orleannois !
Vien, Audeberd, et accorde
Sur ta corde
Cest ornement champenois.
Et toy, dont la docte veine
Nous r'ameine
Le theatre Athenien,
Ornant de ta douce ryme
La victime

Du prince Mycenien,
Sybilet, je te supplie,
Qu'on n'oublie
Les veux, que lon a promis,
Le Philien nous commande,
Que lon rende
Tel devoir à ses amis.
Ces petits vers, que je jouë,
Je les vouë
A la seconde moitié,
Qui tient ma serve pensee
Enlacee
D'une immortelle amitié.
A la moitié de ma vie !
Quelle envie
J'ay d'escouter celle voix,
Voix dont les sainctes merveilles
Mes oreilles
Ont ravi cent mille fois.
Lors de ta santé premiere
La lumiere
Te rendra tel à mes yeux,
Qu'une sereine journee
Retournee
Après un temps pluvieux.
Tel que l'escailleuse rouë
Dont se jouë
Le serpent, qui s'est fait beau,
Reprenant nouvelle force
Sous l'escorce
D'une plus luisante peau.
Tel, comme la fleur mouillee
Despouillee
De son lustre plus vermeil
Repeint la premiere grace
De sa face
Aux rais du nouveau Soleil.
Alors ta lyre doree
Adoree
Et des hommes et des Dieux,
Me dira l'horreur qui couche

A la bouche
Du grand manoir stygieux.
Tu me descriras la rive,
Où arrive
La grand' troppe des esprits,
Cependant je t'appareille
La merveille
De mon Sixiesme entrepris.
Là tu reliras la tourbe,
Qui se courbe
Sous le sceptre Gnosien,
Et l'autre mieux fortunee
Destinee
Au sejour Elysien.
Où le harpem de Rhodope,
Et sa troppe
Font sous les bois verdelets,
Ou dessus les rives molles
Leurs caroles,
Ou par les prez nouvellets.
De ceste bande sacree
Est Ascree,
Line et le Meonien,
Et Pindare et Stesichore,
Et encore
Tout le chœur Aonien.
Une autre bande Romaine
S'y promeine
Par les destours plus secrez.
Là est ta place eternelle
Pres de celle
De Catule aux vers sucrez.
Pendant, avant que ta vie
Soit ravie
D'une plus forte langueur,
Qu'on s'esjouysse, qu'on chante,
Qu'on enchante
Tout ce qui ronge le cœur.
Jà, jà la Parque felonne
Nous talonne,
Et Minos n'a point appris

D'ouyr les plaintes des hommes,
Quand nous sommes
Au ranc des pasles esprits.
Stix, qui d'une courbe trace
Les embrasse,
Leur empesche le retour,
Cernant l'horreur du bas monde,
De son onde,
Par trois fois d'un triple tour.
Mais si l'homme peut revivre
Par le livre,
Ton image n'ira pas
Au rang de ces pauvres nues
Incognues,
Qui se lamentent là bas.

ODE AU PRINCE DE MELPHE
divisée en treize pauses

Voyant en ce siecle où nous sommes
Sans faveur les plus doctes hommes,
Les arts d'Apollon en mespris,
Les Muses servir de risee
Et la gloire aussi peu prisee,
Que les vertus en peu de pris.
Au croc, j'avois pendu ma lyre,
Deliberé de plus ne dire
Le los des hommes vertueux,
Pour ne perdre plus la despence,
Le temps, la peine et la semence,
En un champ si peu fructueux.
Mais ton sçavoir admirable,
Mais ta vertu venerable,
Prelat des Prelats l'honneur,
Veut que ce propos je change,
Et veut que d'une louange
Je soye encor le sonneur.

PAUSE I

Ta Sirene Sicilienne,
Terre autrefois jointe à la mienne,
Par le nœu du sang Angevin,
M'invite à chanter avec elle
De Melphe la gloire immortelle,
D'un chant qui soit plus que divin.
Le lien de l'amitié sainte,
Qui tient si sainctement estreinte
Ton ame à ce grand Cardinal,
Dont le nom si fameux je porte,
Bien qu'à mon espaule peu forte
Ce fais soit par trop inegal.
Ceste amitié me convie
D'immortalizer ta vie,
Au sein de l'eternité,
Encor que ta renommee
D'une aile mieux emplumee
Vole à l'immortalité.

PAUSE II

Si je voulois suyvre Pindare
Qui en mille discours s'egare
Devant que venir à son point,
Obscur je brouillerois cette Ode
De cent propos ; mais telle mode
De louange ne me plaist point,
Il me plaist de chanter ta gloire
D'un vers, lequel se face croire
Par sa seule simplicité :
Sans me distiller la cervelle
Nuict et jour, pour rendre nouvelle
Je ne sais quelle antiquité.
Tirant d'une longue fable
Un loz qui n'est veritable
Pour farder l'honneur de ceux,
Qui peints de telles louanges,
Comme de plumes estranges,
N'ont rien de loüable en eux.

PAUSE III

Si j'avois faute de matiere
Ou que d'une Iliade entiere
En toy je n'eusse l'argument,
J'irois de ton antique race
La vertu, l'honneur, et la grace
Recercher sous le monument.
Je rendrois ta gloire eternelle
Par la louange paternelle
Loüant la magnanimité
De ce sage et vertueux Prince
Qui sert à ceux de sa province
De miroir de fidelité.
La grandeur de son courage
Se monstra contre l'orage
De la fortune : et sa foy
Où tache ne s'est trouvee
En Piedmond fust eprouvee
Dessous l'un et l'autre Roy.

PAUSE IV

De ce bon Prince les louanges
Volant par les bouches estranges,
Suffiroyent pour rendre eternel
L'honneur du fils, qui de sa race
Suyvant la vertueuse trace
Chemine à l'honneur paternel.
Mais, avecques le temps, j'espere
Dresser un sepulchre à ton pere
Et ne veut bastir ton renom
Sur ces vertus, dont tu herites :
Je veux sur tes propres merites
Fonder la gloire de ton nom.
Qui sans qu'autre la supporte
De soy mesme est assez forte
Pour durer contre les ans,
Et de mille vertus pleine,
Enfante sans nulle peine
Mille argumens suffisans.

PAUSE V

Mais comme errant par une pree
De diverses fleurs diapree,
La vierge souvent n'a loisir
Parmi tant de beautez nouvelles,
De recognoistre les plus belles,
Et ne sçait lesquelles choisir.
Et comme le marchand encore
Qui des plus beaux dons de l'aurore
Fait un achapt, souvent se perd,
Laisse, reprent, tourne et revire,
Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,
Le premier qui luy est offert :
Ainsi confus de merveilles
Pour tant de vertus pareilles
Qu'en toy reluyre je voy,
Je perds toute cognoissance
Et pauvre par l'abondance
Ne sçay que choisir en toy.

PAUSE VI

Car si je loüe ta faconde,
Ta grace à nulle autre seconde
Veut estre assize au rang premier :
Et si ta doctrine je loüe,
Ton sens naturel ne m'advoüe
Que je le laisse le dernier.
Si je veux loüer ta richesse,
Ta suffisance et ta largesse
Demandent le premier honneur :
Et si ton bon-heur je publie,
Ta prudence veut que je die
Qu'elle est cause de ce bon-heur.
Si ta gravité je vante,
Ta douceur veut que je chante
Son merite : et si je veux
Loüer ton Royal lignage,
Ton plus que Royal courage
Dit qu'il est plus genereux.

PAUSE VII

Si ta grandeur je mets en compte,
Ta modestie qui n'a honte
D'honorer un moindre que soy,
Veut estre de ceste partie,
Et dit que par la modestie
Se cognoist la grandeur d'un Roy.
Roy vrayment se peut dire l'homme
Qui vit à soymesme ainsi comme,
Il te plaist vivre, et comme encor
Nos bons vieux peres souloyent vivre,
Avant que le fer et le cuyvre
Eussent chassé l'argent et l'or.
Cest heur, Prelat, te fait estre
De toy le prince et le maistre,
Plus grand que celui qui court
Où l'ambition le meine,
Beant d'une attente vaine
Apres les dieux de la court.

PAUSE VIII

De mille autres vertus cachees
D'une chaîne d'or attachees
Un long esquadron j'apperçoy,
Qui de toutes pars m'environne,
Se plaignant qu'à d'autres je donne
Les louanges que je lui doy.
Ainsi ma Muse peu discrette
Comme dans les erreurs de Crete,
Parmi tant de chemins tortus
De ses pas se trouve deçeüe :
Et ne peut retrouver l'isseue
Du labyrinth' de tes vertus.
Afin donc que je ne r'entre
Plus avant dedans le centre
D'une si profonde mer,
Muse retourne au rivage
Et d'un plus seur navigage
Apren ta barque à ramer.

PAUSE IX

Allon' voir ma douce compagne
Les doux plaisirs de la campaigne,
Ses prez, ses ondes, et ses bois :
Là nous menerons une vie
Qui portera bien peu d'envie
Aux delices des plus grands Rois.
Allon' voir ce bel edifice
Que la nature et l'artifice
Ont embelly de cent plaisirs :
Cest Aiz dont la belle demeure
Peut arracher en moins d'une heure
Nos plus ambitieux desirs.
Là d'une plaisante peine
Le cerf fuyant par la plaine,
Ou le liévre nous suyvrons :
Là sainctement solitaires,
Loin de procez, et d'affaires,
Heureusement nous vivrons.

PAUSE X

Là d'une Musique fournie
Nous orrons la douce harmonie,
Dont les discors melodieux
De mil' douceurs nompareilles
Tirant l'ame par les oreilles,
Nous feront compagnons des dieux.
Apres le plaisir delectable
Du luth, compagnon de la table,
Nous gousterons les doctes sons,
Les accords, la douceur, la grace,
Dont mon Caraciol efface
L'honneur des plus vielles chansons.
Soit que de sa main divine
Il touche une Ode latine,
Soit que d'une Thusque voix
Quelque beau chant il accorde,
Ou soit que changeant de corde
Il touche le luth François.

PAUSE XI

Nul mieux que luy sçait la maniere
De rendre une ame prisonniere
Au bruit de cent accords divers :
Nul encor tant que luy je prise,
Et nul tant que luy favorise
L'humble merite de mes vers.
Apres que la voix de ma Muse
Nous trompant d'une douce ruse,
Aura charmé nostre soucy,
Alors de sa docte poictrine
Versant une saincte doctrine
Avec un plus grave sousry.
Il nous remplira l'oreille,
Et le cœur de la merveille
De ce grand ouvrier parfaict,
Qui du vent de sa parole
Formant l'un et l'autre pole,
De rien ce grand tout a faict.

PAUSE XII

Il nous desnoura les passages
Qui geinent les plus doctes sages
Sans que pour la facilité
Qui rend la chose moins obscure
La majesté de l'escriture
Perde rien de sa gravité.
Et que sert d'une obscure nue
Rendre une lumiere incognue
Sans jamais arriver au poinct ?
Que sert-il de se vouloir faire
Emerveillable au populaire
Par les choses qu'il n'entend point ?
Celuy qui veut que son œuvre
Profitable se descœuvre,
Qu'il soit utile et plaisant :
Ou s'il veut cacher son dire
Sans prendre peine à escrire,
Qu'il le cache se taisant.

PAUSE XIII

Mon Caraciol, qui n'aspire
A ces vanitez qu'on admire
Seulement pour l'obscurité,
Au droit sentier nous achemine,
Et sçait mesler en sa doctrine
Le plaisir à l'utilité.
Aussi le Seigneur, qui allume
La saincte fureur de sa plume,
Le loyer luy en donnera :
Et la louange qu'il mesprise,
L'ayant si justement acquise,
Au double luy retournera.
Chanson, qui dessus ton aile,
Porte une gloire eternelle,
Vole d'icy promptement
Jusqu'à ceste humide plaine
Qui de l'antique Sirène
Arrouse le monument.

A MADAME DIANE DE POITIERS

DUCHESSE DE VALENTINOIS

La garde des provinces
Est en la main des Dieux,
Et l'image des Princes
Est peinte dans les cieux,
Dieu tourne à son plaisir
Les Roys, et leur desir.
Tout ce qui tient encore
Du monde la rondeur,
Sur toute chose honore
Des Princes la grandeur.
Les Roys sont oingts de Dieu,
Disoit le grand Hebrieu.
Heureux est celuy donques
Qui en peut approcher,
Et plus heureux quiconques
Leur est aimable et cher.
Les cieux, dës qu'il fut né,
Cest heur luy ont donné.
La grand' main plantureuse
Des Dieux, et d'un bonheur,
Vostre naissance heureuse
Combla de cest honneur,
Seul né comme je croy,
Pour estre aymé d'un Roy.
D'un Roy tel que l'Aurore,
Et le lict du Soleil,
L'Ourse et la rive More,
N'ont point veu son pareil,
Ny ne voirront encor',
Revinst le siecle d'or.
La vertueuse grace,
En l'honneur plus qu'humain
Escript sur vostre face
D'une divine main,
De ce Roy tant exquis
Le cœur vous ont acquis :

Que la France prospere
D'avoir tel bien trouvé,
Beaucoup moins Roy, que Pere,
A toujours esprouvé :
Et ne peut rien des Dieux
Jamais esperer mieux.
Heureux doncques le Prince
D'un tel peuple Seigneur,
Heureuse la Province
D'avoir tel gouverneur :
Et vous heureuse aussi
D'en estre aymée ainsi.
La bienheureuse France
Jouissante du bien
De sa longue esperance
Ne souhaite plus rien :
Voyant tous ces souhaits
En vos graces parfaits.
C'est pourquoy ceste lyre
Cest archet et ces doigts
Qui ont bien ozé dire
Les louanges des Rois
Se viennent presenter
Pour les vostres chanter.
Esperant qu'à la grace
De vostre humanité
Qui marche par la trace
De la Divinité,
Ne seront odieux
Les saints presens des Dieux.
La fille de Latonne
Et Phœbus tout voyant,
Sont nez du Dieu qui tonne
D'un sceptre foudroyant,
Phœbus de ses douceurs
Anime les neuf Sœurs :
Les neuf Sœurs, que Memoire
Conceut de Jupiter,
Pour l'immortelle gloire
Des Princes reciter.
Dont HENRY tient le lieu

Le premier, apres Dieu.
Les Nymphes Deliennes,
Les Nymphes, mon souci,
Les sœurs Parnassiennes,
Et les Graces aussi,
Dansent sous la clarté
De vostre deité.
Ceux dont la convoitise
Sœur de l'ambition,
Soigneusement attise
La serve affection,
Ceux-là ne goustent pas
Des Muses les appas.
L'ignorant populaire
Telle faveur n'attent,
A qui rien ne peut plaire
Sinon ce qu'il entent,
Et dont jamais les yeux
Ne s'eslevent aux cieux.
Où la chaste lumiere
De vostre luysant front
Ores se monstre entiere,
Ores en demy rond,
Sœur de l'autre flambeau
Du monde le plus beau.
C'est le Soleil de France,
Qui peut bien commander
Que l'aveugle ignorance,
Se voise desbander ;
Redonnant liberté
A la belle clarté.
Adoncques l'excellence
De ses faits tant loüez
Rompra le long silence
De mes vers enroüez,
Si par vous j'ay tant d'heur
De plaire à sa grandeur.
Alors je n'auray crainte
Que le lyrique honneur
Sente la fiere attainte
Du mordant repreneur :

Je ne craindray l'effort
Du temps, ny de la mort.
Les harpyes friandes,
Les corbeaux affamez
A piller les viandes
Sont tous accoustumez.
Les cygnes bien-chantans
Frequentent les estangs.
Là, d'une plume franche
Sans art apparoissant,
De couleur noire et blanche
Peindray le beau Croissant,
Les traicts, et l'arc Turquois,
Et le doré Carquois.
De ceux que Cynthe adore
L'honneur je publiray,
Et leurs beaux noms encore
En un j'assembleray,
D'un plus ferme lien
Que le nœud Gordien.
De Boulongne rendue
Des gardes Escossois,
De Parme deffendue
Par le soldat François,
J'envoyray sur mes vers
Le bruit par l'univers.
Je diray la victoire
De la Royale main,
Qui a semé sa gloire
Sur le fleuve Germain,
Plantant le lys parmy
Les champs de l'ennemy.
Je diray que d'Auguste
Il rend le siecle heureux :
Et que son bras robuste
Sur tous chevaleureux
Anime d'un grand cœur
Le François belliqueur.
Gravant l'honneur de Gaule
D'un burin rougissant
Sur la fuyante espaule

De Cesar pallissant,
De Cesar odieux
Aux hommes et aux Dieux.
La hardie entreprise
Et les sœurs indontez
De Vandosme et de Guyse,
Y seront racontez,
Je n'oubliray aussi
Le grand Mommoranci.
La superbe proesse
Et d'Achille et d'Hector,
La sage hardiesse
D'Ulysse, et de Nestor,
Et mille autres milliers
D'indontez Chevaliers.
Du mesme vase encores,
Où ils furent enclos,
Encloses seroyent ores
Leurs cendres et leurs los,
Si l'art des bien-disans
N'eust surmonté les ans.
Les vertus honorees
Volent jusques au ciel,
Sur les ailes dorees
Des vers plus doux que miel,
Tirant hors du tumbeau
De nous tous le plus beau.
Faites, Diane saincte,
Que ce Roy vertueux
Apres la force esteincte
De Mars l'impetueux,
Escoute quelquefois
Des neuf Vierges la voix.
Les neuf Vierges honteuses
L'or ne demandent pas
Et ne sont convoiteuses
Des mendiez repas :
Un bon œil seulement
Est leur contentement.

A ELLE ENCORES

Jamais je n'auray close
La bouche à vostre honneur,
Mais plus que d'autre chose
En seray le sonneur,
Luy dressant un autel
Pour le rendre immortel.
Là des beaux vers d'Horace
Imitant les deux sons,
Pour donner plus de grace
A mes humbles chansons,
J'empliray l'univers
Du doux bruit de ces vers.
Chantez, tendres pucelles,
La sœur du Delien,
Enfans avecques elles,
Chantez le Cynthien
Chantez Latonne aussi
D'un grand Dieu le souci.
Chantez du froid Algide
Les hauts crins verdissans,
Ou sur la rive humide
Les bois s'esjouissans,
D'ombre Erymant couvert,
Ou bien Gange le verd.
Loüez Tempe, et encore :
Louez plus qu'autre lieu
Ceste Isle que decore
La naissance de Dieu,
Qui porte l'Arc turquois,
La Lyre et le Carquois.
Apres ceux-ci faut dire
Le Paradis d'Anet
Mais pour bien le descrire
Nommez le Dianet,
Chantez ces palais d'or,
Et ces marbres encor.
Que saint Germain on vante.

Ses ondes et ses bois,
Que sur tous on le chante,
Car l'Appollon François
Entrant premier au jour,
Toucha ce beau sejour !
Luy à votre priere
La peste chassera,
Et la fureur guerriere
Sur Charles poussera,
Il envoyra la faim
Au Flamant et Germain.

A LADICTE DAME

Madame, ne pensez pas
Que Dieu qui ses graces donne,
Faisant les uns naistre bas,
Les autres portans couronne,
Pour neant nous ait donné
Ce noble esprit tant bien né,
Ceste douceur, ceste grace,
Ceste vertu, ce grand heur,
Ce port et ceste grandeur
Qu'on voit luire en vostre face.
Ces dons il a mis en vous
Pour ce faire en vous cognoistre,
Et vous a fait entre nous
Comme un miracle apparoistre,
Afin que de ce grand Roy
D'une inviolable foy
Vous pensiez posseder l'ame,
Et que son affection
Par vostre perfection
Bruslast d'une saincte flamme.
Les Rois monstrent aux humains
De Dieu l'exemple et l'image,
Aussi dit-on qu'en ses mains
Dieu tient des Rois le courage,
Dont il tourne à son plaisir

Et l'amour et le desir :
Et n'est pas en la puissance
D'un humain entendement
D'esbranler tant seulement
Une Royale constance.
Combien que ce Roy qui tient
La plus honorable place
De tout ce qui appartient
A Prince de telle race,
Soit le plus chevaleureux,
Le plus sage, et plus heureux,
Qui onques porta couronne :
La vertu d'estre constant
C'est ceste vertu pourtant
Dont plus de gloire on luy donne.
Madame, il a fait vers vous
De ceste vertu la preuve,
Et a fait cognoistre à tous
Qu'un plus constant ne se treuve
Estant comme le rocher
Qui laisse bien approcher
De soy la fureur de l'onde.
Mais quelque assaut que souvent
Luy donne l'onde et le vent
Tousjours plus ferme il se fonde.
Et en cela clairement
Il monstre la vertu belle
Estre le seul fondement
De son amour immortelle,
Laquelle il revere en vous,
Et fait que chacun de nous
En vous aussi la revere,
Voyant en sa majesté
Ceste grande fermeté,
En son amour persevere.
Ce sage Mommorenci,
Ce vainqueur de la fortune,
Pourroit tesmoigner ici
De quelle amour non commune,
Ce Prince a toujours aimé,
Un serviteur estimé

Sur tous fidele à son maistre,
Un serviteur si loyal,
Qu'oncques serviteur Royal
Plus loyal on ne vit estre :
O trois, voire quatre fois
Bienheureuse la Province
Laquelle est sujecte aux lois
D'un si sage et vaillant Prince :
Et vous bienheureuse aussi,
Qui n'avez autre souci
Que de sa grandeur prospere
Et de voir tous ses enfans,
En tous actes triomphans
Un jour ressembler au pere.
Par là vous avez acquis
Le cœur de toute la France,
Qui ne peut estre conquis
Par grandeur ni par puissance
Si on ne voit la douceur
Jointe avecques la grandeur,
Comme est la vostre, Madame,
Qui est cause que chacun
Comme un refuge commun
En ses ennuis vous reclame.
Aussi quelle vertu rend
Une grandeur plus aimable,
Qu'une bonté qui s'estend
Envers chacun favorable ?
Comme vous, qui n'attendez
Qu'on vous prie : mais tendez
A tous l'oreille desclose,
De loin appelant celuy
Qui monstre avoir quelque ennui
Et de vous approcher n'oze.
Les Rois et Princes qui sont
Comme dieux en leurs provinces,
Et les grands Seigneurs qui ont
L'amour et faveur des Princes,
Du peuple sont honorez,
Du peuple ils sont adorez,
S'il est permis de le dire :

Ils ont l'oreille du Roy,
Mais tel honneur après soy
Beaucoup de travail attire.
Car ils tiennent ce haut lieu
Dessus le bas populaire
Comme ministres de Dieu,
Et serviteurs du vulgaire :
Aussi le peuple à bon droit
En recompense leur doit
Tout honneur et reverence :
Et qui ne leur porte honneur
Il n'offense leur grandeur,
C'est Dieu mesme qu'il offence.
Madame, Dieu mist en vous
Cest esprit et ceste grace,
Et vous donna par sur tous
Cest heur qui tout autre passe :
A fin qu'en auctorité
Vous mainteniez l'equité,
L'innocence et la justice,
Et vous monstrez bien aussi
Que Dieu ne vous mist ici,
Que pour le commun service.
Car la France n'a point eu,
Qui plus les bons authorise,
Qui plus aime la vertu,
Qui plus le droit favorise.
Entre tous vous advancez
Ceux-là que vous cognoissez
Du Roy serviteurs fideles :
Gardant ceux qui sont absens
Comme ceux qui sont presens
Dessous l'ombre de vos ailes.
Mais qui pourroit seulement,
Avecques ceste foy vive,
Louer assez dignement
Ceste charité naifve ?
Les pauvres alimentez
Et les malades traictez
Avecq' tant de soin et cure,
Monstrent assez l'amitié,

La candeur et la pitié
Que vous avez de nature.
Surtout vous avez le soin
De Dieu et de son Eglise,
De vous repoussant bien loin
Toute malice et feintise,
Les meschans et vicieux
Ne plaisent point à vos yeux :
Vous n'aymez la tyrannie,
Vous n'escoutez le flatteur,
Ni le malin rapporteur,
Qui s'arme de calomnie.
Ceux qui ne sont bons à rien
Sinon à servir de nombre,
Nez à consumer le bien,
Ne vivent point sous vostre ombre.
Les mocqueurs injurieux
Sur tous vous sont odieux,
Scachant qu'aupres d'un grand Prince
Rien n'est pire qu'un mocqueur,
Ne qui plus oste le cœur
Et l'amour d'une Province.
Je ne veux pas oublier
Ceste amitié conjugale
Laquelle on doit publier
Pour la plus ferme et loyale,
Ceste humble viduité
En monstre la verité,
Qui parmi ceste hautesse
Esgale à celle des Dieux,
Ne monstre rien à nos yeux
Qu'une couleur de tristesse.
C'est, Madame, ce qui fait
Qu'ainsi chacun vous admire
Et que d'un commun souhait
Tout bonheur on vous desire.
Que puissiez-vous longuement
Ainsi vivre heureusement
Et vostre vertu suivie
De vostre fatal bonheur
Vous vivant', ait cest honneur

De triompher de l'envie.
Si vostre grandeur adonc
Pour la plus ferme asseurance
Dieu qui ne desmentit onq'
Une fidele esperance,
Un Roy dont la majesté
N'a rien de legereté
Un peuple qui vous honore,
Qui vous aime, et qui d'autant
Qu'il va vostre heur souhaitant
Souhaite le sien encore.
Si vous avez tel appuy,
Madame, devez-vous craindre
Que quelque fascheux ennuy
Vostre plaisir vienne esteindre ?
Quel desastre, tant soit fort,
Jamais vous peut faire tort ?
Vivez doncques asseuree
Malgré le fort envieux,
Que tout ce qui vient des cieux
Est d'eternelle duree.
Quant à l'injure des ans,
Si France me daignoit mettre
Au ranc de ses mieux disans,
Je m'oserois bien promettre
De bastir à vostre nom
Un œuvre de tel renom
Que vostre Anet admirable
Auquel se voit imité
Tout l'art de l'antiquité,
Ne seroit point plus durable.
Si est-ce, tel que je suis,
Que vous ayant pour escorte,
De moy promettre je puis
Que j'ay l'espaule assez forte
Pour porter au ciel le bruit
De vostre vertu qui luit
Aussi claire entre les Dames
Que celle, qui sur le front
Porte vostre demi-rond,
Luit sur les celestes flammes.

Vraymment ingrat je serois,
Et pis, si pis se peut dire,
Si vos vertus je taisois
Dessus les nerfs de ma Lyre,
Ayant receu tant d'honneur,
Tant de grace et de faveur,
De vous, qui sans mon merite
Mesme estant de vous bien loin,
Avez daigné prendre soin
De ma fortune petite.
Aussi tant que je vivray,
J'en garderay la memoire,
Et rien de beau n'escriray,
Qui ne soit à vostre gloire
Comme celle, à qui je doy
Mes vers, mon esprit et moy,
Vous seule estant la premiere,
Qui à fin de me hausser
Daignastes bien abbaisser
Dessus moy vostre lumiere.
Si je voulois m'amuser
Au nom dont on vous appelle,
Ou si je voulois user
D'autre invention nouvelle,
D'arcs, et traicts j'enrichirois
Cest œuvre, et le remplirois
De mainte et de mainte fable :
Mais rien de vous je ne veux
Tesmoigner à nos nepveux,
Qui tout ne soit veritable.
Je ne suis point inventeur
D'un tas de fables frivoles,
Et d'artifice menteur
Ne farde point mes paroles,
Cela que j'escris de vous,
Est en la bouche de tous,
Mais à fin que d'âge en âge
Ceste vive verité
Passe à la posterité,
J'en porte ici tesmoignage.

EN LA PERSONNE
de ladicte dame

Le Dieu qui s'est fait de mon cœur
Par moymesmes le seul vainqueur,
Ne me fait point d'outrage :
Il est humain et gracieux
Et comme l'autre vicieux
N'est aveugle et volage.
Il est en sa perfection,
Et tel en mon affection,
Qu'au ciel on le doit croire :
Il est tout bon, il est tout beau,
Et le feu de son clair flambeau
N'a point la flamme noire.
Il est de soymesmes content,
Et rien plus qu'il ne pretend,
Mais tout en soy abonde :
Il est son accomplissement,
Sa fin et son commencement,
Comme la forme ronde.
Aussi à sa suite il n'a point
Ce fol desir qui les cœurs poingt,
Le soupçon ni l'envie :
Il n'est ni double ni trompeur,
Et d'une miserable peur
Ne tourmente ma vie.
Il ne craint la desloyauté,
Et n'a souci de la beauté,
Qui du vice est amie ;
Le temps ne luy peut faire tort,
Encores moins le faux rapport
D'une langue ennemie.
Si doncques mon amour est tel
Et mon suject est immortel
De qui me doy-je craindre ?
La nue s'oppose au Soleil,
Mais son lustre est tousjours pareil,
Et ne se peut esteindre ;
Plusieurs me grondent de loin.

Mais celuy qui de tout a soin,
Y a donné bon ordre :
Ils sont comme chiens qui de nuict,
Abbòyent la Lune qui luit
Et ne la peuvent mordre.

CHANSON

Tristes souspirs, messagers de mon âme,
Puisque n'ay plus le parler, ni les yeux,
Si vostre ardeur vient d'une saincte flamme,
Et ne tient rien de l'amour vicieux,
En attendant de la faveur des cieux,
Le bien que seul vous devez requerir,
Puisqu'en luy gist tout mon plus et mon mieux
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
Si cestui-là qui tant sienne m'a faite,
Qu'à moy ne suis pour estre toute a luy,
Est la personne au monde plus parfaite,
Et le plus grand qui se trouve aujourd'huy,
S'il est mon tout, et brief s'il est celuy,
Qui seul me peut de la mort recourir,
Chastes souspirs, tesmoins de mon ennuy,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
Si c'est celuy qui depuis son enfance
A la vertu s'est si fort adonné,
Que quand royal ne seroit de naissance,
Digne seroit d'estre Roy couronné :
S'il est parfait, si depuis qu'il est né
Il n'a tasché qu'à vertu acquerir,
S'il est vaillant, sage et bien fortuné,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
S'il est adroit, si c'est le plus beau Prince,
Qu'on vit jamais, et du plus doux maintien,
S'il aime Dieu, s'il aime sa province,
Et s'il est Roy sur tous Rois treschrestien,
Si juste il veut que chacun ait le sien
Et s'il est né pour la vertu cherir.
S'il est des siens l'esperance et soustien,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si d'Alexandre il a la hardiesse,
Si d'Annibal la grand' dexterité,
De Scipion la constance et sagesse,
Et de Cesar la grand' celerité :
Si de son cœur la magnanimité
Sur tous les Rois le doit faire florir,
S'il a cest heur, et plus grand merité,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
S'il s'est trouvé en tous les camps de France
Depuis quinze ans, et s'il a si souvent
Comme le moindre esprouvé sa vaillance,
Au froid, au chaud, à la pluye et au vent,
Si en dix ans d'un bonheur le suyvant
Il a plus fait pour honneur conquerir,
Qu'autre n'a fait durant tout son vivant,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
Si sa vertu a donté la fortune,
S'il a repris aux cheveux le bonheur,
Qui d'une trace aux autres noms commune
L'a fait monter au beau temple d'honneur,
S'il est de soy, et des autres vainqueur,
S'il veut en paix sa province nourrir,
S'il a des siens et le corps, et le cœur,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
Si un tel Prince a daigné sa hautesse
Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,
Tant abbaisser devers ma petitesse,
Que l'honorer de l'amitié d'un Roy,
S'il a cogneu que l'amour et la foy
Sont les beautez qui ne peuvent perir,
Si son plaisir seul me donne la loy,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
Si j'ai usé de sa faveur et grace,
Pour la raison, le droit et l'equité,
Si sa grandeur et celle de sa race
Plus que mon bien j'ay tousjours souhaité,
Si pour luy voir l'heur qu'il a merité,
A mille morts je ne craindrois offrir
Moy, et les miens, et ma posterité,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
S'il sçait qu'au cœur j'ay sa figure enclose,

Sa bonne grace, et sa perfection,
Que nuict et jour je ne songe autre chose,
Qu'il est le but de mon affection.
Si ne le voir m'est une passion,
Plus que la mort rigoureuse à souffrir,
S'il a de moy quelque compassion,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
S'il sçait qu'ici je ne desire vivre
Que pour luy seul, et que l'ayant perdu,
Je ne voudrois un seul jour le survivre,
Que mon esprit au sien ne fust rendu,
Si son retour si longtemps attendu,
(Espoir qui seul me garde de perir)
Doit rapporter mon bonheur pretendu,
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.
Mais si par mort, ou par quelque disgrace
Par quelque envie, ou quelque faux rapport,
M'est denié l'heur de revoir sa face,
(Penser qui seul m'est pire que la mort)
Plustot que voir un si malheureux sort,
Tristes souspirs, qui mon deuil entendez,
Puisqu'ici bas je n'ay plus de confort,
Montez au ciel et là haut m'attendez.
S'il croit qu'ici sans l'heur de sa presence
Tout ce que peut l'humain entendement
S'imaginer de mondaine affluence,
Tout le plaisir, tout le contentement,
Et tous les biens qui sous le firmament
Sont aux humains le plus recommandez,
Me puissent plaire une heure seulement,
Montez au ciel et là haut m'attendez.
Si je dois craindre une beauté fragile,
Un beau semblant tout autre que le cœur,
Une jeunesse inconstante et mobile,
Un faux souspir, une feinte langueur,
Si le ciel veut m'user de sa rigueur,
Si contre moy les astres sont bandez,
Si le destin de l'amour est vainqueur,
Montez au ciel et là haut m'attendez.
Doncques souspirs, tesmoins de ma pensee,
Qui son retour ou ma mort demandez,

Si mon amour n'est point recompensee,
Montez au ciel et là haut m'attendez :
Mais si l'honneur, seul but où vous tendez,
Et la vertu vous doyvent secourir,
En attendant l'heur que vous pretendez
Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

CHANSON

pour Mad. la Maresch. de S. A

Je ne puis dissimuler
L'amitié que tant je prise,
Aussi ne veux-je celer,
Qu'en prenant je ne sois prise :
Puisqu'amour m'a fait cognoistre
Que l'honneur en est le maistre,
Je n'ay crainte qu'on la voye,
Et veux bien que chacun l'oye.
Car ce qui est louable à le penser,
Ne doit point l'œil ni l'oreille offenser.

Ce n'est folle affection
Qui me tient en servitude,
Mais une obligation
Pour fuir ingratitude :
Ne pensez donc que j'offence
Ni moy ni ma conscience,
Quand un tel ami s'honore,
Ou plustôt quand je l'adore.
Car sa vertu ne se doit moins aimer,
Qu'ingratitude accuser ou blasmer.

Je laisseray donc parler
Ceux qui font de moy leur conpte,
Un poinct me peut consoler
Que ne puis recevoir honte :
De leurs langues je me garde
Ayant honneur sous ma garde,
Celuy qui aimer me daigne
Me conduit sous son enseigne,
Et a bon droit celuy qui garde honneur,
Car il est peinct au vif dedans mon cœur.

RESPONSE FAICTE
par la Royne de Navarre

Amour contre amour querelle
    Si par double effet contraire
    Le mien lon me vient soustraire,
    A l'honneur d'honneur j'appelle.
Sotte amour et ignorance
    Aveuglent une cervelle,
    Et font qu'un songe on revelle
    En lieu de vraye apparence.
Celle qui fait tant sa gloire
    D'aimer, aussi d'estre aimee,
    Feroit feu apres fumee,
    S'elle me le faisoit croire.
Mais le saint où elle voüe
    A mon offrande receuë
    Et ma fermeté cogneuë
    Qui fait qu'ailleurs ne se louë.

A PIERRE DE RONSARD

    Ronsard, la plus grand' part de notre docte bande,
Ei de mon âme encor la partie plus grande,
A qui doit nostre Lyre et son archet Thebain,
Et les nerfs de son fust remonté par ta main,
France, mere des arts, France te retient ores,
Et te retient la court de mon grand Prince encores :
Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant
Va d'une docte voix tes doctes vers tonnant,
Carles des Muses prestre, à qui la vierge sage
A d'un franc naturel façonné le courage,
Par luy tu es aimé des Princes et du Roy,
Et par luy l'envieux ne mesdit plus de toy,
O bienheureux celuy, lequel durant sa vie,
Au gré de tout le monde a surmonté l'envie :
Comme Hercule tu as ce fier monstre donté
Les peuples, et les Rois ayant de ton costé.
Courage donc, Ronsard, la victoire te donne
Pour enlacer ton front, la plus docte couronne,
La troppe de Phœbus se dresse à ton honneur,
Et Phœbus te fait seoir au milieu de son chœur,
Comme à l'entour de luy Orphé tient amusee
S'estonnant de le voir, la grand' bande Elysee.
    Qui vit doncques, Ronsard, plus que toy bienheureux
Plus aise et plus content ? Or le dos plantureux
De ton vineux Sabut, ore la teste peincte
De Braie te retient, or ta Gastine saincte,
Et les Nymphes du Loyr apres toy vont sonnant.
Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnant.

Nymphes heureuses, vous à qui la nuict aggree
Mener sous tel sonneur vostre danse sacree.
Il hante vos forests sans crainte et sans souci :
Vos antres, vos rochers, et vos fleuves aussi.
Nous chetifs cependant, auxquels le ciel fait guerre
Fuyons la pauvreté et par mer et par terre :
Mais l'importun souci qui nous suit pas à pas,
Et par terre et par mer, nous ne le suyvons pas.
Las où est ce grand cœur indontable : où est ores
Ce mespris de fortune et ce desir encores
De l'immortalité ? quand mon vol se guindoit
DE Cyrre jusqu'au ciel où Phœbus me guidoit ?
Et quand, suyvant tes pas, je desdaignois la tourbe
Qui d'un humble souci vers la terre se courbe.
Or je languis oysif, et d'un somme oublieux,
Sans quasi le sentir je sens presser mes yeux.
Cyrre plus ne me plaist, ni Permesse, et mon ame
Ne ressent plus l'ardeur de la premiere flamme.
Mais de quoy sert le soin ? et de quoy sert la peur
Qui sans occasion nous tourmente le cœur ?
Heureux quand les douceurs de ma terre Angevine
M'allaictoyent au gyron de la Muse divine !
Laquelle entre ses bras mollement te receut
Des que ton œil, Ronsard, la lumière apperceut,
Et dit en sousriant : Enfant, prens accroissance,
Puisque tu es, dit-elle, à moy des ta naissance.
Elle mesme deslors, loin du peuple ocieux,
Te monstra le chemin pour t'en aller aux cieux,
Et fit descendre encor de leur jumelle croppe,
Dessus ton petit Loyr les sœurs de Calliope,
Où chantant tes amours, ores tu fais l'honneur
De ta Cassandre egal au Florentin sonneur :
Or' imitant Pindare, aux accords de ta lyre,
Des hommes la louange et des Dieux tu fais dire :
Et ne te fasche point, d'un son plus adouci,
Contrefaire un Catulle et un Tibulle aussi.
Bref tout ce que tu fais (car quoy que Ronsard face
Ronsard ne perd point temps) a tousjours bonne grace
Soit que des vers sans loy tu accordes les sons,
Ou soit que tu t'esgaye' en rustiques chansons,
Je dy le moins de toy. Toute la Cour te vante.
Pour Francus ; pour Francus toute France te chante :
Et chante jusqu'icy le Tybre aux flots tortus
En son cours jaunissant l'honneur de ton Francus.
Sus donques cependant que le Dieu de ta lyre
De ta saincte fureur heureusement t'inspire,
Escry, ose, et fay tant, Ronsard, à ceste fois,
Que le Grec et Latin cede à nostre François.



LES AMOURS

DE J. DU BELLAY

I

Me souhaittant de vostre amour espris,
Vous souhaittez en moy la mesme audace
D'un Orion, qu'une nuë j'embrasse,
Ou que pour cerfs de mes chiens je sois pris.
Vous souhaittez que de fureur surpris
J'augmente encor' les sepulchres de Thrace,
Que de mon nom la mer nommer je face,
Ou que je sois ce Chartier mal appris.
Vous souhaittez mon cœur ambicieux
D'une faveur qui n'appartient qu'aux Dieux
Mais si tel fruict vient d'entreprises telles,
Souhaittez-moy entreprise moins folle,
Ou si au ciel il vous plaist que je vole,
Pour y voler souhaittez-moy des ailes.

II

Si ceste grace en vous seule imprimee
Louer pouvoir autant qu'elle est louable,
Et si autant que vous estes aimable
Autant de moy vous pouviez estre aimee:
Bien peu seroit ceste Laure estimee
Auprès de vous trop plus qu'elle estimable,
Et du Toscan le feu vingt ans durable
Auprès du mien ne seroit que fumee :
Mais au premier nul ne pourroit attaindre
Et le second qui bien plus est à craindre,

Ne seroit rien qu'une espérance vaine.
Ce souhait donq' qu'il vous plaist de me faire,
Trop plus qu'à moy à la France doit plaire,
Pour le plaisir qu'elle auroit de ma peine.

III

Je ne voudrois de vous estre enflammé
Me cognoissant de si peu de valeur,
Mais je voudrois que cest heureux malheur
D'un plus scavant eust le cœur allumé.
Car s'il estoit autant de vous aimé
Qu'en vous loüant celuy seroit d'honneur
La France auroit sa part en ce bonheur,
Et vostre los seroit partout semé.
Je ferois voir tout ce que l'amour peut
Dessus nos cœurs, et le ciel quand il veut
Former ici une parfaite Dame.
Mais pour louer telle perfection,
Il me faudroit pareille affection
Que ceste-là qui le Petrarque enflamme.

IV

Si la beauté permettoit d'estre aymee
En si haut lieu d'un tel cœur que le mien,
Sans me vanter, dire j'oserois bien,
Qu'oncques beauté ne fut plus estimee :
Non que le vol de ma plume animee
Soit pour tenter un vol Icarien,
Mais vous louant elle ne craindroit rien,
Si de faveur elle estoit emplumee.
Qui voudroit donc un tel Phœnix loüer,
Il vous faudroit pour vostre l'advoüer,
Luy inspirant la force et le courage,
Ou bien faudroit qu'il tînt le mesme rang
De cest esprit, honneur de vostre sang,
Qui fut nommé le Phœnix de son aage.

V

Lorsqu'Apollon vient troubler sa prestresse
De son divin et sainct affolement,
Son teinct, sa voix, il charge horriblement
Et de mortel en elle rien ne laisse :
Mais aussi tost que ceste fureur cesse,
Son estomac enflé divinement
Devient rassis et tout soudainement
Sa deité sous silence elle presse.
Et nul ne peut de l'Amour bien chanter
Si quelque object ne se vient presenter,
Donc s'il vous plaist que vos beautez je vante
Affolez moy de ceste douce erreur,
Et m'inspirant une saincte fureur,
Ouvrez ma bouche, à fin qu'elle vous chante.

VI

Si des neuf sœurs j'avois l'art mieux appris,
Plus sobrement je voudrois en escrire,
Pour me donner occasion de dire
Que mon sçavoir je mets à trop haut pris.
Je diray donc sans peur d'estre repris
De me vanter, qu'au mestier de la lyre
Je ne suis pas le meilleur, ny le pire,
De ceux qu'on nomme entre les bons esprits.
Mais si j'avois en l'art de Poësie
Pour argument une beauté choisie,
Qui fust autant que la vostre loüable,
Je n'oserois promettre de chanter
Je ne scay quoy, qui pourroit contenter,
Si mon labeur luy estoit aggreable.

VII

Bien qu'imparfait, j'ay toutefois des yeux,
Non pour juger de vous parfaictement,
Mais comme peut l'humain entendement
Juger à l'œil de la beauté des Cieux :

Bien qu'ignorant je n'aye receu des Dieux
L'art et sçavoir d'escrire doctement,
Si donnez vous suffisant argument
De vous loüer aux moins ingenieux :
Bien que mon sens transporter ne me laisse,
Si ay-je bien pourtant la hardiesse
D'oser aymer une beauté parfaite :
Et qui voudroit telle amour me deffendre,
Cela feroit contre un Dieu entreprendre,
Contre lequel Loy ne peut estre faite.

VIII

Combien qu'amour soit de telle nature
Qu'il n'a respect à la condition,
Mais par l'object d'une perfection
Où il luy plaist fait sentir sa pointure :
Combien qu'il prenne en nos cœurs nourriture
De vraye, pure et simple affection,
Ne tenant rien de ceste fiction
Qu'on attribue à l'Amour en peinture :
Combien encor' qu'il nous esleve aux cieux,
Le mien pourtant n'est si audacieux,
Que d'aspirer où il ne peut attaindre.
Et quand si haut il me voudroit guider,
D'un contre amour je le voudrois brider,
Si par amour amour se peut contraindre.

IX

Cinq et cinq ans sont jà coulez derriere,
Que de l'amour argument je n'ay pris,
Et que du tout au cours de tels escrits
Jusques ici j'ay fermé la barriere.
Et revoici qu'en la mesme carriere,
Sans y penser, je me trouve surpris,
Non moins ardent d'y gaigner quelque pris
Qu'en la fureur de ma course premiere.
Il est bien vray que l'aage et les ennuis
Et les travaux, dont chargé je me suis,

Ne tardoyent lors mes deux plantes isnelles :
Mais de bon cœur j'ay fait un tel recueil,
Que seulement la faveur d'un bon œil
A mes talons adjousteroit des ailes

X

Vous avez bien cest angelicque face,
Ce front serain, et ces celestes yeux,
Que Laure avoit, et si avez bien mieux :
Portant le nom d'une plus noble race.
Mais je n'ay pas ceste divine grace,
Ces hauts discours, ces traits ingenieux,
Qu'avoit Petrarque, et moins audacieux,
Mon vol aussi tire une aile plus basse.
Pourquoy de moy avous donc souhaitté
D'estre sacree à l'immortalité
Si vostre nom d'un seul Petrarque est digne :
Je ne scay pas d'où vient ce desir-là,
Fors qu'il vous plaist nous monstrer par cela,
Que d'un Corbeau vous pouvez faire un Cygne.

XI

Que d'Apollon vous rymiez les douceurs,
Et ceux auxquels nom de sçavant on donne,
Il ne faut point que cela nous estonne,
Vous le tenez de vos predecesseurs.
Lesquels combien qu'ils fussent possesseurs,
D'un grand estat, n'ont tant suivy Bellonne,
Que sur l'armet ils n'ayent mis la couronne
Qui ceint le front des neuf sçavantes sœurs.
Et vous suyvant le trac de vos Ayeux,
Ne desdaignez les sons melodieux
Que nous apprent ceste troppe sçavante,
De là vous vient ce genereux desir,
D'avoir voulu un Poëte choisir,
Qui vous peut faire à tout jamais vivante.

XII

Si un souhait qui m'a touché l'oreille
A peu si bien mon esprit enchanter,
Qu'il a contraint ma bouche de chanter
D'un si doux mot la douceur nompareille :
Combien ce Dieu qui nos esprits resveille,
Faisant plus haut mes desirs attenter,
Feroit aussi plus hautement chanter
Ce qui de soy annonce sa merveille ?
Je n'eusse creu qu'une telle douceur
Eust peu tirer si doucement un cœur
Qui si long temps n'a bougé d'une place.
Mais or' je croy ce qu'on dit d'Arion,
Mais or' je croy ce qu'on dit d'Amphion,
Et ce qu'on dit du grand Prestre de Thrace.

XIII

Comme souvent des prochaines fougeres
Le feu s attache aux buissons, et souvent
Jusques aux bleds, par la fureur du vent,
Pousse le cours de ses flammes legeres :
Et comme encor' ces flammes passageres
Par tout le bois trainent, en se suivant,
Le feu qu'au pied d'un chesne auparavant
Avoyent laissé les peu cautes bergeres :
Ainsi l'amour d'un tel commencement
Prend bien souvent un grand accroissement ;
Il vaut donc mieux ma plume ici contraindre
Que d'imiter un homme sans raison,
Qui se joüant de sa propre maison,
Y met un feu qui ne se peut esteindre.

XIV

Voyez, Amants, comment ce petit Dieu
Traitte nos cœurs sur la fleur de mon aage !
Amour tout seul regnoit en mon courage,
Et n'y avoit la raison point de lieu :

Puis, quand cest aage, augmentant peu à peu
Vint sur ce poinct, où l'homme est le pus sage,
D'autant qu'en moy croissoit sens et usage,
D'autant aussi decroissoit ce doux feu.
Ores mes ans tendans sur la vieillesse,
Voyez comment la raison nous delaisse
Plus que jamais je sens ce feu d'amour.
L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
Sur le midi plus petit apparoistre,
Puis s'augmenter devers la fin du jour.

XV

Pour tant d'ennuis que j'ay soufferts, Madame,
Pour vostre amour depuis cinq ou six ans,
Pour tant de pleurs et de souspirs cuisans,
Que j'ay tirez du plus profond de l'ame,
Je demandois ce baiser qui sans blasme,
Sans jalousie ou peur des mesdisans,
(Fureur commune entre les Courtisans)
Se peut donner de toute honneste Dame.
Mais vous m'avez, soit par vostre rigueur,
Soit par pitié, ayant peut estre peur,
Qu'en vous baisant mon âme fust ravie,
Nié ce bien, helas ! si c'est pitié
N'en usez point envers mon amitié,
Car telle mort me plaist mieux que la vie.

XVI

Bien que le Dieu des autres messager,
Avec l'esprit dont il vous fit largesse,
Ait mis en vous sous ce front de Deesse
Je ne sçay quoy d'inconstant et leger :
Bien que soyez comme ce passager
Oyseau sans pieds, qui volette sans cesse.
Si par la pluye ou par la neige espaisse
Il n'est contraint à terre se ranger :
Je priray tant le Dieu, qui vous a faicte
En tout le reste excellente et parfaicte,

Qu'il ostera cette imperfection :
Et verseray des pleurs un tel orage,
Qu'il contraindra vostre amour trop volage
De s'arrester sur mon affection.

XVII

Le ciel ne pouvoit mieux nous monstrer son sçavoir,
Qui en vous formant, Madame, et si sage et si belle,
Et qu'en vous departant de grace naturelle
Autant qu'une Deesse en pourroit mesme avoir.
Mais si vous faisant telle, au Monde il a fait voir,
En un suject mortel sa puissance immortelle,
Vous reserrant ainsi en prison si cruelle,
Il a fait son envie esgale à son pouvoir
Las, qu'est-ce que j'ay dit ? ce n'est pas par envie,
Que vostre liberté le Ciel vous a ravie,
Plustot pour nostre bien il vous cache à nos yeux.
Car qui verroit de pres vostre celeste face,
Feroit son Paradis en ceste terre basse,
Et ne voudroit jamais l'aller cercher aux cieux.

XVIII

Ne vous estonnez point que d'un si beau visage,
On soit ainsi soigneux. L'homme avaricieux
Garde avecques le soin son thresor precieux,
Son thresor impossible, et n'en a point l'usage.
Consolez-vous plus tost et de vostre dommage
Tirez quelque profit, cognoissant que les Dieux
Comme un rare thresor, vous cachant à nos yeux
De vos rares vertus nous donnent tesmoignage.
S'il n'est permis au corps jouir de sa clarté,
Le Cœur qui avec foy porte sa liberté,
Doit comme vertueux maintenir sa franchise
Et qui sçait si l'amour, sçachant que le plaisir
Qui plus est deffendu donne plus de desir,
Pour captiver autruy en prison vous a mise ?

XIX

Non, que je croy qu'Amour se soit vangé de vous,
Pour ce que de rigueur vous soyez trop armee,
Les Dieux ne vous ont point si parfaite formee
Pour armer de rigueur un visage si doux :
Mais je croy que l'Amour vous cache ainsi de nous,
Pour ce qu'une beauté si digne d'estre aimee
Avecques trop de soin ne peut estre enfermee,
Et que de vous, Madame, il est mesme jaloux.
Il est jaloux de vous, ou vous veut faire entendre
Cela qu'en liberté vous n'eussiez sçeu comprendre
Combien est ennuyeuse une captivité,
Afin qu'esgalement et belle et pitoyable,
Vous traictiez doucement un captif miserable
Qui a par vos beaux yeux perdu sa liberté !

XX

Je ne souhaitte point me pouvoir transformer,
Comme fit Juppiter en pluye jaunissante,
Pour escouler en vous d'une trace glissante
Cest ardeur qui me fait en cendre consommer.
L'or peut un huis de fer (ce dit-on) deffermer,
Et la force est trop plus que la foudre puissante :
La force donte tout, mais elle est languissante
Contre un cœur qui pour l'or n'est appris à aimer.
Je souhaitte plustost pour voir ce beau visage
Où le ciel a posé son plus parfaict ouvrage
L'anneau qui fit en Roy transformer un Berger.
Car je ne voudrois pas, vous ayant favorable
Changer ma pauvreté en un sceptre honorable
Non pas mesmes au Ciel ma fortune changer.

XXI

Pasle est la Mort : de pasleur est depeinte
Ceste beauté qui sur tout autre excelle,
Tout meurt par mort, tout meurt pour l'amour d'elle,
Ou moins qu'en mort n'est l'esperance esteinte.

Froide est la mort : elle est de neige ceincte,
Et comme neige est toujours pure et belle :
Comme la mort elle est sourde et cruelle,
Et de pitié, non plus qu'elle est attaincte.
On peint la mort sans yeux : mais ceste-ci
Est cler-voyante, et plus cruelle aussi,
Paissant ses yeux de voir nostre martyre :
Et si ne va le penser effroyant,
Comme la mort, mais fait qu'en la voyant
Tout gentil cœur si douce mort desire.

XXII

Emerveillé désormais je veux croire
Ce que l'on dit d'Orphee et d'Amphion :
Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,
Ne me sera plus fable, mais histoire :
Puis que le lut dessous ta main d'yvoire
Cause en nos cœurs pareille affection,
Ayant attaint à la perfection
Du plus bel arc des filles de Memoire.
Rien que douceur ne resonne ta voix
Rien que divin ne fredonnent tes doigts,
Et rien qu'honneur ton visage ne porte :
Dans tes yeux luit le brandon de Cypris
De ton amour l'Amour mesme est espris
Et qui te voit, voit la haine en toy morte.

XXIII

Ces deux beaux yeux dont mon cœur jouissoit
Pourquoy de moy s'eslongne leur lumiere ?
Qui m'a privé de la clarté premiere
Du beau soleil où mon œil le dressoit ?
Où est ce front qui mon dueil appaisoit,
Ce front serain ? ceste honneste maniere
Qui retenoit mon ame prisonniere,
Et d'un doux feu sainctement l'embrasoit ?
O chastes yeux ! ô soleil dont mon ame
D'amour, de grace, et de vertu s'enflamme !

O front divin ! o gestes pleins d'honneur !
Quand vous verray-je ? helas, et quand sera-ce,
Que d'approcher, d'appaiser ma douleur,
Et d'arbre encor, vous me ferez la grace ?

XXIV

Bien que je semble à ceux qui sont sous terre
N'ayant aucun sentiment ni pouvoir,
Ne laissez pas s'il vous plaist de me voir,
Vous verrez bien une image de pierre.
Si cest humeur qui l'oreille me serre
Ne me permet autre bien recevoir,
L'œil qui fera d'autant plus son devoir
Vous respondra, si vous daignez l'enquerre :
Il vous dira qu'amour avec son traict,
M'a si avant engravé le pourtraict
De vos beautez chef d'œuvre de Nature,
Qu'un diamant autre taille prendroit
Plus volontiers que mon cœur ne voudroit
Se transformer en une autre figure.

XXV

Comme l'on dit que la felicité
De ces esprits qui au ciel ont leur place,
Gist seulement à voir de Dieu la face,
Et se mirer en son eternité :
Ainsi l'amant, qui la divinité
De son object tant seulement embrasse,
Comme eslevé de ceste terre basse,
Ne pense plus en autre deité.
C'est ce qui fait que mon âme ravie
De contempler a conceu telle envie,
Ceste beauté, seul miroir de mes yeux :
Ceste beauté, dont la saincte merveille,
Sans le plaisir qu'on reçoit par l'oreille,
Me peut donner tous les plaisirs des Dieux.

XXVI

Quand je pouvois (ce qu'ores je ne puis)
Gouster le miel de ce tant doux langage,
Vous me cachiez ce celeste visage,
Et ses beaux yeux dont esclave je suis.
Et maintenant que mes tristes ennuis,
Me font plus sourd qu'un essourdi rivage,
Vous souhaittez voir une froide image
Errant au front des eternelles nuicts.
O quel malheur, ô quelle estrange peine !
Je puis bien voir, comme en peincture vaine,
Ce qui ne sert qu'à me faire mourir.
Je puis toucher ceste main blanche et tendre,
Voir ces beaux yeux, mais je ne puis entendre
Ce doux parler qui me peut secourir.

XXVII

J'ay de vous voir beaucoup plus grand envie,
Qu'un prisonnier de voir sa liberté
Ni qu'un aveugle a de voir la clarté,
Ni qu'un mourant de se revoir en vie.
Amour le veut, mon desir m'y convie,
Mais quelque dieu ou quelque astre irrité,
M'a, sans avoir ce malheur merité,
De vous ouïr la puissance ravie.
Je puis bien voir ceste grande beauté,
Mais je ne puis, ô quelle cruauté !
Ouïr la voix d'une si belle Dame.
Helas ! Amour, le plus puissant des Dieux,
Rends moy l'ouye, et m'aveugle les yeux,
Car je la vois assez des yeux de l'ame.

XXVIII

Vous m'asseurez de me pouvoir guerir,
Du mal qui rend mon oreille essourdie,
O plaisant mal ! ô douce maladie,
Si tel remede il me faut requerir !

J'aymerois mieux de ceste main mourir,
De ceste main qui m'a l'ame ravie,
Que recevoir de tout autre la vie,
Si autre main me pouvoit secourir.
Faites-moy doncq, ceste voix escouter,
Dont la douceur j'aimerois mieux gouster,
Que d'Orpheus la harpe chanteresse :
Ou s'il vous plaist me rendre plus heureux,
Guarissez moy de ce mal doucereux
Que cause l'œil d'une belle Maistresse.

XXIX

Je n'ay le cœur estreint de telle glace
Combien que sourd vous me voyez ainsi,
Qu'un marbre froid, qu'un rocher endurci,
Lequel jamais n'a bougé de sa place.
Et toutefois le saint harpeur de Thrace,
Par les accords de son luth adouci,
Jadis aux bois, et aux rochers aussi,
Comme l'on dit fit bien suyvre sa trace.
Ne doutez donc, que je ne vous entende,
Bien que ma voix responce ne vous rende,
Pour n'usurper sur mes yeux ce devoir.
De vostre voix les douceurs nompareilles,
A mon esprit donneront des oreilles,
Pour vos propos sainctement concevoir.



TREIZE SONNETS
DE L'HONNESTE AMOUR

I

Comme en l'object d'une vaine peincture
Je repaissoy plus l'esprit que le cœur,
A contempler du celeste vainqueur
La non encor' bien comprise nature :
Je projettoy sous feinte couverture
Les premiers traicts de sa douce rigueur,
Mieux figurant la mort de sa vigueur,
Qu'imaginant le vif de sa poincture.
Quand les saincts vœux de mon humble vouloir
Ne furent mis du tout en nonchaloir
Au paradis du Dieu de ma victoire.
Ou de sa main ce divin guerdonneur
M'a consacré prestre de son Honneur,
Pour y chanter les hymnes de sa gloire.

II

Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorez
Ni ce beau front, qui l'honneur mesme honore :
Ce ne sont pas les deux archets encore
De ces beaux yeux de cent yeux adorez :
Ce ne sont pas les deux brins colorez
De ce coral : ces lèvres que j'adore.
Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,
Ni autre object des cœurs enamourez,
Ce ne sont pas ni ces lis, ni ces roses,
Ni ces deux rangs de perles si bien closes,

C'est cest esprit, rare present des cieux,
Dont la beauté de cent graces pourveüe
Perce mon ame, et mon cœur, et mes yeux,
Par les rayons de sa poignante veüe.

III

Je ne me plains de mes yeux trop expers,
Ni de mon cœur trop leger à les croire,
Puisqu'en fermant à si haute victoire
Ma liberté si franchement je pers.
Amour qui voit tous mes secrets ouverts,
Me fait penser au grand heur de ma gloire,
Lorsque je peins au tableau de Memoire
Vostre beauté le seul beau de mes vers,
Mais si ce beau un fol desir m'apporte
Vostre vertu plus que la beauté forte
Le coupe au pié, et veut qu'un plus grand bien
Prenne en mon cœur une accroissance pleine,
Ou autrement, que je n'attende rien
De mon amour, fors l'amour de la peine.

IV

Une froideur secrettement bruslante
Brusle mon corps, mon esprit, ma raison,
Comme la poix anime le tison
Par une ardeur lentement violente.
Mon cœur tiré d'une force allechante
Dessous le joug d'une franche prison,
Boit à longs traicts l'aigre-douce poison,
Qui tous mes sens heureusement enchante.
Le premier feu de mon moindre plaisir
Fait halleter mon alteré desir :
Puis de nos cœurs la celeste Androgine
Plus sainctement vous oblige ma foy :
Car j'aime tant cela que j'imagine,
Que je ne puis aimer ce que je voy.

V

Ce Paradis, qui souspire le basme
D'une angelique et sainte gravité,
M'ouvre le ris, mais bien la Deité
Où mon esprit divinement se pasme.
Ces deux Soleils, deux flambeaux de mon ame,
Pour me rejoindre à la Divinité,
Percent l'obscur de mon humanité
Par les rayons de leur jumelle flamme
O cent fois donq, et cent fois bien-heureux
L'heureux aspect de mon Astre amoureux !
Puis que le ciel voulut à ma naissance
Du plus divin de mes affections
Par l'allambic de vos perfections
Tirer d'Amour une cinquiesme essence.

VI

Quand je suis près de la flamme divine,
Où le flambeau d'Amour est allumé,
Mon saint desir sainctement emplumé
Jusqu'au tiers ciel d'un prim-vol m'achemine.
Mes sens rassis d'une douce rapine
Laissent leur corps de grand aise pasmé,
Comme le Sainct des douze mieux aimé,
Qui reposa sur la saincte poitrine.
Ainsi l'esprit desdaignant nostre jour
Court, fuit, et vole en son propre sejour
Jusques à tant, que sa divine dextre
Hausse la bride au folastre desir
Du serviteur, qui pres de son plaisir
Sent quelquefois l'absence de son maistre.

VII

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,
Pour contempler cette beauté cachee
Qui ne se peut, tant soit bien recerchee,
Representer en un cœur vicieux.

De son autre arc doucement furieux
La poincte d'or justement descochee
Au seul endroit de mon cœur s'est fichee
Qui rend l'esprit du corps victorieux.
Le seul desir des beautez immortelles
Guinde mon vol sur ses divines ailes
Au plus parfait de la perfection.
Car le flambeau, qui sainctement enflamme
Le sainct brazier de mon affection,
Ne darde en bas les saints traicts de sa flamme.

VIII

Non autrement, que la Prestresse folle,
En grommelant d'une effroyable horreur,
Secouë en vain l'indontable fureur
Du Cynthien, qui brusquement l'affole :
Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,
Espouvanté d'une aveugle terreur
Se fait rebelle à la divine erreur,
Qui brouille ainsi mon sens, et ma parole.
Mais c'est en vain : car le Dieu, qui m'estraint,
De plus en plus m'aiguillonne, et contraint
De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.
Chantez le donq, chantez mieux que devant,
O vous, mes vers, qui volez par le monde,
Comme fueillars esparpillez du vent.

IX

L'aveugle Enfant, le premier né des Dieux,
D'une fureur sainctement eslancee,
Au vieil Chaos de ma jeune pensee
Darda les traicts de ses tout-voyants yeux :
Alors mes sens d'un discord gracieux
Furent liez en rondeur ballancee,
Et leur beauté d'ordre egal dispensee
Conceut l'esprit de la flamme des cieux.
De vos vertus les lampes immortelles
Firent briller leurs vives estincelles

Par le voulté de ce front tout serain :
Et ces deux yeux d'une fuite suyvie
Entre les mains du Moteur souverain
Firent mouvoir la sphere de ma vie.

X

J'ay entassé moy-mesme tout le bois,
Pour allumer ceste flamme immortelle,
Par qui mon ame avecques plus haute aile
Se guinde au ciel d'un egal contre-pois.
Jà mon esprit, jà mon cœur, jà ma voix,
Jà mon amour conçoit forme nouvelle
D'une beauté plus parfaitement belle,
Que le fin or espuré par sept fois.
Rien de mortel ma langue plus ne sonne :
Jà peu à peu moy mesme j'abandonne,
Par ceste ardeur, qui me fait sembler tel,
Que se monstroit l'indonté fils d'Alcmene,
Qui dedaignant vostre figure humaine,
Brusla son corps pour se rendre immortel.

XI

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,
Et pour avoir, ô sacrilege audace !
Sous le mortel d'une immortelle grace
Idolatré une saincte grandeur :
Pour avoir pris de la celeste ardeur
Ce qui de moy toute autre flamme chasse,
Je sens mon corps tout herissé de glace
Contre le roc d'une chaste froideur.
L'aveugle oyseau, dont la perçante flamme
S'affile aux rais du soleil de mon ame
Aguise l'ongle, et le bec ravissant.
Sur les desirs, dont ma poictrine est pleine,
Rongeant mon cœur qui meurt en renaissant,
Pour vivre au bien, et mourir à la peine.

XII

La docte main dont Minerve eust appris,
Main, dont l'yvoire en cinq perles s'allonge,
C'est, ô mon cœur, la lime qui te ronge,
Et le rabot, qui polit mes escrits.
Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris,
Soit que je veille, ou bien soit que je songe,
Ardent la nuict de mon œil, qui se plonge
Au centre, où tend le rond de mes esprits.
L'esprit divin, et la divine grace
De ce parler, qui du harpeur de Thrace
Eust les ennuis doucement enchantez,
Vous ont donné la voix inusitee,
Dont, ô mes vers, sainctement vous chantez
Le tout divin de vostre Pasithee.

XIII

Puisque la main de la sage nature
Bastit ce corps, des Graces le sejour,
Pour embellir le beau de nostre jour
Du plus parfait de son architecture :
Puisque le ciel trassa la portraiture
De cet esprit, qui au ciel fait retour,
Abandonnant du monde le grand tour
Pour se rejoindre à sa vive peinture :
Puis que le Dieu de mes affections
Y engrava tant de perfections
Pour figurer en ceste carte peinte
L'astre benin de ma fatalité,
J'apprend ce vœu à l'immortalité,
Devant les pieds des vostre image sainte.

SONNETS DIVERS

SONNET AU ROY

Puis qu'Alexandre et ce grand Empereur,
Dont vos vertus ont merité la gloire,
Daignerent bien des filles de Memoire
Favoriser la tant douce fureur :
Puis que de Mars l'audace et la terreur
Me suffiroyent à vous rendre notoire,
Si les beaux vers n'arrachoyent la victoire
Du plus profond de l'eternelle horreur :
Puis que le ciel d'un pere vous fit naistre
Qui, par les arts, de la mort s'est fait maistre,
Je ne crains point qu'apres Cesar donté,
Vostre faveur desdaigne de s'estendre
Sur ce qui peut à jamais faire entendre,
Que vous l'aurez quelquefois surmonté.

A MONSEIGNEUR LE CONNESTABLE

Sans un Thesee on n'a point vu Alcide
Donter toujours des vieux monstres l'effort,
Ni sans Typhis, un Jason faire abord
Sur les dangers de la terre Colchide.
On n'a point veu du Courrier Atlantide
Le grand Ayeul, sur son dos large et fort
Porter le ciel, sans le commun support
Du bon Thebain, des monstres homicide.
Et ce grand Roy, nostre Hercule Gaulois,
L'hydre Espagnol n'a donté tant de fois,
Il n'a donté le gardien encore
De la Toyson, car son grave souci
Ne porte point, sans un Mommorenci,
Le pesant fais du sceptre qui l'honore !

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LORRAINE

Nature en vous prodiguement feconde,
    Vous a donné tout son plus et son mieux,
    Soit cest honneur qui luit dedans vos yeux,
    Soit ceste langue heureusement faconde.
Vostre vertu qui n'a point de seconde,
    Et vostre esprit qui voisine les cieux,
    Vous ont donné le lieu prochain des Dieux,
    Et la faveur du plus grand Roy du monde.
Vous avez seul tout ce qu'on peut avoir
    D'honneur, de bien, de grace et de sçavoir,
    Que voulez-vous esperer d'avantage ?
Le jugement de la posterité,
    Qui assignant au ciel vostre partage,
    Vous donnera ce qu'avez merité.

A MES SEIGN. DE VANDOSME ET DE GUYSE

A la vertu jusqu'aux astres notoire
    Du Vandosmois et du prince Lorrain,
    Plus dur qu'en fer, qu'en cuyvre ou qu'en airain
    J'append ce vœu sur l'autel de Memoire.
Pour avoir l'un d'une prompte victoire
    Remis Hedin sous la Françoise main,
    Pour s'estre l'autre, en despit du Germain,
    Acquis à Metz une eternelle gloire.
Le cœur sacré du Parnasse François
    Pour honorer le Prince Vandosmois,
    Luy met au chef la fameuse couronne :
Et au Lorrain, pour monstrer combien vaut
    Le cœur d'un Prince au danger d'un assaut,
    Du mesme honneur le chef il environne.

A MES DAMES DE VANDOSME ET DE GUYSE

Du plus grand heur, dont le ciel soit avare,
Du plus grand bien que nature ait donné,
Le Ciel, Nature, et les Dieux ont orné
Celle qui est l'ornement de Navarre.
Des plus beaux dons, du sçavoir le plus rare,
Qui soit encor en nostre siecle né,
Ce siecle voit richement couronné
Celle qui est le thresor de Ferrare.
Je te salue, ô fleur du Navarrois,
Je te salue, ô fleur du Ferrarois,
Puisque vos fruits, qui jà nous apparoissent,
Favorisez des hommes et des Dieux,
Croissant pour nous, demonstrent à nos yeux,
Qu'à nostre bien, et vostre honneur, ils croissent.

AU SEIGNEUR DE L'HOSPITAL

Lors que je ly et rely mille fois
Tes vers tracez sur la Romaine grace,
Je pense ouïr non la voix d'un Horace,
Mais d'un Platon les tant nombreuses loix :
Et te voyant au siege de nos Rois
Je pense voir à contempler ta face,
La sainte main, qui saintement compasse
De Critolas le juste contrepois.
Aussi t'ayant la Sœur de nostre Maistre
Recogneu tel que le ciel t'a fait naistre,
Seul t'a choisi sur mil' et mil' esprits,
Chef de ses loix. Toy (dy-je) qui merites
Autant d'honneur entre les mieux appris
Comme elle est perle entre les Marguerites.

DU PARLEMENT DE PARIS

Rome la grand' et les doctes Athenes,
Ne vivent tant par leurs temples dorez,
Par leurs Palais de marbre elabourez,
Ny par l'orgueil de leurs Pointes hautaines ;
Par tant d'honneurs, par tant de Capitaines
Ne sont encor' ces peuples decorez
Si hautement, que les ont honorez
Leurs Cicerons, et leurs grands Demosthenes.
Et ce Paris, qui suit divinement
L'antique honneur de ce double ornement,
De sa grandeur n'est point si fier encore,
Comme de ceux dont son palais Royal
Bruit l'éloquence, et tout ce qui honore
Un orateur disertement loyal.

DE MONSIEUR DU LYON
CONSEILLER EN PARLEMENT

Ny la beauté qui perdit Ilion,
Ny l'orient, ni les banquets de Perse,
Ny tout l'honneur, que l'abondance verse,
Ny l'or de Crese ou de Pygmalion,
Ny la faveur, ny plus d'un milion
D'autres engins, dont le droict on renverse
Pourroyent donner une seule traverse
A la vertu de ce brave Lyon.
Doncque, Lyon des Animaux le prince,
Lyon, le chef d'une belle Province,
Recognoissez ce Lyon nompareil :
Et toi qui es au Ciel cinquiesme signe
Quitte la place au Lyon le plus digne
D'estre eslevé au sentier du Soleil.

A MONSIEUR CHARTIER
JURISCONSULTE PARISIEN

Qui voudra voir non d'un Tribonian,
Diversement les pieces ramassees
Moins au profit publique compassees,
Qu'au bien privé de son Justinian.
Mais d'un Servic, ou d'un grand Ulpian :
Les saintes loix saintement dispensees,
Les vienne voir en leur ordre agencees
En ce Chartier nostre Papinian.
Qui voudra voir non d'un Caton la grace
Mais la vertu sous plus benigne face,
La vienne lire escripte sur son front.
O saint vieillard, que notre siecle adore,
Te vienne voir, qui voudra voir encore
Scevole assis dedans son demi-rond.

A MONSIEUR TIRAQUEAU
CONSEILLER EN PARLEMENT

Pallas, Lucine, et les trois Destinees,
Par leur sçavoir, par leurs mains, par leurs forts
Voulant combler de leurs plus beaux thresors
Ton nom, ta race, et tes forces bien nees :
D'esprit, de sang, d'humeurs, bien ordonnees,
Firent en toy trois merveilleux accords,
Ornant ta plume, et ta femme, et ton corps,
D'œuvres, d'enfans, et de longues annees.
Heureux vieillard, heureux, si tu l'entens
Riche d'escrits, de famille, et de temps,
Contente toy : car le ciel, qui t'honore
De cent vertus pour ton siècle estonner,
T'a mieux donné, que ne sçauroit donner
Pallas, Lucine, et les trois Sœurs encore.

AU SEIGNEUR DE RANÇONNET

D'un grand Budé les uns diront la gloire,
D'un grand Baif les autres chanteront,
Ceux-ci Danois, et ceux-là vanteront
D'un Castellan la loüange notoire :
Mais, quant à moy, tant que les pas de Loyre
De mes chansons leur course borneront,
Tousjours leurs flots à leurs bords sonneront
D'un Raçonnet la fameuse memoire.
Ils sonneront, que le grave Romain,
Le Grec subtil, et le docte Germain,
Le grand Arabe, et le divin Caldee,
Ne furent onc de chose studieux
Que cestui-ci n'ait apprise des Dieux
Pour estre en luy divinement gardee.

AU SEIGNEUR DE BRYNON
MAISTRE DES REQUESTES DE L'HOST.

Tant que les mains animeront le cuyvre
Et les couleurs : le vif rapporteront,
Tant que les sons l'oreille enchanteront,
Tant que les vers la vertu feront vivre,
Toujours Brynon pour subject voudront suyvre
Et ses faveurs jusqu'au ciel pousseront,
Les artizans qui les premiers seront
En marbre, en table, aux chansons et au livre.
Tant qu'on verra l'abondance, et bonheur,
La bonne grace, et l'amour en honneur,
Tant que les Loix au Palais seront vives,
Tousjours Paris son Brynon vantera,
Seine toujours de Brynon chantera
Rien que Brynon ne sonneront ses rives.

AU SEIGNEUR AUBERY
LIEUTENANT CIVIL AU CHASTELET

Celle qui est des quatre l'excellence,
Et qui s'enthrosne au plus beau lieu des cieux,
De son bandeau t'a sillé les deux yeux
Et à ta main a donné sa ballance.
Le Dieu Courrier pour mettre en evidence
De ton esprit le thresor precieux,
A mis en toy son miel delicieux,
Junon sa grace, et Pallas sa prudence.
Docte Aubery, qui denouant l'erreur,
Dont la discorde, et Mars, et la fureur
Envelopoyent deux voisines provinces,
Divinement forças le fier Anglois
De se tenir sous les paisibles loix
Qui ont uny les cœurs de deux grands princes.

A MONSIEUR DU VAL
ÉVÊQUE DE SEES

Puis que le Feu, l'Air, et la Terre, et l'Onde,
Liez ensemble en accords discordans
Par cet esprit infus par le dedans,
Esprit moteur du grand Corps de ce Monde :
Puis que du Ciel la hautesse profond
Et la rondeur de ses globes ardans,
Leurs saints rayons divinement dardans,
Au large sein de la terre feconde :
Puis que Nature, et l'œuvre de ses mains
De toutes pars racontent aux humains
Du grand Ouvrier les œuvres nompareilles :
Docte Du-Val, combien est ton esprit
Esmerveillable, ayant si bien descrit
Le saint Discours de si saintes merveilles.

A MONSIEUR DE MOREL
GENTILHOMME EMBRUNOIS

Ta Penelope, ô l'Ambrunoise gloire,
Et ta famille, où vivent de Platon
Les saints Discours et les mœurs de Caton,
Sacrent ton los au temple de Memoire.
Ce grand Paulin, dont la vertu notoire
Dessus les champs que sillonne Triton,
De l'Ocean au seigneur de Thiton
Porte l'honneur de plus d'une victoire,
Et ce divin Michel de l'Hospital,
En qui les Dieux par un secret fatal
Divinement ont mis comme en réserve
Le double honneur des Muses, et des Loix,
Ces deux, Morel, tesmoignent aux François,
Combien te plaist l'une, et l'autre Minerve

A PIERRE DE RONSARD

Si quelquefois de Petrarque et d'Horace
J'ay contrefait les sons melodieux,
O saint Troppeau ! ô mignonnes des Dieux !
Ceste faveur me vient de vostre grace.
Mais ce grand bien un plus grand bien efface,
M'ayant acquis un amy que les cieux
Guident si haut au sentier des plus vieux,
Que son sçavoir le vostre mesme passe.
Doncques Ronsard un vulgaire lien
N'enchaîne pas ton cœur avec le mien,
Des Graces fut telle amour commencee :
Amour vrayment ouvrage de Pallas,
Et du Heraut, facond neveu d'Atlas,
Qui tient mon âme en la tienne enlacee.

A PIERRE PASCHAL, THOLOS.

Docte Paschal, honneur de la Garonne,
Qui retraçant d'une divine main
Les plus beaux traits du mieux disant Romain
T'es mis au chef la plus docte couronne.

Ainsi le pris qui ton front environne,
Ne craigne point, ny le fort inhumain,
Ny de la mort le paresseux germain,
Ny le vieillard qui nostre âge esperonne.
Donne, Paschal, le loisir à tes yeux
De contempler non l'Enfer odieux,
Qu'après Maron ton du Bellay te chante :
Mais ce Palais, dont la commune erreur
M'abysme au fond d'une eternelle horreur,
Si quelquefois la Muse ne l'enchante.

A ESTIENNE JODELLE

De quel torrent vint ta fuite hautaine ?
De quel ruisseau ton pied léger courant ?
De quel rocher ton surgeon murmurant ?
O grave ! ô douce ! ô copieuse veine !
Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine
Tempeste, glisse, ou sourde : le torrent
Le ruisselet, la source non mourant
Essourde, arrouse, et abbreuve la plaine.
Tant que bruira d'un cours impetueux,
Tant que fuira d'un pas non fluctueux,
Tant que sourdra d'une veine immortelle
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Ravisse, coule, et vive le labeur
Du grave, doux et copieux Jodelle.

A JEAN-ANTOINE DE BAÏF

Du grand Baïf, qui la France decore
L'esprit jadis comblé de tout le mieux,
Qu'en leur thresor ayent reservé les Dieux,
En toy Baïf, est retourné encore.
Ton vers François, que le François adore,
Suit de Ronsard le vol audacieux,
Et ton vers Grec, l'or le plus precieux
De ton Dorat qui son siecle redore.
Mais si un jour par l'esprit de ta voix
Tu donnes l'ame au theatre François

Jusques ici tousjours demeuré vuide,
Asseure-toy, que je t'ay mal gousté
Gù tu seras du François escouté
Comme du Grec fut jadis Eurpide.

AU COMTE D'ALCINOIS

De trois Fureurs la douce poincte esveille
La saincte erreur des plus divins esprits,
Le docte vers, le pinceau bien appris,
Et des accords la douceur nompareille.
Chacun des trois, d'une egale merveille
Se fait sentir, l'esprit sent les escrits,
Par le tableau le regard est surpris
Et par la voix est surprise l'oreille.
Par ces deux là tu ravis jusqu'aux cieux
O Denisot, les esprits et les yeux,
Mais si le tiers, que Musique l'on nomme
Esgal aux deux encores tu avois,
Tu ravirois non l'oreille de l'homme,
Mais les Lyons, les pierres et les bois.

A MAURICE SCEVE, LYONNOIS

Gentil esprit, ornement de la France,
Qui d'Appollon sainctement inspiré
T'es le premier du peuple retiré,
Loin du chemin tracé par l'ignorance.
Sceve divin, dont l'heureuse naissance
N'a moins encor' son Rosne decoré
Que du Thouscan le fleuve est honoré
Du Tronc qui pren à son bord accroissance,
Reçoy le vœu qu'un devot Angevin
Enamouré de ton esprit divin,
Laissant la France, à ta grandeur dedie :
Ainsi tousjours le Rosne impetueux
Ainsi la Sone au sein non fluctueux,
Sonne tousjours et Sceve et sa Delie.

A PONTUS DE THYARD ET G. DES AUTELS

Divin Thyard, qui dedaignant la Terre,
Par l'aiguillon d'une divine erreur,
Jusques au ciel as poussé la fureur
De ton esprit, qui divinement erre :
Et toy encor' dont le laurier enserre
Le jeune front, ayant jà ce bonheur
De consacrer d'une saincte l'honneur
Sur tels autels encourtinez de l'hyerre.
Si comme vous doucement enchanté
A vostre gré j'ay quelquefois chanté
Et mes ardeurs, et l'honneur de l'Olive,
Priez pour moy l'oyseau Cyllenien
Guider mes pas, jusqu'à tant que j'arrive
Dessus le bord du Tybre Ausonien.

A ANDRÉ THEVET, ANGOULMOISIN

Si la première nef que veit la plaine humide
De nef fut transformee en astre flamboyant,
Pour avoir voyagé d'un chemin ondoyant,
Qui va du Thessalique au rivage Colchide :
Combien doit nostre France à cest autre Aesonide
Qui comme l'Ocean la terre costoyant,
Qui comme le Soleil le monde tournoyant
A veu tout ce qu'enceint ce grand espace vuide ?
C'est Thevet qui sans plus des rocs Cyaneans
N'a borné son voyage, ou des champs Medeans,
Mais a veu nostre monde, et l'autre monde encore :
Dont il a rapporté, non comme fit Jason,
Des rivages du Phase une blonde toison,
Mais tout ce qui se voit sur les champs de l'Aurore.

A M. DIANE DE POITIERS
DUCHESSE DE VALENTINOIS

De vostre Dianet, des maisons la plus belle,
    Les bastimens, graveures et portraicts,
    Qui si au vif expriment les vieux traicts
    D'un Archymede, et Lysippe, et Appelle,
Contre les ans n'auront la force telle
    Qu'un jour ne soyent leurs ouvrages desfaits :
    Mais la memoire et grandeur de vos faits
    Contre la mort se rendra immortelle.
De vos vertus le bruit ne mourra pas,
    Ains d'autre outil, qui de ligne au compas,
    Se bastira une eternelle gloire :
Qui tout ainsi que vostre croissant luit
    Au plus serain d'une bien claire nuict,
    Luira toujours au temple de Memoire.



LES TRAGIQUES REGRETS
DE CHARLES V, EMPEREUR

Terre, de moy jadis plus convoitee,
Que de celuy dont l'ardeur indontee
S'estimoit peu de louange acquerir,
De ne pouvoir qu'un monde conquerir,
Dedans ton sein reçoy la morte cendre
Du mesme feu qui brusloit Alexandre.
J'ay accompli le terme de mes jours,
Tel que fortune en ordonna le cours ;
J'ay mis le joug sur le col mal traictable
De l'Allemand autrefois indontable.
L'Italien par moy s'est veu ranger
Dessous les loix d'un Seigneur estranger,
Et le François, dont la vertu notoire
Seule empescha le cours de ma victoire,
Sentit combien luy fut pernicieux
D'estre voisin d'un Prince ambicieux.
Thunis aussi et sa Goulette forte
Courba le chef sous l'oyseau que je porte,
Qui eut volé encores plus avant,
Si combatu de la fureur du vent
Au port d'Alger, je n'eusse à peu de fuite,
Esté contraint me sauver à la fuite,
Ayant rompu et deffait à demi,
Du nom Chrestien le plus grand ennemi.
Heureux vainqueur et plus heureux encores,
Si de Henry la fortune qui ores
Se voit par tout heureusement naissant,
N'eust rencontré la mienne finissante,
L'heur de Henry à mon bonheur contraire,

Et son pouvoir qui pour le mien deffaire
Se veut par tout en croissant advancer,
Car de mon cours de plus outre passer,
Je pensois bien ranger sous ma couronne
Tout ce grand rond que la Mer environne,
Tant m'aveugloit l'ambitieuse erreur,
Mais la vertu a donté la fureur.
Ainsi le roch au fier torrent s'oppose,
Ainsi la flamme enrage d'estre enclose,
Ainsi encor' le cheval furieux
Remasche en vain le mords victorieux.
Faudra-il doncq' que honteux je recule,
Ayant franchi les coulonnes d'Hercule ?
Verray-je donq' quelque grand que je sois,
Dessous les pieds de ce jeune François,
Qui jà se fait de mes despouilles riche
Fouller l'honneur de Bourgongne et d'Autriche ?
Au moins si j'eusse avant ma mort tant d'heur
Que de laisser marque de ma grandeur
Ou que celuy, pour qui tant je souspire,
Peust soutenir le fais de mon Empire,
Quelque malheur qui trouble mes ans vieux,
Si penseroy-je, ô grand' faveur des Dieux :
De mon fils mesme avoir repris naissance,
Voyant en luy renaistre ma puissance.
Les Aigles font pour les cognoistre à l'œil
A leurs petits regarder le soleil :
Mais je ne puis faire que mon fils dresse
D'un œil constant sa teste à ma hautesse.
Qui rendra doncq' ses estats asseurez
De tant et tant de peuples conjurez ?
De ce costé le François redemande
Tous les vieux droicts où ma force commande :
De cestuy-là demande le Germain
Sa liberté captive sous ma main.
Jà de Hongrie est l'Aigle dechassee,
Du Turc voisin l'Autriche est menassee,
Du Portugais certain je ne suis pas,
Le Maure aussi n'attent que mon trespas.
Que diray plus ? l'Europe conspiree
N'attend plus rien que ma mort desiree :

Et que sçait-on si mon frère l'attend
Pour s'emparer du droict où il pretend ?
Les plus petits esleveront leurs testes,
Et les plus grands pilleront mes conquestes,
Et sera lors mon Empire transmis
Entre les mains de mes grands ennemis.
Tous les oyseaux qui font à l'aigle hommage
Voudront alors reprendre leur plumage :
Naples, Milan, ailes de mon bonheur,
Retourneront à leur premier Seigneur,
Et dira l'on voyant telle merveille,
Qu'ainsi jadis en print à la Corneille,
Ainsi jadis du monarque Gregeois
La mort fit naistre un grand nombre de Rois.
Ainsi encor' par course successive
Rome devint de ses sujects captive.
O vain penser, ô cœur ambitieux,
Aveugle au mal qui te crevoit les yeux :
Oncques ne sçeut ton audace importune
Garder moyen en sa bonne fortune.
Tu ne sçeus oncq' justement mesurer
Ce qui pouvoit ta grandeur asseurer,
Pren doncq' en gré la peine meritee,
Dont te punist la fortune irritee.
« Qui longuement du bonheur soustenu
« Finalement est plus haut parvenu,
« Qu'onques n'avoit conceu son esperance,
« Doit sa fortune avoir en reverence. »
Que dois-je doncq' de la mienne penser,
Puis que son cours ne peut plus s'advancer ?
Il faut, il faut que par quelque victoire
Un plus heureux triomphe de ma gloire ;
Ainsi jadis l'Aphrican indonté
Par Scipion se trouva surmonté :
Ainsi encor' se vid du grand Pompee
Sur ses vieux ans la fortune trompee.
Qu'attens-je plus, que de Cesar conquis
Aux estrangers le bonheur soit acquis ?
Ou que l'honneur de ma triple couronne
Le jeune chef d'un François environne ?
Mourons plus tot faisant place au malheur,

Et par la mort finisssant la douleur,
Si la fureur, si l'orgueil, si l'envie
Ont jusqu'ici tant tourmenté ma vie,
Soyons au moins à ceste heure plus doux,
Et d'une mort faisons plaisir à tous.
C'est le seul deu, c'est le seul benefice
Que nous ferons pour le commun service :
Le seul bien dis-je entre tant de forfaicts,
Dont nous portons à cest' heure le fais,
Mais quoy ? n'auray-je au moins ceste allegeance
D'accompagner ma mort d'une vengeance ?
S'en ira doncq' le Roy victorieux,
De ma grandeur superbe et glorieux :
Meuze et le Rhin verront-ils sur leurs rives
Du grand Cesar les despouilles captives :
Sus, sus, soldats, que lon s'en voise armer,
Que lon me chasse et par Terre et par Mer
Cest ennemi : marche toute l'Allemaigne
Encontre luy, marche encore l'Espaigne.
Mais il vaut mieux par la paix asseurer
Ce qui me doit et me peut demeurer.
Loin loin la paix : une trop grand' furie
Dedans mon ame exerce seigneurie.
« Le Ciel ne peut endurer deux Soleils,
« La Terre moins deux grands Princes pareils. »
Et quel danger me pourroit à cest' heure
Rendre craintif, puisqu'il faut que je meure ?
Je mourray doncq', mais sous les Enfers bas
Sans se vanger mon âme n'ira pas.
En quelque part que Henry se presente,
Je seray là et d'une torche ardente,
Ou d'un serpent plein d'effroyable horreur
Le poursuivray, ainsi qu'une Fureur.
Achilles fit par funebre service
A son ami de Troyens sacrifice :
Et moy devant que l'horrible Charon
Me face voir l'autre port d'Acheron,
Je veux, à fin d'y passer plus à l'aise,
Que des François mes cendres on appaise.
Ja Therouënne et Hedin foudroyez
En ont là bas mille et mille envoyez.

Mais pour venger l'injure d'un Empire
Si peu de sang pourroit-il bien suffire ?
Le vieil desdain, la haineuse rancœur
Que si long temps je cele dans mon cœur,
S'appaisera pourveu que toute Espaigne
Dedans un lac de sang François se baigne,
D'Espagne doncq' sorte quelque vangeur
Qui soit par fer et par feu saccageur
De ceste gent, tousjours l'une Province
Soit contre l'autre, et Prince contre Prince,
Flots contre flots, les ports contre les ports,
Murs contre murs, les forts contre les forts,
Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
Et tousjours soyent les deux peuples en armes.
Que dis-je ? où suis-je ? et de quelle fureur
Suis-je troublé ? ô chetif Empereur
Nagueres chef de la grand' Germanie,
C'est maintenant que la mort te manie :
La Mort, helas ! heureuse m'eust esté
Durant le cours de ma felicité,
De mes hauts faicts la grand' clarté premiere
Des vieux Cesars eut esteint la lumiere :
Je fusse exempt de peine et de soucy,
Et mes vieux ans ne m'eussent veu ainsi
Par ce François tant heureux à la guerre,
Perdre mon sang, mon honneur et ma terre.
Dieux immortels qui tenez en vos mains
Tout le bonheur et malheur des humains :
Soleil qui vois tous les labeurs des hommes,
Des mont Pyreins dont gouverneur nous sommes :
Astres luisants sur les nativitez,
Et vous d'enfer les basses deitez,
Voyez la fin de ma grandeur esteinte,
Et de vos pleurs accompaignez ma plainte.

COMPLAINTE SUR LA MORT
DU DUC HORACE FARNAIZE

Dites Romains, je vous prie,
Qui est ce corps que l'on suit ?
Que veut ce peuple qui crie ?
Pourquoy fait-on si grand bruit ?

Je voy la brunette face,
Les cheveux crespez je voy,
Helas ! c'est le jeune Horace !
C'est le gendre de mon Roy.
O saincte et heureuse cendre !
Quelle dure cruauté
A fait au cercueil descendre
Si grand' jeunesse, et beauté ?
Telle est la fleur outragee
Ou du soc audacieux,
Ou du haut ou trop chargee
De l'eau qui tombe des cieux.
Tel fust le visage blesme
De celuy qui de ses pleurs
Enamouré de soy-mesme,
Accreust le nombre des fleurs :
Et la beauté tant vantee
Qui du foudroyant sanglier
Sentit la fiere dentee,
Luy pouvoit bien ressembler.
O ciel trop avare, et chiche
Du bien que tu as presté !
O terre injustement riche
De nostre grand pauvreté !
Las, que n'ay-je une fontaine
De larmes dedans mes yeux ?
Que n'est ma poitrine plaine
De sangloz injurieux ?
Montaigne vague et deserte,
Où fut n'agueres basti
Le mur, cause de la perte
Dont tout ce deuil est sorti.
Jamais de pluye, et rosee,
Jamais de laict et de miel
Ne soit ton herbe arrousee,
Mais bien de l'ire du ciel.
Horace, qui pour ton Prince,
Le plus grand de ton souci,
Parens, amis, et province
Avois delaissé ici :
Las, ton espouse dolente,

La fille d'un si grand Roy,
Par une morte violente
Bien tost est vefve de toy.
Et ta mere qui endure
Tant de mal sur ses ans vieux,
A qui pour droit de nature
Tu devois fermer les yeux,
A bien perdu l'espérance
De voir, avant que mourir,
Aupres du beau lys de France
Sa belle race fleurir.
Mais plus griesvement qu'Achile
Ne vangea son ami mort :
Des morts couste mile et mile
Ta mort, que je plains si fort.
Plus cher que du fils d'Evandre
La vie encor ne cousta
Se puisse la tienne vendre
A celuy qui te l'osta :
Et non plus se vante d'elle
Quiconque te fit mourir,
Qu'Aruns se vanta de celle,
Qui vint Turne secourir.
O cruelle Destinee !
Et vous, Astres trop nuisans,
D'avoir fini sa journee,
Devant le soir de ses ans !
Ne sçaviez-vous que nous sommes
Trop veritables tesmoins
Que la jeunesse des hommes
Est l'age qui dure moins !
Plus tost que la fleche ailee
Ne s'envole au descocher,
Nostre verdeur escoulee
Voit son printemps desseicher.
Et qu'est-ce des ans qui glissent ?
Qu'est-ce des biens allechans ?
Ils florissent, ils fanissent
Ainsi que l'herbe des champs.
Falloit-il donq' que la foudre
D'un gros boulet meurtrissant

Vînt ainsi reduire en poudre
L'arbre encore fleurissant ?
Tout le bien que la Nature
Eut oncques en son thresor,
Ceste jeune creature
Le nous promettoit encor.
Mais quoy ? le ciel, qui prend gloire
D'avoir nostre heur abbaissé,
Rien, que la triste memoire,
De luy ne nous a laissé.
Il nous a laissé les larmes,
Et les regrets de celuy,
Qui loin de l'horreur des armes
Se mocque de nostre ennuy,
Tu as choisi pour ta place
Des astres le plus beau lieu.
Adieu, bienheureux Horace,
Adieu d'eternel adieu !
Tu vis au ciel à ton aise,
Si ne peut on toutefois,
Que ton plaisir ne desplaise
A tout le peuple François,
O sort ! ô Parque superbe,
O trop violente main,
D'avoir retranché en herbe
L'esprit du peuple Romain !
Tu as fauché l'esperance
De Rome qui l'attendoit,
Et d'icy jusques en France
Vers luy le bras estendoit.
Le Tybre, qui sur les rives
Superbes de tous costez
Voit les despouilles captives
De tant de peuples dontez,
Par la dextre Horacienne
Esperoit bien quelque jour
De sa fortune ancienne
Voir quelque brave retour :
Mais or' sa face troublee
Monstre bien à la couleur
De son onde redoublee,

Combien il a de douleur.
Il va plus honteux et morne
Que ce fleuve renommé
Lequel se veit d'une corne
Par Hercule désarmé.
Horace, cœur imployable,
Cœur impossible à donter,
Si le sort impitoyable
Tu eusses peu surmonter.
Le plus brave de l'Espagne
De toy ne se fust vanté,
Soit qu'à pié sur la campagne
Tu te fusses presenté,
Ou soit, que dessus la selle,
Piquant le cheval aux flancs,
Ta masse eust à l'entour d'elle,
Fait mile visages blancs.
Ta vertu nous seroit ores,
Sans l'homicide canon,
Celuy, celuy mesme encores,
De qui tu portois le nom :
Celuy de qui la poitrine
Soustient le Tuscan effort,
Puis passa l'onde Latine
De l'un jusqu'à l'autre bord.
O trop aveugle pensee,
Tu peux bien te souvenir
De la fortune passee,
Mais non prevoir l'advenir.
Le ciel, d'un jour peu durable
Voulut nostre âge borner,
Et le temps irreparable
Ne peut jamais retourner.
Mais avoir pour la victoire
Jusqu'à la mort combatu,
C'est le chemin de la gloire,
C'est l'œuvre de la vertu.
Ainsi la race d'Alcmene
S'est assise entre les Dieux,
Ainsi des freres d'Helene,
Les Astres luisent aux cieux.

C'est chose fort douce et belle,
Que pour son Prince mourir,
Puisque de la mort cruelle
On n'est sauvé pour courir.
Combien que la crainte donne
L'aile au talon fugitif,
Pourtant la mort ne pardonne
Au dos de l'homme craintif.
N'est-ce donq' plus grand' louange,
Tomber sous un brave effort,
Puisque la vertu nous vange
Des injures de la mort ?
Heureux bien-heureux Horace,
Si mes vers ont merité
De rencontrer quelque grace
Devant la posterité :
Si ma lyre est estimee,
Si je chante rien de beau,
Ta cendre, et ta renommee
N'iront sous mesme tombeau.

DU MESME ENCORES

Si Troye eust deu par humaine prouesse
Contre les Grecs plus longuement durer,
Contre les Grecs la pouvoit asseurer,
De son Hector la brave hardiesse.
Si de Hedin la peu seure fortresse
Contre Cesar eust deu rien esperer,
Contre Cesar la pouvoit remparer
Du preux Romain la vertueuse addresse.
Mais les destins, et les Dieux ennemis
Ayant au sac l'un et l'autre soumis,
Des deux aussi avoyent la mort juree,
Qui seuls pouvoyent leurs rempars secourir,
Car vif Hector, Troye estoit asseuree,
Horace mort, Hedin devoit périr.

SUR LA MORT DU SEIGNEUR LÉON STROZZI, PRIEUR DE CAPOUA

Ne pensez pas que dessous ce tombeau
 Du grand Leon la grandeur soit enclose,
 Si petit lieu n'enclost si grande chose
 Que la vertu, de thresors le plus beau.
Il est au ciel, où desja son flambeau
 Tel qu'aux plus beaux parangonner je l'ose,
 D'une lumiere heureusement desclose
 Aux mariniers fait un astre nouveau.
Jadis la mer il couvrit de ses voiles,
 Ores luy plaist, mis au rang des estoiles,
 Nous esclairer aux lieux plus dangereux.
Courage donc, Francoises nefs courage,
 Ne craignez plus la tempeste et l'orage,
 Ayant pour guide un astre tant heureux.

SUR LA MORT DE LA SEIGN. SYLVIA MIRANDOLA

 Tu es donques enclose en ce petit tombeau,
Et tout ce que le ciel en toy monstra de beau,
La vertu, le sçavoir, la jeunesse et la grace,
Et la merveille encor' du surnom de ta race,
Les pleurs de ton espoux, et de tes sœurs aussi,
N'ont sceu mouvoir la Mort, ni les Dieux à merci.
 Mais quiconques voudra egaler ta louange
Par ses vers, ô Sylvie, il faudra qu'il se change
En ce divin Picus, honneur de tes ayeux,
Le Phœnix de son temps, cogneu jusques aux cieux
Duquel, comme Italie, et tout le monde encore
Les immortels labeurs lit, apprend, et adore,
Ainsi nostre François studieux de ton Nom,
Envoyra jusqu'au ciel le bruit de ton renom.
 Et pour avoir jadis allaicté ton enfance,
Superbe à tout jamais se vantera la France,
Ou soit qu'elle raconte avec l'honnesteté
Ta grace egalement joincte à la chasteté,

Soit la grandeur de cœur, la sagesse avant l'âge,
Et dans un corps de femme un virile courage.

EPITAPHE DU SEIGNEUR BONIVET

La France et le Piemont, et les Cieux et les Arts,
Les Soldats et le Monde ont fait comme six parts
De ce grand Bonivet ; car une si grand'chose
Dedans un seul tombeau ne pouvoit estre enclose
La France en a le Corps qu'elle avoit eslevé :
Le Piemont a le Cœur, qu'il avoit esprouvé :
Les Cieux en ont l'Esprit et les Arts la Memoire,
Les Soldats le Regret, et le Monde la Gloire.

EPITAPHE DE CLEMENT MAROT

Si de celuy le tombeau veux sçavoir,
Qui de Marot avoit plus que le nom,
Il te convient tous les lieux aller voir
Où France a mis le but de son renom.
Qu'en terre soit, je te respons que non,
Au moins de luy c'est la moindre partie :
L'ame est au lieu, d'où elle estoit sortie,
Et de ses vers, qui ont donté la mort,
Les Sœurs luy ont sepulture bastie :
Jusques au ciel ainsi, la Mort n'y mord.

EPITAPHE DE MADAME
L'ABBESSE DE CAEN, SŒUR
DE MONSIEUR LE CARDINAL DE CHASTILLON

Mon frère m'a sacré ce marbre à la memoire,
Sçachant qu'en un seul Christ gist toute nostre gloire :
Par là son dueil aussi ne veut estre entendu,
Sçachant qu'au vray Chrestien tel dueil est defendu.
Pourquoy m'a donc sa main dessous ce marbre enclose ?
Pour ce qu'il ne pouvoit me donner autre chose.
Ce n'est moy (chère sœur) ce n'est moy qui te donne
Ce marbre elabouré, qui ton corps environne :

C'est la Religion, qui de sa propre main
T'a basty ce tombeau d'un œuvre plus qu'humain :
Non pour eterniser ta memoire en ce temple,
Mais à fin que ton nom soit un public exemple.
Combien, mon frere cher, que j'aye estimé vaine,
Pendant que j'ay vescu, toute pompe mondaine.
Et que receuë au ciel j'aye moins de souci
De ce qu'on fait là-bas pour ceux qui sont ici,
Si m'est ta pieté toutefois aggreable,
Pour ce qu'en m'honorant tu re rends honorable.
Je t'eusse bien dressé en marbre ou en peinture,
En cuyvre, ou en airain, plus riche sepulture,
Et tu la méritois : mais ton eternité
N'a souci, comme nous, de telle vanité.
Encores crain-je bien, si le ciel ne dispense
Un frere de pleurer, que mon pleur ne t'offense.
Ton pleur ne me desplaist, si tu pleures en sorte
Que pour vive estre au ciel tu ne me penses morte :
Car si le pleur estoit au bien heureux permis,
Les morts devroyent pleurer leur survivans amis.
Si donc l'eternité est tousjours en presence,
Ne pleure point ma mort, mais pleure mon absence
Si tu avoïs besoin d'un plus riche tombeau,
J'eusse basty pour toy un Mausole nouveau :
Si les pleurs te plaisoyent, de pleurs j'eusse lavee
Ceste pierre, où l'on voit ta memoire engravee :
Mais le Ciel est plus beau qu'un œuvre Carien,
Et pleurer ton trespas, seroit pleurer ton bien.

AUTRE EPITAPHE

Loyse fut mon nom, mon surnom de Mailly,
Qui devant que là-haut mon esprit fust failly,
D'un oncle Connestable eus la faveur prospère,
D'un frere Cardinal, et d'un Amiral frere,
Un frere Colonnel j'eus avecques ceux-ci,
De Caen je fus abbesse et de ce lieu aussi,
Si heureuse je fus pour un tel parentage,
Au Ciel par un seul Christ je le suis d'avantage.

LE MESME EN LATIN

Cui patruus fuerat nuper Memorantius Anna,
Fratres Castalius, sacri pars magna Senatus,
Quique adeo leges vastis dat Gasparus undis,
Et qui Franciscus pedites in prœlia ducit :
Quœ Cadomi Antistes, cui dat et lilia nome,
Sacra olim, nunc juncta Deo, cui vixerat uni,
Mortua nunc tegitur, merita sibi laude superstes,
Fraternis manibus, Lodoica hoc Mallia saxo.

SUR LA MORT DU SEIGNEUR D'ESSÉ

Horace fit rampart de sa poictrine
Tant que le pont derriere fust froissé :
Puis se voyant de l'ennemy pressé,
Chargé de fer passa l'onde Latine :
Devant le mur que la poudreuse mine
D'un saut horrible avoit jà renversé,
Le magnanime et vertueux d'Essé
Soustint le choq de l'Espaigne mutine.
L'un plus heureux, à force de nager,
Voyant ses murs eschapper du danger
Vif se rendit entre ceux de sa part :
L'autre poussé de plus brave entreprise,
Dedaignant vivre apres sa ville prise,
Voulut mourir au pied de son rampart.

SUR LA MORT DU SEIGNEUR DE DAMPIERRE

D'aussi grand cœur que le captif Romain,
Craignant trop plus voir sa foy parjuree
Que le danger de sa mort asseuree,
Retourna voir l'adversaire inhumain :
Dompierre à peine eschappé de la main
De l'ennemy, sa vertu obstinee
Jusqu'à Hedin, suivant sa destinee
Se vint encor' opposer au Germain.

L'un prisa plus sa foy que sa province
L'autre sa vie ayma moins que son Prince :
L'un en mourant fut aux siens inutile,
L'autre eslisant plus profitable mort,
Si le malheur n'eust esté le plus fort,
Pouvoit sauver à son Prince une ville.

SUR LA MORT DU SEIGNEUR DE PIENE

Qui veut au vif imaginer la face
Du gentil Pierre, alors que sa vertu
Dessus le bord du rampart abbatu
Vint faire teste à l'Espagnole audace :
Se represente encor', de quelle grace
Les Deciens jadis ont combatu,
Ou cestui-là, qui d'armes revestu
S'alla jetter dans l'horrible crevace :
Lors il verra combien un cœur vaillant
Jusqu'à la mort pour l'honneur bataillant,
Fait peu de cas de respandre sa vie :
Et si dira le Prince bien-heureux,
Qui a peu voir en lieu si dangereux
Si bravement sa couronne servie.

SUR LA MORT DU VICOMTE DE BREZÉ

Estant jadis le Thebain Capitaine
Entre les siens jusqu'à la mort blessé,
De luy ne fut son boucler delaissé,
Sans voir premier sa victoire certaine.
Du fort Brezé la vigoureuse haleine
Bien que d'un plomb il eust le flanc persé,
Sans voir premier l'ennemy renversé,
Ne voulut onc abandonner la plaine.
Cestui-là passe, et jà froid à demy,
Certain d'avoir donté son ennemy,
Joyeusement s'estend sur la campagne :
Et cestui-ci pour gage de sa foy,
Jusques au camp rapporte avecques soy
Sa mort, sa gloire, et la honte d'Espagne.

DU JEUNE MONGÉ

Le Delien fasché d'avoir perdu
Mongé, l'honneur de sa plus docte bande,
Qui suborné d'une vertu plus grande
S'estoit de Mars au service rendu,
L'ayant n'aguère au passage attendu,
Comme soudain la fureur luy commande,
Prend sa visee, et contre luy desbande
L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.
Puis tout à coup après avoir songé
Combien la Mort avecques un Mongé
Avoit encor d'excellences ravies,
Se repentit trop tard de son offense,
Et à Mongé promist en recompense,
Pour une mort, mille immortelles vies.

SUR LA MORT DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

Que n'ay-je encor la voix qui plus haut tonne
Le bruit de ceux, qui d'un cœur indonté
Pour maintenir la Grecque liberté
Firent rougir les champs de Maratonne ?
Tout ce grand rond, que la mer environne,
Oyroit sonner par l'immortalité
La hardiesse, et la fidélité,
Qui ont servi la Françoise couronne.
Jeunesse heureuse, heureuse pour jamais,
Nous, nos enfans, nos nepveux desormais
Te nommerons l'honneur de ta Province,
Et si dirons que ton sang espandu
Ne pouvoit pas estre mieux despendu
Qu'en soustenant le droict d'un si bon Prince.

FIN


SPES ET FORTUNA VALETE

